

AP1 n°147 du Fonds d'expérimentation pour la jeunesse : Incidence des conditions de vie et d'études sur l'échec en licence et rôle des bourses

Parcours d'études en 1^{ère} année de Licence à l'université : les figures d'une adaptation complexe

*Résultats de l'enquête qualitative par entretiens
menée à l'Université de Provence auprès des néo-bacheliers 2009
entrés en 1^{ère} année de licence en Arts Lettres Langues Sciences Humaines*

Rapport d'études

Juin 2012

Table des matières

Introduction	4
Cadrages de l'étude qualitative	5
1 - Éléments de contexte et cadrage théorique	5
1.1 – Une préoccupation nationale pour une notion polysémique.....	5
1.2 – Le décrochage : un phénomène structurel apparu dans l'université de masse	6
1.3 – Le bac, le genre, le projet visé : trois variables explicatives de la réussite à l'université	6
1.4 – Travailler en parallèle à ses études	7
1.5 – Entrer à l'université : un statut social à redéfinir.....	8
1.6 – A la recherche de nouveaux repères	9
2 - Cadrage statistique à partir de la base de données Apogée de l'université de Provence	11
2.1 - Les données et la méthodologie de l'étude quantitative.....	11
2.2 - Résultats de l'étude quantitative.....	13
3. Méthodologie de l'étude qualitative : une enquête en quatre volets	17
3.1 - La temporalité choisie	17
3.2 - Le profil des néo-bacheliers ciblés par le projet.....	17
3.3 - Le recrutement d'une équipe d'enquêteurs	18
3.4 - Le déroulement du recueil qualitatif.....	18
3.5 - Les difficultés rencontrées au cours de cette phase d'étude qualitative	20
Les résultats de l'étude qualitative	21
4 – Les caractéristiques des néo-bacheliers ayant participé à l'enquête qualitative	21
5 - Synthèse des résultats	21
5.1 - Les motivations conduisant à s'inscrire à l'université.....	22
5.2 - La vie autour des études	28

5.3 - Les relations avec l'institution universitaire et l'intégration de ses règles de fonctionnement	36
6 – Les parcours « d'échec » ou de « décrochage » : des trajectoires individuelles en constante recomposition	46
6.1 - Les figures de la poursuite d'études à l'université	47
6.2 - Les figures de la non-réinscription à l'université à l'issue d'une année en L1 : le projet professionnel comme levier vers un nouveau statut	77
6.3 - L'abandon des études comme la résultante d'un statut d'étudiant non acquis, faute de repères ?	93
6.4- L'abandon des études non lié à l'échec	100
Conclusion	104
Les facteurs de décrochage	104
Une proposition de typologie des étudiants à risque	107
Quelques pistes de réflexion pour la mise en place d'une expérimentation	108
Références	110
Annexes	112

Introduction

L'étude présentée ici est consacrée au phénomène de sorties de l'université à l'issue d'une première année en licence d'Art Lettres Langues Sciences Humaines. Ce travail a été mené dans le cadre du projet financé par le fonds d'expérimentation du Haut Commissariat à la Jeunesse et représente une première phase du projet, la phase « étude qualitative ». A partir de cette première phase de travail, un ensemble de préconisations a été élaboré et mis en place dans une deuxième phase, phase d'expérimentation, qui fait l'objet d'un autre rapport. Le projet s'est inscrit dans l'axe d'intervention du fond d'expérimentation visant à « financer des études portant sur des diagnostics territoriaux et sur des champs variés permettant de mieux appréhender les difficultés que rencontrent les jeunes, dans une perspective d'identification de nouveaux axes d'expérimentations ou de définition de nouveaux programmes d'expérimentations ». Les objectifs initialement fixés par les porteurs du projet, le Crous d'Aix-Marseille et l'Observatoire de la Vie Étudiante de l'Université de Provence, pour cette première phase du projet ont été initialement définis comme suit :

- 1) Identifier de manière fine l'adaptation des néo-bacheliers à la vie universitaire dans le cadre d'un recueil d'enquête qualitatif de façon à mesurer l'interdépendance des différentes variables intervenant dans la réussite ou l'échec et mieux identifier « le moment » du décrochage et, éventuellement « l'événement » qui le déclenche.
- 2) Apprécier l'effet de la bourse parmi les diverses variables affectant la réussite.
- 3) Faire des préconisations concernant la mise en place d'un dispositif commun CROUS/ Université de Provence visant l'accompagnement des néo-bacheliers entrants dans une licence en ALLSH vers les dispositifs existants d'aide à la réussite.

L'objectif central de ce travail est, à partir d'une enquête qualitative de terrain effectuée en plusieurs volets et en s'appuyant sur les travaux et données existants, tenter d'apporter des éléments d'éclairage sur le phénomène de décrochage en s'intéressant tout particulièrement au parcours individuels et au processus d'adaptation (ou de non adaptation) des néo-bacheliers durant leurs deux premières années à l'université.

Ce rapport contient six parties. La partie qui suit fournit un éclairage théorique à partir de la littérature existante sur les problématiques de décrochage et d'abandon des études à l'Université. La deuxième présente un cadre statistique à partir de données Apogée de l'université de Provence. La troisième présente la méthodologie et la quatrième partie présente l'analyse de l'étude qualitative avec la synthèse des résultats. La cinquième partie illustre les différents types de parcours grâce à l'analyse des différentes trajectoires individuelles. Enfin, nous concluons en préconisant quelques pistes pour l'action de prévention de décrochage à l'université.

Cadrages de l'étude qualitative

1 - *Éléments de contexte et cadrage théorique*

1.1 - Une préoccupation nationale pour une notion polysémique

Les facteurs de réussite et d'abandon dans les études supérieures occupent une place importante dans les politiques mises en œuvre par le Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche et font l'objet de recherches, d'études et de travaux depuis plusieurs années. Comme le rappelle le sociologue François Sarfati, la question du décrochage à l'université a été mise en avant tout d'abord en fin 2007, avec l'annonce d'un plan pluriannuel pour la réussite en Licence dans lequel il s'agissait de diviser par deux le taux d'échec en première année en 5 ans¹. C'est aussi dans ce contexte que le Haut Commissariat à la Jeunesse (aujourd'hui Fond de l'Expérimentation pour la Jeunesse) avait impulsé les expérimentations sociales visant, entre autres, à réduire le décrochage à l'université en repérant les étudiants « à risque ».

En France, deux jeunes sur dix quittent l'enseignement supérieur sans diplôme, alors que la moyenne à l'OCDE est de trois jeunes sur dix. Il faut rappeler que la France (comme par exemple le Danemark) s'est fixé un objectif plus ambitieux que la plupart des pays en Europe qui est de conduire à un diplôme d'enseignement supérieur 50% d'une génération (indicateur de performance de la LOLF en 2012).

Le terme décrochage à l'Université regroupe cependant des réalités très diverses. Tout d'abord, il faut distinguer le décrochage à l'université et le décrochage des études supérieures. De ce point de vue, il est important de souligner qu'une partie des étudiants qui quittent l'université à l'issue d'une première année de licence n'est pas forcément synonyme d'arrêt des études, puisque, à l'issue de cette première année universitaire, 78% des étudiants se réinscrivent à l'université et 16% se réorientent vers une autre formation (note d'information du MEN 05-19). Selon le MEN, en octobre 2003, seuls 6,5% des bacheliers 2002 ont arrêté leurs études à l'Université à l'issue de leur première année et ce taux varie très sensiblement en fonction du type de baccalauréat obtenu. Les raisons justifiant l'abandon sont multiples : 45% déclarent avoir trouvé un emploi, 50% disent de ne pas apprécier la formation suivie, 20% abandonnent pour des raisons financières. Seulement un bachelier sur cinq reprend ensuite ses études à la rentrée suivante. Parmi les facteurs explicatifs de l'abandon, les séries de baccalauréat sont les plus connues. Si 3% seulement des Bac généraux interrompent leurs études à l'université la deuxième année après le bac, les Bac professionnels et technologiques le font plus souvent (respectivement 29% et 8.5%), souvent pour reprendre une formation plus courte.

¹ F. Sarfati. Peut-on décrocher de l'Université ? Retour sur la construction d'un problème social. Article présenté au séminaire interne du CEE le 31 janvier 2012.

1.2 – Le décrochage : un phénomène structurel apparu dans l'université de masse

L'abandon ou le décrochage relèvent également de facteurs « macro » liés à la structure même de l'enseignement supérieur français et à la place occupée par l'Université dans ce système en France comme l'expliquent Beaupère et al (2007). Selon les auteurs, l'abandon relève souvent de facteurs inhérents à l'enseignement de masse, le plus souvent subis par les étudiants « décrocheurs ». Or, l'Université de masse est la seule possibilité de poursuite des études pour une majorité de bacheliers ne pouvant pas s'inscrire dans les filières sélectives (idem). Beaupère et al (2007), distinguent donc l'abandon comme « quelque chose que l'on tente...et auquel finalement on renonce » du décrochage comme « un processus qui conduit les élèves à quitter l'enseignement ; ils y sont en échec, ils décrochent » (pp. 16-17). Comme le notent ces auteurs, à la différence de l'abandon, l'échec peut être rattrapé et les décrocheurs peuvent être repérés et aidés. Plusieurs études conduites par le MEN et par des chercheurs indépendants ont déjà mis en lumière plusieurs facteurs, qui augmentent le risque de l'échec ou, au contraire favorisent la réussite à l'Université. Le système d'enseignement en France est souvent mis en cause pour expliquer l'échec de certaines catégories d'étudiants à l'Université, notamment lorsqu'il s'agit des baccalauréats professionnels et technologiques, ou encore des étudiants ayant obtenu leur bac « en retard ». Bien souvent, étant recalés par des filières sélectives dans lesquelles les taux de réussite sont pourtant plus élevés qu'à l'Université, ces bacheliers se retrouvent à l'Université par défaut. Dans une étude consacrée à la réussite en DEUG en 2, 3 et 5 ans, Prouteau et Rosenwald (MEN) notent que sur 100 étudiants inscrits, 23 ont abandonné en première année, tandis qu'un étudiant sur dix s'est inscrit à l'Université par défaut.

1.3 – Le bac, le genre, le projet visé : trois variables explicatives de la réussite à l'université

Bien que de fortes disparités par université existent, les Bac scientifiques réussissent généralement mieux que les autres, quelle que soit la discipline étudiée. De même, les étudiants ayant obtenu leur bac « à l'heure », c'est-à-dire avant 19 ans, ont de meilleurs résultats.

Jaoul-Grammare et Nakhili (2010) se sont intéressées aux facteurs de poursuite des études dans l'enseignement supérieur en mobilisant les données de l'enquête Génération 2004. Ils ont démontré notamment qu'une inscription par défaut influence négativement la poursuite des études dans le supérieur, notamment au-delà du bac + 2 : selon leur étude, les jeunes inscrits par défaut ont deux fois plus de chance de quitter l'enseignement supérieur une fois atteint le niveau bac +2. En outre, les mêmes auteurs ont mis en évidence l'existence d'une forte « hiérarchisation » des séries de baccalauréat, dans laquelle les Bac scientifiques et généraux sont les plus favorisés. La mention au bac exerce également un effet positif dans la poursuite des études à l'Université. Enfin l'origine sociale, notamment la catégorie socioprofessionnelle des parents, influence la poursuite des études, notamment au début du cursus à l'université, son effet diminuant après le niveau Bac+3.

Le genre est également le facteur de différenciation important. De manière générale, les filles constituent une majorité parmi les inscrits dans les études supérieures (56,6%). Elles sont aussi plus souvent « à l'heure » au bac, mais leurs choix d'orientation sont souvent moins ambitieux que ceux des garçons. Quels que soient la filière et le temps pris pour obtenir le DEUG, les filles réussissent généralement mieux que les garçons (41,39% des étudiantes en DEUG l'obtiennent contre 29,4% des étudiants) (Beaupère et al. 2007 ; Prouteau et Rosenwald, 2005).

L'existence d'un projet professionnel est souvent évoquée parmi des facteurs favorisant la réussite aux études supérieures. Dans le récent rapport du sénateur Demuynck (2011), un accent particulier a été mis sur les dispositifs de réorientation, avec pour objectif la réduction du nombre de réorientations et des « orientations par défaut » (p. 14). Si l'existence d'un projet professionnel renforce certainement la motivation chez les étudiants, elle ne mène pas forcément à la réussite, d'autant plus que le projet professionnel est souvent contraint par la réalité du système éducatif (Beaupère et al, 2007). Plus surprenant, selon l'étude de Grammare et Nakhili (2010), les étudiants universitaires n'ayant pas de projet défini, ont tendance à prolonger leurs études à l'Université le plus loin possible.

En cherchant à déterminer les facteurs d'abandon, une étude finlandaise a souligné le lien entre l'orientation des étudiants et l'abandon ou le décrochage des études supérieures (Makinen et al, 2004). Ils ont élaboré une typologie distinguant 3 catégories d'étudiants en fonction de leurs rapports aux études, la vie étudiante et la vie professionnelle : la catégorie des étudiants « orientés » vers les études, vers le travail et les étudiants dits « désinvestis ». D'après Makinen et al, 2004, les étudiants orientés vers le monde de travail réussissent le mieux leurs études, tandis que les « désinvestis » ont le plus chance de décrocher ou d'abandonner leurs études². Ils concluent ainsi qu'une meilleure orientation professionnelle, leur permettant de retrouver leur propre intérêt vis-à-vis des études, pourrait améliorer leur motivation et prévenir le décrochage chez cette catégorie d'étudiants.

1.4 – Travailler en parallèle à ses études

Le travail en dehors des études fait partie des facteurs qui influencent la réussite à l'Université. Selon le MEN (2005), près d'un tiers des étudiants travaillent en parallèle à leurs études, dont 12% dans le cadre d'un travail régulier. Les effets du travail en dehors des études peuvent être pénalisants lorsque ce travail est déconnecté du domaine étudié, mais, d'un autre côté, un travail salarié permet également à l'étudiant d'acquérir un sentiment d'autonomie et de financer ses loisirs (Beaupère et al, 2007). Beffy et al (2009) ont étudié l'influence du travail en dehors des études sur la réussite et la poursuite des études universitaires, en mobilisant les données de l'Enquête Emploi 1992-2002. Leurs travaux ont montré qu'un emploi régulier réduit en effet la probabilité de réussir aux examens de fin d'année. Le

² Les auteurs soulignent la spécificité finlandaise de la problématique de décrochage ou d'abandon. En Finlande, un grand nombre d'étudiants ne parvient pas à obtenir un diplôme après des années passées à l'université. Ainsi, d'après les auteurs, en Finlande après 7 ans et demi, 42% des étudiants n'ont toujours pas obtenu leur diplôme (degree). Les auteurs parlent alors d'abandon ou des études prolongées, pouvant être considérée comme synonyme de décrochage.

nombre d'heures de travail hebdomadaire est primordial dans la relation entre l'emploi en dehors des études et la réussite aux études, puisque le fait de travailler plus de 16 heures par semaine réduit la probabilité d'obtenir le diplôme, tandis que les effets du fait de travailler moins de 16 heures par semaine sont moins importants et statistiquement moins significatifs. Une charge importante de travail en dehors des études est donc pénalisante pour la réussite aux examens à l'Université. Ce facteur semble être indissociable des autres facteurs socioéconomiques qui contribuent à creuser les inégalités face à la réussite à l'Université, puisque, comme le montrent Beffy et al (2009), la catégorie socioprofessionnelle (CSP) des parents influence fortement la probabilité de travailler en cours d'études. En effet, la probabilité de travailler est plus faible pour les enfants des pères d'une CSP supérieure. Cependant, le fait de travailler en dehors des études ne semble pas avoir d'effets statistiquement significatifs sur la probabilité de poursuivre les études l'année suivante, quelle que soient le niveau et la filière.

Concernant la réussite, le MEN a présenté une étude des facteurs de la réussite en deux ans au premier cycle universitaire. En plus des données « classiques » concernant les caractéristiques individuelles et le parcours des étudiants, des variables liées à la motivation de l'étudiant et son mode de vie ont été introduites dans l'analyse. Selon cette étude, le fait d'habiter chez ses parents diminue les chances de réussite, de même que le fait d'avoir un travail régulier et ne pas être dans la filière de son choix. Le manque d'intérêt pour le contenu des études diminue également les chances de réussite de manière considérable.

1.5 – Entrer à l'université : un statut social à redéfinir

Enfin un ensemble des facteurs de réussite ou d'échec relevant plutôt de l'expérience de la vie étudiante et des contextes des parcours individuels ont été mis en lumière par des sociologues³. Dans cette optique, on étudie la manière dont les nouveaux arrivants s'adaptent à leur nouvelle vie d'étudiant, comment ils intègrent leur nouveau statut d'étudiant. Ici on parle d'acculturation, ou d'affiliation : ceux qui ne parviennent pas à s'affilier- c'est-à-dire à acquérir les codes de ce nouveau statut d'étudiant-, échouent. Une affiliation réussie passe tout d'abord par l'apprentissage, voire le décodage d'un nouveau langage et des nouvelles « règles du jeu » (souvent implicites, cachées) concernant l'organisation de l'Université et du cursus, les modalités d'évaluation (Coulon, 1997 ; Felouzis, 1997). La fréquentation des lieux symboliques de l'université (la bibliothèque, le cafeteria etc.), les contacts avec les autres étudiants et les enseignants sont autant d'éléments favorisant l'acquisition de ces connaissances implicites.

L'inscription à l'Université est souvent considérée comme un pas vers une autonomisation (Beaupère et al, 2007), c'est-à-dire la conquête de l'autonomie, une émancipation, une affirmation identitaire. C'est aussi parfois le début d'une décohabitation avec ses parents et la séparation avec les amis du lycée ; ces événements font naître un sentiment de solitude, voire

³ Pour une revue de littérature très complète voir notamment Beaupère et al (2007). Nous nous basons ici en très grande partie sur leur travail.

d'isolement. La solitude ou le sentiment d'isolement sont souvent évoqués comme des facteurs d'abandon des études universitaires. En effet, les grands amphithéâtres ne favorisent pas les rencontres avec d'autres étudiants. La solitude peut également être source de problèmes de santé ou de stress supplémentaire. La confiance en soi, souvent favorisée par les liens familiaux ou amicaux, peut également être mise à mal, puisque, selon Romainville, « l'abandon est une réaction à l'anticipation d'un échec » (Beaupère et al, 2007, p. 74). Les sociologues appliquent le terme d'abandon « par démaillage » aux étudiants qui abandonnent pendant les périodes des ponts et de vacances parce qu'ils n'ont pas pu nouer de relations suffisamment structurantes en première année d'études. Par ailleurs, d'après le MEN, 30% de ceux qui abandonnent l'Université en première année déclarent avoir déjà arrêté au mois de mars (MEN 05-19). La sociabilité est donc un facteur important de la réussite à l'Université. En revanche, la décohabitation avec les parents n'a pas forcément des effets négatifs sur la réussite. D'un côté, vivre encore chez ses parents permet en effet de garder certains repères (des rituels familiaux, un réseau d'amis) et de combattre le sentiment de solitude. Mais d'un autre côté, la décohabitation avec ses parents peut être une condition nécessaire de la réussite notamment pour les étudiants issus des milieux défavorisés ou vivants dans des quartiers populaires. Comme l'a écrit S. Beaud, « ces étudiants qui continuent à résider dans leur quartier, se trouvent pris dans le piège de la facilité de la vie d'étudiant « à domicile » : l'acculturation à la vie d'étudiant ne se fait pas, la distance avec le monde de livres se maintient, si bien que beaucoup replongent dans les « histoires » du quartier » (Beaud, 2003, p. 188).

1.6 – A la recherche de nouveaux repères

La perte de repères temporels et pédagogiques est également citée comme un facteur d'abandon ou de décrochage important car, à la différence du lycée, le temps à l'Université est moins organisé par la scolarité et la corrélation entre le nombre d'heures de cours, le volume du travail fourni et les notes est moins évidente.

D'après Beaupère et al (2007), la notion de décrochage suite à l'échec, « laisse entendre qu'il est possible d'intervenir et de « raccrocher », voire de prévenir. L'échec peut se rattraper. Quant aux décrocheurs ils peuvent être repérés et aidés (Beaupère et al, 2007, p. 16). Dans une étude auprès d'une soixantaine d'étudiants ayant abandonné leurs études universitaires, Beaupère et al (2009) élaborent quatre profils d'étudiants décrocheurs selon deux dimensions : le rapport entretenu, d'une part, avec la formation initiale (valorisation des diplômes) et, d'autre part, l'anticipation de l'insertion professionnelle. Ils distinguent alors des étudiants dits « décrocheurs en errance », « opportunistes », « raccrocheurs » et « studieux ». Selon cette typologie, les « décrocheurs en errance » sont ceux qui se sont restés le plus longtemps à l'université et se sont réorientés lors de leur scolarité. Ils passent les examens sans les préparer, s'investissent dans un emploi, envisagent différentes hypothèses quant à leur parcours. Ils n'accordent pas beaucoup d'importance au diplôme et n'anticipent pas leur insertion professionnelle. Les « opportunistes » sont ceux qui envisagent des projets alternatifs à l'Université, liés notamment à leurs activités extra-universitaires et n'accordent

ainsi pas beaucoup d'importance au diplôme, mais anticipent leur insertion professionnelle. Les « raccrocheurs » sont les étudiants qui accordent de l'importance au diplôme et anticipent leur insertion professionnelle grâce à la construction de projets de formation alternatifs à l'université. Enfin, les « studieux », sont mobilisés pour leurs études et accordent ainsi beaucoup d'importance au diplôme, mais ils sont peu orientés vers l'insertion professionnelle. L'échec aux examens est déstabilisant pour eux car ils sont souvent considérés comme de bons élèves dans le secondaire. Orientés vers les études, ils peinent à construire un projet alternatif ou de mobiliser un réseau de personnes ressources. Selon Beaupère et al, (2009) pour les « raccrocheurs » et les « opportunistes » la sortie de l'université sans diplôme n'est pas forcément un échec, mais plutôt une étape parmi d'autres. Ils ont pour avantage le fait de prévoir cette sortie et disposent des ressources pour y faire face. En revanche, les « studieux » et les « décrocheurs en errance » n'anticipent pas leur éventuelle sortie sans diplôme et se trouvent désemparés face à leurs difficultés. De plus, selon Beaupère et al (2009), les abandons de ce type d'étudiants ne sont pas toujours prévisibles pour l'institution car ils ne sont pas forcément identifiés comme étudiants en difficulté en raison de leur assiduité et de leur réinscription. Comme le notent les auteurs, pour ce type d'étudiants, « le manque de visibilité qu'ils ont des structures ou des formations alternatives les laisse dans un certain désarroi » (p. 187).

En synthèse

Les travaux sur la réussite et le décrochage à l'Université mettent l'accent sur l'importance de l'adaptation et de l'assimilation de codes implicites inhérents aux études universitaires, et plus particulièrement, sur le rôle des repères lisibles pour les étudiants. Comme l'ont noté Beaupère et al (2007), « la construction de repères est en jeu, d'autant que ces repères, pour être efficaces, doivent correspondre aux exigences et attentes implicites de l'établissement » (p. 77). D'autres facteurs, de niveau « macro », comme la place spécifique occupée par l'Université face aux filières sélectives et des facteurs individuels (l'origine sociale, le contexte familial) jouent également un rôle et interagissent entre eux.

Ces éléments de contexte et ce cadrage théorique nous ont permis de définir la démarche de notre enquête qualitative et ont aussi servi à la caractérisation du public cible de l'expérimentation.

Dans notre enquête de terrain, nous nous sommes intéressés tout particulièrement aux parcours des néo-bacheliers durant leurs premiers pas à l'Université. Quelles ont été leurs perceptions de l'Université au début de la première année et comment celles-ci ont-elles évolué ? Quels types de parcours, logiques ou de stratégies (d'adaptation ou de sorties) ont-ils pu être identifiés ? Ces logiques impactent-elles sur les parcours, sur les choix d'orientation et leur justification ? Enfin, ce que l'on nomme « décrochage », est-il forcément synonyme d'échec ?

2 - Cadrage statistique à partir de la base de données Apogée de l'université de Provence

Dans ce travail exploratoire nous cherchons à mettre en lumière les facteurs de réussite des néo-bacheliers durant leur première année universitaire à l'Université de Provence. Il s'agit ici de fournir des éléments de cadrage à la question plus large portant sur les mécanismes de décrochage en première année d'études universitaires : Comment peut-on repérer les étudiants « à risque » pour éventuellement prévenir le décrochage ?

Dans ce qui suit nous présentons une étude exploratoire dont le but est de déterminer les facteurs influençant l'assiduité et la réussite des néo-bacheliers en première année universitaire.

2.1 - Les données et la méthodologie de l'étude quantitative

Les données utilisées sont issues de la base de données administratives de l'Université de Provence, *Apogée*. Cette application de gestion des inscriptions administratives contient les informations sur les caractéristiques individuelles et le parcours de bacheliers inscrits dans l'établissement. Nous avons extrait un échantillon de néo-bacheliers français entrés à l'Université de Provence lors des rentrées universitaires 2006, 2007 et 2008 dans les filières du secteur Art, Lettres, Langues Sciences Humaines (ALLSH), soit un total de 6 609 étudiants.

Apogée permet d'étudier deux principales variables liées au décrochage : l'assiduité (présence) et la réussite. Un étudiant est considéré comme assidu (ou présent) s'il a participé à toutes les épreuves d'examen en première et/ou en seconde session. Ainsi, la variable expliquée « présent » est égale à 1 si l'étudiant a été assidu et 0 si non. La réussite est définie de la façon suivante : un étudiant a réussi est celui qui a validé son année d'études en première ou en seconde session. La variable dépendante « réussi » est égale à 1 si l'étudiant a validé son année et 0 si non. Parmi les étudiants « assidus » il y a donc ceux qui ont été admis et ceux qui n'ont pas validé leur année d'études. Dans notre échantillon on compte 3202 (soit 48,4%) étudiants assidus et 1935 (soit 29,3%) étudiants admis (voir Tableau 1).

Afin d'estimer l'effet des différentes caractéristiques individuelles et de parcours des néo-bacheliers sur leur réussite en première année universitaire, nous effectuons une régression logistique pour chacune des deux variables dépendantes. L'intérêt d'une régression est de voir si les coefficients associés aux différentes variables explicatives sont différents de zéro, autrement dit, si ces variables influencent la variable que l'on étudie (variable expliquée). L'hypothèse de départ (l'hypothèse dite nulle) qui est testée ici est que les variables indépendantes n'exercent pas d'effet sur la variable expliquée, et donc les coefficients associés à ces variables sont nuls. On rejette l'hypothèse nulle si les coefficients ne sont pas

nuls et s'ils sont statistiquement significatifs, c'est-à-dire ne sont pas dus au hasard. Ce sont les p-values obtenues pour chaque coefficient, qui indiquent leur significativité statistique. Le seuil de significativité statistique se situe, par convention, au niveau de 5%. En d'autres termes, on parle des résultats statistiquement significatifs s'il y a 95% de chances que le coefficient obtenu soit différent de zéro. A partir des coefficients obtenus par la régression logistique, on calcule des mesures statistiques, communément appelées des « odds ratios » (ou rapport des chances) qui permettent de mesurer les effets des différents facteurs (sexe, type de bac, CSP du chef de famille, etc.) sur la réussite des étudiants en première année, par rapport à un groupe de référence (par exemple les garçons par rapport aux filles), toutes choses égales par ailleurs.

Les statistiques descriptives de l'échantillon et les variables explicatives sont présentées dans le Tableau 1. Comme le montre le Tableau 1, les filles sont majoritaires et représentent 75% de la population des inscrits en filières étudiées. La plupart des néo-bacheliers inscrits à l'Université entre 2006 et 2008 ont passé leur baccalauréat « à l'heure »⁴ (66%) et 43% ont eu une mention. Près de la moitié (46%) des néo-bacheliers possèdent un Bac littéraire. Les boursiers représentent 45% de la population étudiée. Le plus grand nombre d'étudiants est inscrit en LEA (17,8%), suivi de la licence en Psychologie (15,4%) et en Histoire (11,5%).

Tableau 1 Présentation de l'échantillon (N=6609)

<i>Variable</i>	<i>Modalité</i>	<i>Effectif, %</i>
Assiduité (Présence)	Assidu	48,4
Réussite	Admis	29,3
Bac : année d'obtention	2006	34
	2007	34,5
	2008	31,5
CSP du chef du ménage	Agriculteur	0,9
	Commerçant /Artisan	8,2
	Cadre/Profession libérale	27,3
	Profession intermédiaire	14,9
	Employé	23,9
	Ouvrier	11,5
	Retraité	4,6
	Chômage/Sans activité	5,3
	N/R	3,4
Filière	Autre LLCE	2,1
	Lic. Anglais	10
	Lic.	6,2
	Sociologie/Anthropologie	
	Lic. Arts Plastiques	5,5
	Lic. Espagnol	5
	Lic. Géographie	3,1
	Lic. Hist. Art & archéologie	5,5
	Lic. Histoire	11,5
	Lic . Italien	2,6

⁴ Voire en avance pour un nombre négligeable d'entre eux.

	LEA	17,8
	Lic. Lettres	8,6
	Lic. Musique	2,2
	Lic. Philosophie	2,2
	Lic. Psychologie	15,4
	Lic. Sciences Langage	2,2
Sexe	F	75,1
	M	24,9
Âge d'obtention du Bac	17/18	66
	19/20 ans	34
Mention au Bac	Avec mention	43,1
	Passable	56,9
Bourse	Boursier	45,2
Bac ou équivalence	Pro	2,7
	ES-ECO	25,8
	Technologique	13,5
	Littéraire	46,1
	Scientifique	11,9
Pays de naissance	Afrique	1,3
	Amérique	0,3
	Asie/Océanie/autre	0,2
	Europe (hors France)	0,6
	France	97,6

Les enfants des cadres et des professions libérales sont les plus assidus (27,3%), suivi par les enfants d'employés (23,9%). Près de 57% des étudiants ont obtenu leur bac sans mention (passable). Enfin, près de 98% des étudiants inscrits entre 2006 et 2008 sont nés en France.

2.2 - Résultats de l'étude quantitative

Nous avons donc étudié les différents facteurs de réussite et d'assiduité en utilisant une analyse économétrique. Les résultats de la régression logistique pour la variable « assiduité » sont présentés dans le Tableau 2. Dans les Tableaux 2 et 3, seuls les odds ratios statistiquement significatifs sont présentés. La valeur p égale à 0 pour le chi2 dans les deux tableaux indique que les coefficients estimés ne sont effectivement pas nuls simultanément.

Le Tableau 2 met en lumière plusieurs points marquants, notamment le fait que les garçons sont moins assidus que les filles, que les étudiants ayant obtenu leur Bac avec mention sont également plus assidus par rapport à ceux n'ayant pas eu la mention au Bac, ou encore que les boursiers sont plus assidus que les non-boursiers. L'analyse a également fait ressortir les disparités selon les filières, les étudiants notamment en Histoire de l'Art & Archéologie, en Sciences de Langage et en Psychologie étant plus présents aux épreuves par rapport aux étudiants en LEA. En fonction de la présence aux épreuves, seuls les enfants d'employés se distinguent des enfants des cadres et professions libérales par une présence plus importante,

tandis que les enfants des personnes au chômage ou sans activité (ou des personnes pour lesquelles cette variable n'est pas renseignée) ont, au contraire, moins de chances d'être présents aux épreuves par rapport aux enfants des cadres/professions libérales. L'âge d'obtention du Bac semble également influencer l'assiduité, puisque les étudiants ayant obtenu leur bac « en retard » ont moins de chances que ceux ayant obtenu leur bac « à l'heure » d'être présents à toutes les épreuves.

Tableau 2 Impact sur l'assiduité en première année universitaire (Assidu=1)

<i>Variable</i>	<i>Modalité</i>	<i>Odds ratios</i>
Bac : année d'obtention	2006	1.14*
	2007	n.s.
	2008	Réf.
CSP du chef du ménage	Agriculteur	n.s.
	Commerçant /Artisan	n.s.
	Cadre/Profession libérale	Réf.
	Profession intermédiaire	n.s.
	Employé	1.37***
	Ouvrier	n.s.
	Retraité	n.s.
	Chômage/Sans activité	0.75*
N/R	0.65**	
Filière	Autre LLCE	n.s.
	Lic. Anglais	0.60***
	Lic.	n.s.
	Sociologie/Anthropologie	
	Lic. Arts Plastiques	0.77*
	Lic. Espagnol	0.73*
	Lic. Géographie	1.41*
	Lic. Hist. Art & archéologie	2.13***
	Lic. Histoire	0.57***
	Lic . Italien	n.s.
	LEA	Réf.
	Lic. Lettres	0.48***
	Lic. Musique	n.s.
	Lic. Philosophie	0.41***
Lic. Psychologie	1.72***	
Lic. Sciences Langage	1.87**	
Sexe	F	Réf.
	M	0.79***
Âge d'obtention du Bac	17/18	Réf.
	19/20 ans	0.73***
Mention au Bac	Avec mention	1.39***
	Passable	Réf.
Bourse	Boursier	1.47***
	Non-boursier	Réf.
Bac ou équivalence	Pro	0.18***
	ES-ECO	1.16*
	Technologique	0.30***

	Littéraire Scientifique	Réf. n.s.
Pseudo R2		0.09
Chi2		820.19
p		0.00

Note : Le pays de naissance ne donne pas de résultats statistiquement significatifs. *** significatif à 0.1%, ** significatif à 1%, *significatif à 5 %, n.s. désigne les coefficients statistiquement non significatifs (au-delà de 5%). *Lecture : Les odds ratios supérieurs à 1 indiquent les effets positifs de la variable (facteur) concernée. Les odds ratios proches de 1 indiquent l'absence de différence. Les odds ratios inférieurs à 1 indiquent les effets négatifs. Exemple de lecture: Les boursiers ont 47% plus de chance d'être présents à l'intégralité des épreuves au moins à l'une des deux sessions d'examens que les non-boursiers.*

Les résultats des régressions pour la variable de réussite (le fait d'avoir validé son année) sont présentés dans le Tableau 3.

Tableau 3 Les effets des différentes caractéristiques des néo-bacheliers sur leur réussite lors de la première année universitaire (Admis=1)

<i>Variable</i>	<i>Modalité</i>	<i>Odds Ratios</i>
Bac : année d'obtention	2006	0.84*
	2007	0.67***
	2008	Réf.
CSP du chef du ménage	Agriculteur	n.s.
	Commerçant /Artisan	n.s.
	Cadre/Profession libérale	Réf.
	Profession intermédiaire	n.s.
	Employé	1.30**
	Ouvrier	n.s.
	Retraité	n.s.
	Chômage/Sans activité	0.72*
	N/R	0.65*
Filière	Autre LLCE	2.08***
	Lic. Anglais	0.76*
	Lic.	n.s.
	Sociologie/Anthropologie	
	Lic. Arts Plastiques	n.s.
	Lic. Espagnol	n.s.
	Lic. Géographie	1.78***
	Lic. Hist. Art & archéologie	n.s.
	Lic. Histoire	0.58***
	Lic. Italien	n.s.
	LEA	Réf.
	Lic. Lettres	0.66***
	Lic. Musique	2.21***
	Lic. Philosophie	0.50**
Lic. Psychologie	1.59***	
Lic. Sciences Langage	1.88**	

Sexe	F	Réf.
	M	0.74***
Âge d'obtention du Bac	17/18	Réf.
	19/20 ans	0.60***
Mention au Bac	Avec mention	2.58***
	Passable	Réf.
Bourse	Boursier	1.23**
	Non-boursier	Réf.
Bac ou équivalence	Pro	0.09***
	ES-ECO	1.22**
	Technologique	0.21***
	Littéraire	Réf.
	Scientifique	1.35***
Pseudo R2		0.12
Chi2		955.03
P		0.00

Note : Comme dans le cas précédent, le pays de naissance a été exclu de la régression car il ne présentait pas de résultats statistiquement significatifs. *** significatif à 0.1%, ** significatif à 1%, *significatif à 5 %, n.s. désigne les coefficients statistiquement non significatifs (au-delà de 5%).

Lecture : Les odds ratios supérieurs à 1 indiquent les effets positifs de la variable (facteur) concernée. Les odds ratios proches de 1 indiquent l'absence d'effets. Les odds ratios inférieurs à 1 indiquent les effets négatifs. Exemple de lecture: Les Bacs scientifiques ont 35% plus de chances d'être admis que les Bacs littéraires.

L'analyse présentée dans le Tableau 3 met en évidence les disparités en termes de réussite en fonction de plusieurs facteurs. Conformément aux résultats déjà soulignés dans d'autres études, le parcours antérieur de l'étudiant a un impact sur sa réussite à l'Université. Ainsi, les Bac professionnels et technologiques ont moins de chances de réussir que les bac littéraires tandis que les bac scientifiques et ES-ECO semblent, au contraire, être avantagés par rapport aux Bac littéraires. De même, les filles réussissent plus que les garçons et les bacheliers ayant obtenu leur Bac « à l'heure » réussissent davantage que ceux arrivés au baccalauréat avec un retard scolaire. Sans surprise, les néo-bacheliers ayant obtenu une mention au Bac ont plus de chances de réussir leur première année à l'université. Enfin, le fait d'être boursier augmente les chances de réussite. Le pays de naissance n'apparaissant pas comme facteur significatif de la réussite à l'Université, du moins en première année, il a été exclu de la régression finale. En revanche, les enfants de cadres ne semblent pas, selon nos résultats, réussir mieux leur première année que ceux dont les parents appartiennent à d'autres catégories socioprofessionnelles. Seuls les enfants des personnes au chômage, sans activité ou dont la CSP est non-enseignée semblent avoir moins de chances de réussir leur première année par rapport aux enfants des cadres/professions libérales.

En synthèse

En définitive, cette exploitation statistique confirme les facteurs « classiques » descriptifs de la réussite ou l'échec à l'université en France : l'influence de la série du bac, le fait d'avoir obtenu le bac « à l'heure », le fait de disposer d'une bourse, le fait d'être issu de classes moyennes ou favorisées, etc. En revanche, nos données ne permettent pas d'étudier l'influence d'autres facteurs importants, tels que le travail mené en parallèle aux études, la capacité d'adaptation au cours de la première année à l'université, l'existence d'un projet professionnel, la motivation dans le choix de la filière en terminale etc. De plus, cette étude quantitative fournit certes un cadrage statistique, mais ne permet pas de voir quels sont les processus sous-jacents ni l'influence de telle ou telle variable sur la réussite ou l'échec en 1^{ère} année de Licence. Notre travail qualitatif fondé sur une enquête de terrain par entretien aura pour l'objectif de mieux comprendre ces processus.

3. Méthodologie de l'étude qualitative : une enquête en quatre volets

3.1 - La temporalité choisie

L'enquête de terrain s'est déroulée en quatre vagues qui ont eu lieu entre décembre 2009 et mars 2011. Les trois premières vagues d'entretien ont été conçues de manière à correspondre à la temporalité des périodes « clés » de la vie Universitaire, à savoir la rentrée, les examens et la fin de l'année. La quatrième vague était centrée sur la situation de l'étudiant à la rentrée de l'année n+1. Ces quatre vagues du recueil avaient pour but de jalonner le suivi d'une cohorte d'étudiants néo-bacheliers sur 18 mois et tenter d'apporter un éclairage à la fois sur la façon dont l'étudiant a vécu ses différentes périodes, mais aussi sur les évolutions intervenues en cours de route sur son parcours, ses motivations etc. Les grilles d'entretien de chaque vague ont donc été élaborées en fonction de ces temporalités.

3.2 - Le profil des néo-bacheliers ciblés par le projet

Le public visé par la phase 1 a concerné les néo-bacheliers 2009 inscrits en L1 dans une filière de Lettres, Langues, Arts ou Sciences humaines et sociales à l'université de Provence.

Avec l'accord de l'évaluateur, il a été décidé de cibler des étudiants confrontés à un niveau d'échec « réductible », en écartant donc volontairement du projet les étudiants qui statistiquement échouent souvent (bac pro ou techno et âgés de plus de 20 ans) ou rarement (bac S, bac avec mention ou âgés de moins de 18 ans).

A la rentrée 2009, le nombre d'étudiants répondant au profil défini et inscrit en L1 en Arts/Lettres /Langues/Sciences humaines à l'université de Provence est de **695** néo-bacheliers. Il était prévu initialement d'auditionner 100 étudiants volontaires et de stratifier selon deux critères : la bourse (50/50) et le sexe (50/50).

Dans un premier temps, les répondants potentiels ont été contactés par le Crous par le biais d'une lettre cosignée Crous-Université leur proposant de participer à l'enquête lancée « pour mieux connaître la façon dont se déroule le passage entre le lycée et l'université » (voir la lettre en Annexe), puis par mail et enfin par téléphone. Malgré cet effort important (plus de 695 étudiants contactés), le taux de recrutement des néo-bacheliers a resté faible. L'effectif initial visé par le projet a dû être revu à la baisse en raison de la difficulté à recruter des étudiants volontaires. Au final sur les 100 étudiants ciblés, seulement 38 ont réellement participé à l'enquête qualitative de la phase 1.

3.3 - Le recrutement d'une équipe d'enquêteurs

L'enquête de terrain a été réalisée avec l'appui d'une équipe de six enquêtrices, étudiantes en Master 1 ou 2, dont cinq suivaient un cursus en psychologie et une en sociologie. Les étudiants avancés issus de ces filières sont *a priori* formés aux techniques d'entretien et de retranscription des entretiens. Plusieurs réunions préparatoires au recueil sur le terrain ont été organisées afin de rappeler les objectifs de l'enquête, présenter les grilles d'entretiens, expliciter les consignes précises dans le but d'harmoniser le recueil de terrain.

3.4 - Le déroulement du recueil qualitatif

La première vague de l'enquête a débuté au mois de décembre pour des raisons administratives et opérationnelles (la signature tardive de la convention, le recrutement des enquêteurs, la difficulté à recruter des néo-bacheliers, etc.). Elle a été menée par le biais d'entretiens semi-directifs. Un questionnaire fermé a été également administré par les enquêteurs à l'issue de ce premier entretien en face à face afin de résumer les données factuelles et codifiables. Ce premier entretien avait pour objectif de connaître les raisons pour lesquelles le néo-bachelier avait choisi de s'inscrire à l'Université, son parcours antérieur, les facteurs ayant influencé son choix, le mode de vie de l'étudiant et les éventuels changements survenus. Des questions permettaient d'éclairer la manière dont l'étudiant envisageait ou non son avenir à l'Université : les conditions d'une poursuite d'études étaient-elles réunies ? Quelles autres opportunités se présentaient à lui par ailleurs ? Les grilles d'entretiens et questionnaires de chaque vague sont présentés en annexes.

Au cours de cette première vague d'enquête, entre décembre 2009 et février 2010, 27 étudiants ont été ainsi interrogés. Pour des raisons du taux de participation jugé insuffisant, malgré tous les efforts déployés par le CROUS pour inciter les étudiants à participer, il a été

décidé, en accord avec le Comité de Pilotage, d'inclure une deuxième cohorte de néo-bacheliers afin de compléter les réponses lors de la deuxième vague de l'enquête.

La deuxième vague d'entretien a débuté au mois d'avril 2010. Lors de cette deuxième vague, les enquêtrices ont pu revoir une partie des étudiants ayant déjà répondu lors de la première vague (17 étudiants sur 27), mais également ceux entrant dans le dispositif (11 étudiants). Pour ces derniers, la grille de l'entretien semi-directif contenait, en plus des questions de la deuxième vague, les questions issues de la grille d'entretiens de la première vague ainsi que le questionnaire administré en fin d'entretien. Au total, 28 étudiants ont été interrogés lors de cette deuxième vague.

La finalité de cette 2^{ème} vague était de connaître les éventuels changements intervenus dans la situation de l'étudiant et dans son mode de vie par rapport au début de l'année universitaire, de faire un bilan à mi-parcours de l'année universitaire (les impressions générales, les examens), ainsi que de connaître les éventuelles évolutions du projet professionnel plus ou moins défini en fonction des étudiants.

La troisième vague de l'enquête a commencé au mois de juin et s'est terminée en début août 2010. Pour des raisons pratiques (éloignement des répondants de leurs lieux d'études et vacances), cette 3^{ème} vague de l'enquête a été conduite principalement par téléphone. Seuls les étudiants ayant déjà été rencontrés au cours d'au moins une vague précédente ont été contactés. Un questionnaire fermé a été également administré par Internet au cours de cette vague. Le but de cette 3^{ème} vague était de recueillir un bilan de l'année universitaire écoulée. Ce bilan portait sur les différents aspects de la vie étudiante déjà abordés de façon qualitative dans les deux vagues d'entretiens (conditions de vie, pratiques de travail et d'apprentissage, socialisation, fréquentation du site universitaire et de ses infrastructures, les projets pour l'année 2010-2011 etc.). Au total, 23 étudiants ont pu être contactés au cours de cette 3^{ème} vague. Parmi ces 23 étudiants, 6 d'entre eux avaient été intégrés à l'enquête lors de la 2^{ème} vague.

Une quatrième vague d'entretiens a eu lieu au milieu de l'année universitaire 2010-2011 (mois de février-mars 2011) et a conclu la partie « étude » de l'expérimentation. L'objectif principal de cette dernière vague était de connaître la situation des étudiants un an après leur entrée en Licence 1 : poursuivaient-ils leurs études ? Si oui, dans quel établissement etc. Plusieurs type de recueil ont été déployés pour pouvoir joindre un maximum de personnes : les entretiens en situation de face-à-face lorsque cela a été possible, les entretiens téléphoniques quand l'étudiant n'était plus sur place et un questionnaire court à renseigner en ligne quand il n'était joignable que par mel (voir grille d'entretien et questionnaire en annexes). Au cours de cette dernière vague, un total de 18 étudiants a été interrogé. Parmi ces étudiants, 12 ont été interviewés dans le cadre d'un entretien semi-directif en face-à-face (9) et par téléphone (3) et 6 ont rempli le questionnaire en ligne.

Au total, au cours de ces quatre vagues d'entretien, 39 étudiants ont participé à l'enquête qualitative. Le tableau 1 en annexes présente le processus complet du déroulement des quatre phases de l'enquête de terrain.

3.5 - Les difficultés rencontrées au cours de cette phase d'étude qualitative

Le déroulement de cette phase 1 du projet a fait ressortir un certain nombre de difficultés, voire de limites, qui devront être prises en compte dans des projets à venir.

Premièrement, le projet a dû faire face à une suite de retards qui ont conduit à décaler toutes les étapes du recueil. Le recueil a démarré en fin de premier semestre (en décembre) et a dû être décalé par rapport au planning prévu initialement (initier les entretiens dans les premiers jours de la rentrée). Ce décalage a eu un impact sur la problématique étudiée, notamment l'identification des temporalités du décrochage qu'il n'a été possible que de reconstituer *a posteriori*.

Une seconde difficulté a résidé dans le recrutement et la fidélisation des étudiants acceptant de participer sur 18 mois à un recueil qualitatif. Ainsi, le premier bilan de l'enquête qualitative a fait apparaître que parmi les 53 étudiants ayant donné leur accord pour participer à l'expérimentation, seuls 28 se sont réellement présentés aux rendez-vous avec les enquêtrices. Pour la deuxième vague de l'enquête, 10 étudiants n'ont plus souhaité répondre aux enquêtrices. Lors des troisième et quatrième vagues, le recueil a finalement concerné trente étudiants sur les trente-neuf initiaux.

Les résultats de l'étude qualitative

4 – Les caractéristiques des néo-bacheliers ayant participé à l'enquête qualitative

D'emblée, l'étude a été délibérément limitée à une population relativement homogène de néo-bacheliers issus des séries de BAC L (avec 14 étudiants interrogés en troisième vague) et ES (9 en troisième vague).

La population des participants est très majoritairement féminine : 28 filles contre 5 garçons seulement en première et en deuxième vague, puis 21 filles et 2 garçons interrogés lors de la troisième vague. Cela est lié au choix des filières ciblées par l'étude (filières ALLSH), puisque les filles y sont traditionnellement plus présentes. Cette population est aussi majoritairement boursière : 24 étudiants boursiers et 10 non boursiers ont participé aux deux premières vagues et 26 personnes ont déposé une demande de bourse auprès du CROUS. Lors de la 3^{ème} vague, 6 non boursiers contre 17 boursiers ont été interrogés. Cette prépondérance de boursiers est sans doute liée au fait que les répondants potentiels ont été recrutés par le CROUS et les boursiers ont été plus sensibles à l'invitation du CROUS à participer à l'enquête que les non boursiers⁵.

Les mentions de licence les plus représentées dans l'enquête sont celles de psychologie (8 personnes sur 33), d'Arts Plastiques (6 personnes), de LEA⁶ (4 personnes), de Sciences de langage (3 personnes) et de LLCE⁷ (japonais, italien, langues slaves) (3 personnes). Les mentions Sociologie, Musique sont représentés par 2 personnes chacune, tandis que les mentions Lettres modernes, Histoire de l'art et archéologie étaient représentées chacune par un néo-bachelier.

5 - Synthèse des résultats

Le recueil qualitatif a mis l'accent sur différents facteurs intervenant dans l'affiliation des étudiants à leur nouveau statut d'étudiant. Une première dimension vient en amont de l'inscription et concerne le fait de choisir l'université et une filière en particulier : l'étude a permis d'éclairer la diversité des circonstances dans lesquelles s'opère ce choix mais aussi de dégager des traits communs, notamment dans l'accès à un nouveau statut « adulte ». Une seconde dimension concerne la vie autour des études une fois que l'étudiant a intégré

⁵ Le recrutement des participants à l'enquête a été mené par le CROUS. Une lettre co-signée par le CROUS et l'Université de Provence a été d'abord envoyée à leur domicile (ou à domicile de leurs parents). Ensuite, les étudiants ont été contactés par téléphone, majoritairement sur leurs téléphones portables, avec plusieurs relances.

⁶ Langue étrangère appliquée

⁷ Langue littérature et civilisation étrangère

l'université, notamment les conditions de vie (logement, déplacements), l'aspect financier (recherche d'une autonomie par un travail en parallèle aux études, bourse) mais aussi la nouvelle socialisation (recomposition ou décomposition des réseaux relationnels et sociaux). Une troisième dimension concerne enfin les relations avec l'institution universitaire et l'intégration de ses règles de fonctionnement (aussi bien dans les relations avec les enseignants que l'administration mais également dans l'auto-organisation de l'étudiant).

Réalisée en plusieurs vagues, l'enquête a permis de suivre les évolutions des situations des étudiants. Ainsi, le recueil de la fin de la première année a montré qu'au cours de cette année universitaire, 9 étudiants sur 23 interrogés ont dit ne pas avoir vécu de changement dans leur situation personnelle, professionnelle ou autre. Pour la plupart de ceux ayant vécu ou ressenti un changement, ce dernier concerne surtout leur réseau amical (6 sur 23). Quatre personnes sur 23 ont changé de lieu de résidence, pour cinq il y a eu changement dans leur situation familiale, trois ont pris un travail et une personne a changé de lieu d'études au cours de l'année pour se rapprocher de son lieu de résidence.

Enfin, nous avons interrogé les étudiants (y compris ceux ayant déjà « décroché ») sur leur degré de satisfaction concernant notamment leurs conditions de vie personnelle durant cette première année d'études. Sur 23 personnes, 12 ont répondu être plutôt satisfait, 5 tout à fait satisfait, 5 plutôt insatisfaits et une personne pas du tout satisfaite.

5.1 - Les motivations conduisant à s'inscrire à l'université

Il est généralement reconnu que les motivations conduisant à s'inscrire à l'université jouent un rôle important dans la réussite et la poursuite des études à l'université. Selon le Ministère de l'Éducation Nationale, « le devenir des bacheliers inscrits en DEUG ne peut s'apprécier sans prendre en compte le contexte dans lequel s'est faite leur inscription (MEN-Lemaire 2000, p.2). Selon les estimations du MEN, 23,5% des étudiants néo bacheliers se retrouvent à l'université faute de pouvoir être admis dans une autre formation (idem). L'étude du MEN sur un panel des étudiants 1996 montre que l'intérêt pour le contenu des études représente la première motivation pour plus de la moitié des inscrits (57,6%). De plus, une grande majorité des étudiants ayant obtenu leur DEUG en 2 ans (72,9%) avait déclaré être inscrit pour cette raison, contre 39,9% de ceux qui ont abandonné et 57,9% de ceux qui redoublent. L'existence d'un projet professionnel a été également soulignée dans cette étude à la fois comme une motivation importante et comme un facteur de réussite : la moitié des étudiants ayant obtenu leur DEUG en 2 ans ont mis en avant cette motivation contre 33,3% de ceux qui ont abandonné et 42,3% de ceux qui redoublent. Dans cette étude, l'inscription à l'université comme une passerelle vers une autre filière ressort comme la dernière motivation des étudiants : 11,6% de ceux qui ont obtenu leur DEUG en 2 ans contre 19,9% de ceux qui ont abandonné et 13,2% de ceux qui redoublent. D'autres motivations, telles les débouchés de la formation, l'envie d'aller à l'université ou encore la proximité de la formation sont également évoquées par un grand nombre d'étudiants (respectivement 28%, 22,6% et 16,9% pour

l'ensemble des inscrits). Cette étude du MEN avait donc mis en avant l'intérêt pour le contenu des études et l'existence du projet professionnel comme les facteurs de réussite à l'Université. En revanche, les étudiants considérant leur inscription à l'université comme une solution d'attente, semblent avoir plus de chances d'abandonner⁸.

Dans une étude plus récente, M. Jaoul-Grammare et N. Nakhili (2010) fournissent une analyse « toutes choses égales par ailleurs » qui permet de nuancer les effets des différentes motivations d'inscription. En effet, le fait d'être « entré à l'université par défaut exerce un effet négatif principalement au-delà de la première année. En effet à bac +2, les jeunes entrés à l'université par défaut ont une probabilité 2 fois plus importante de quitter l'enseignement supérieur... Aussi les jeunes entrés à l'Université en ayant un autre vœu semblent davantage enclin à atteindre le niveau bac+2 et ne pas aller au-delà (Jaoul-Grammare et Nakhili, 2010, p. 16 et p. 19). De plus, l'existence d'un projet professionnel apparaît comme un frein à l'abandon des études universitaires jusqu'au niveau bac+3.

Dans notre enquête le nombre d'étudiants pour lesquels le choix de l'Université était une solution d'attente est assez frappant. Quant à la question pourquoi choisir l'Université, sur 23 étudiants interrogés au cours de la 3^{ème} vague, 13 ont indiqué que c'était pour eux une solution d'attente soit avant de s'inscrire dans une autre formation (8) soit pour se laisser le temps de choisir ce qu'ils veulent faire plus tard (5). De plus, pour 5 étudiants sur 23, le choix d'aller à l'Université n'était pas « vraiment motivé ». Enfin, sur 23 étudiants, 5 seulement ont indiqué avoir choisi l'Université par souhait d'avoir un diplôme universitaire et 9 pour le contenu de la formation. Quant au choix de la filière, sur 23 étudiants interrogés lors de la 3^{ème} vague, 16 ont indiqué avoir choisi leur filière par rapport à leur projet professionnel, 12 pour étudier une matière qu'ils apprécient, 9 pour le contenu de la formation, 2 par envie d'aller à l'Université et un sans motivation précise⁹.

Notre recueil qualitatif présenté ci-après n'a pas pour ambition de montrer quel type de motivation représente un facteur d'abandon ou de réussite. Ce recueil permet cependant de mieux appréhender les mécanismes du choix ou le raisonnement qui conduisent l'étudiant à s'inscrire à l'université. Enfin, en plus d'illustrer les différents types de raisonnement et cas de figures, il met l'accent sur la place qu'occupe l'entourage familial de l'étudiant et les différentes formes de son influence sur ce choix.

5.1.1 - Une démarche où le projet oscille entre l'ajustement aux contraintes et la représentation de la discipline

Pour une grande partie de néo-bacheliers interrogés, l'inscription à l'université constitue une solution d'attente, souvent pour préparer un concours ou accéder à une formation sélective, ou

⁸ Cependant, les conclusions de cette études ne sont pas basées sur une analyse « toutes choses égales par ailleurs ».

⁹ Le choix de motivation pouvait être multiple.

encore pour se laisser un temps de réflexion pour définir son projet professionnel. Malgré cela, le contenu disciplinaire de la formation joue un rôle plus au moins important dans le choix de la filière.

Une jeune fille boursière, ayant été recalée au concours d'entrée dans la marine, s'est inscrite à la fac : *« On va dire, j'ai pas eu trop le choix. J'ai postulé dans la Marine mais à cause de ma vue j'ai été recalée, et j'avais mis la fac en deuxième choix. Bon j'aime l'archéologie et l'histoire, c'est un truc qui me plaît, donc je ne suis pas venue pour rien non plus (...) Je postule pour un truc avec lequel j'aurais dû faire un bac STI plutôt que ES, mais je ne vais pas rester sans rien faire. Avec un bac on fait rien. »* Mais elle reste peu motivée pour continuer dans cette même voie : *« ... j'aimerais continuer c'est cool, mais l'embêtant c'est que c'est long quoi. Avec une licence tu fais rien. Après pour bosser, ben ce que les profs m'ont appris au lycée ça m'aide beaucoup. Je garde le même rythme de travail qu'au lycée donc ça va. Bon après je tente le concours de l'armée de l'air, c'est dans deux semaines. J'espère que je vais l'avoir... »*

Une autre étudiante a choisi l'Université également parce que toutes les autres alternatives lui ont été fermées. Au final, elle ne regrette pas son choix et pense que ses études à l'Université lui permettront de mieux définir son projet : *« ... faut être réaliste pourquoi est-ce que je suis à la Fac, parce que je n'ai pas été prise en B.T.S. parce que je n'ai pas été prise en D.U.T. et parce que je ne voulais pas rester à la maison c'est tout, je me dis que plutôt de rester un an à la maison à ne rien faire tu vas à la Fac, tu apprendras des choses, tu feras ta demande de B.T.S. ... finalement je n'ai pas fait la demande de B.T.S. mais ça reste pareil quoi, c'était pour pas rester à la maison...Bon c'est peut être un mal pour un bien, parce que j'aurais été embêtée en B.T.S...alors que là...j'ai plus de choix et plus de temps de me décider »* (Myriam, Boursière, redouble son L1 en Sociologie, mais a déjà validé le 1^{er} semestre de son L1 et passe ainsi en L2 l'an prochain).

A mi-parcours de sa première année, cette même étudiante disait avoir un très mauvais a priori vis-à-vis de l'université : *« j'ai toujours eu une mauvaise opinion de la Fac. Je ne me voyais jamais aller à la fac...ceux qui y sont ne sont pas ceux qui veulent étudier. C'est souvent des gens qui veulent profiter de la bourse, se faire une année sabbatique en ayant des sous à côté. Des gens ...qui s'ennuient alors ils viennent... »* Cependant, après une année passée à l'université, son avis a évolué : *« ça reste...l'endroit où les gens vont quand on n'a rien d'autre à faire...mais là ça va mieux, j'ai l'impression que les gens sont là parce qu'ils veulent faire des études...je vois des gens qui sont là, ils sont motivés...c'est plus le chalutage comme l'année dernière »* (idem).

Une autre étudiante explique également qu'elle n'a pas eu d'autres alternatives que l'université : *« de toute façon, je n'avais pas de bonnes notes pour aller en BTS ou dans une École, sur dossier c'était mort, j'étais marquée absentéiste, absent, élève fantôme [au Lycée]...Je me sentais étouffée, j'en avais marre, je n'étais pas scolaire, j'étais notée a-scolaire »*. (Céline, a validé son L1 en Psychologie et est passée en L2).

Si pour les uns le choix de la filière s'est fait pour leur permettre d'attendre « mieux », certains déclarent avoir fait leur choix « par passion », comme c'est le cas d'une étudiante en

LLCE japonais : « ...c'est une passion, le japonais, c'était mon choix premier. Dès que j'ai su que j'avais le Bac, je savais où j'irai. C'est un vrai choix et ma famille est derrière moi, elle me soutient » (Angelina, Boursière, était inscrite en L.L.C.E. Japonais, elle a participé à toutes les épreuves mais n'a pas validé son année et ne s'est pas réinscrite).

Pour d'autres, c'est le lieu d'études qui joue un rôle primordial : « Je ne savais pas trop quoi faire après le bac, je devais être à Aix avec ma sœur car elle voulait me cadrer. Les langues m'ont toujours intéressée et j'ai regardé le programme et je me suis dit que ça pourrait me plaire. Le choix décisif de toute manière était la ville ... » (Carol, Boursière, inscrite L1 LEA Anglais-Japonais, a dû redoubler).

5.1.2 - L'influence de l'entourage

Les motivations de s'inscrire à l'université, ainsi que le parcours ultérieur, sont influencés également par l'entourage de l'étudiant et le modèle familial. Le modèle familial peut influencer le choix de la formation et du métier, comme dans le cas d'une étudiante qui abandonne ces études en Psychologie (qu'elle mène pourtant avec succès) pour poursuivre dans une formation d'assistante sociale, tandis que sa mère a suivi elle-même ce même parcours. Mais plus souvent cette influence est moins lisible dans la mesure où les étudiants disent généralement que leurs parents leur font confiance pour leur choix de formation. Les familles éloignées du milieu universitaire ne sont pas pour autant désintéressées vis-à-vis études de leurs enfants et ne les poussent pas forcément à rentrer sur le marché de travail. Certains parents (mais pas tous) découvrent l'université en même temps que leurs enfants avec beaucoup d'intérêt, même si parfois « ça les dépasse un peu ».

La plupart des étudiants disent avoir choisi leurs études universitaires seul. Quel que soit le niveau d'influence du modèle parental, le choix de la discipline reste un choix propre à l'étudiant (« ma mère m'a dit tu fais ce que tu veux »).

Ainsi, Régis a dû présenter son choix à ses parents avant d'obtenir leur approbation : « ...mon père n'a jamais fait d'université et ma mère a fait quelques mois en Droit, donc elle connaissait ça un peu. Mais moi je leur ai expliqué ce qu'on faisait en LEA, qu'il y avait tel cours, plus tel cours...et ils ont été d'accord quoi...ils m'ont dit ben il n'y a pas de problème si c'est ce qui te plaît ». (Régis, est passé en L2 LEA Anglais-Chinois en AJAC mais pense redoubler sa deuxième année).

Certains étudiants issus des milieux éloignés du monde universitaire se sentent très soutenus par leurs parents. Ces derniers sont ravis de voir leur enfant faire les études qu'eux-mêmes n'ont pas pu faire : « Ma famille me soutient et est derrière moi, ça les dépasse un peu mais ils sont contents que je fasse des études. » (Carol, redouble son L1 en LEA Anglais-Japonais). Ou encore : « [ma mère] est contente parce qu'elle n'a pas pu faire d'études donc elle aurait aimé faire des études comme j'en fais...pour ça mes parents sont derrière moi ». Dans ce type de familles éloignées du monde universitaire, cela peut demander des sacrifices qu'elles sont

prêtes à accepter : « *Je suis la seule à être allée à la Fac...ils sont beaucoup plus âgés que moi...[ses frères et sœurs], ils ont préféré de suite après le Bac pro le BEP, ils ont travaillé beaucoup plus tôt que moi...mais moi j'ai toujours aimé mes études, ma mère elle savait très bien que moi, il fallait me garder un peu plus longtemps ...et que je ferai des études.* » (Zoé, Boursière, après un échec « programmé » en LEA, elle s'est réorientée en L1 Psychologie).

Mais si le soutien moral est assuré par la famille, pour s'orienter ces étudiants se tournent vers des conseillers d'orientation et/ou les professeurs du Lycée, parfois non sans regret : « *j'avais pensé [à faire de la psychologie] avant et puis c'est mes profs qui m'avaient dit comme j'étais bonne en langues : continuez en Langues...et comme une imbécile j'ai accepté* » (idem).

Peu nombreux sont ceux qui choisissent d'aller à l'Université en dépit de l'avis de leurs parents: « *Ils voulaient plutôt que j'aille à l'école des Beaux-Arts... Et puis bon j'ai tenté une licence antérieure au cinéma en me disant qu'après bac+2 je pourrais dévier vers le cinéma... Je me suis un peu retrouvé ici par hasard. C'était pour faire quelque chose.* » (Eugène, inscrit en L1 Musicologie il abandonne avant les examens du 1^{er} semestre).

Ou encore : « *au départ, la Fac, mon entourage familial c'était un peu mal vu...autour de moi, toute ma famille a eu des échecs à la Fac...et après ils ont été dans des Écoles, des BTS, et là ça s'est bien passé, et tout ce qui est Fac pour eux, c'est pas tellement top...Je leur dis que ça me plaît bien, c'est la vérité, mais c'est dur...tous les cours en amphi à suivre...* » (André, Boursier, est passé en L2 de Géographie, a un travail régulier à côté.)

Les expériences de l'entourage jouent un rôle important dans le choix de s'inscrire à l'université. Le fait d'avoir des membres de la famille qui n'ont pas réussi à l'université donne une image négative de l'université, sans pour autant dissuader l'étudiant de ce choix. Inversement, le fait de connaître ceux qui ont réussi, encourage à choisir l'université. Une étudiante, dont les parents ne connaissent pas le monde de l'université, a plusieurs cousines qui ont « toutes réussi » : « *... je pense que ça m'a mis la puce à l'oreille, on peut réussir, ce n'est pas quelque chose d'inaccessible non plus* ». (Céline, Boursière, a validé son L1 en Psychologie et est passée en L2).

Un autre cas de figure présente une étudiante qui a choisi de s'inscrire à l'université en fonction du choix de sa grande sœur, en adoptant une attitude plus passive que la plupart des étudiants rencontrés : « *elle [sa sœur] voulait que je vienne habiter avec elle et comme elle voulait déménager, on nous a dit que Aix-en-Provence était une belle ville...alors on est descendues toutes les deux...j'ai demandé Lyon d'abord et quand on a décidé d'aller à Aix ben j'ai demandé à Aix* ». (Carol, redouble son L1 en LEA Anglais-Japonais).

Nous avons pu voir la façon dont le soutien familial peut influencer le maintien de l'étudiant dans les études (à l'université ou dans une formation alternative) ou, au contraire sa décision d'abandonner. Une étudiante inscrite à l'Université en attendant de passer le concours d'infirmière décrit son abandon des études universitaires : « *le fait de m'être consacrée à mon concours m'avait fait perdre pied à la fac, j'allais en cours mais comme je ne les travaillais pas, ça ne servait à rien...Ça faisait un moment que j'y pensais, ce n'était pas sur un coup de tête, ça été réfléchi. Ça s'est fait presque naturellement et mon entourage... m'a*

soutenue...d'autant plus que j'ai réussi l'écrit de mon concours. Ils me font confiance. » (Louison, Non-Boursière, vit chez ses parents, avait abandonné son L1 en Psychologie).

Une autre étudiante en passe de décrocher explique que ses parents l'ont beaucoup soutenue afin qu'elle persiste dans ses études, quitte à trouver une formation alternative : *« Ils essayaient de me dire continue on sait jamais, ils ont senti que oui ça m'intéressait plus, après ils m'ont dit de chercher autre chose de voir ce que je peux faire si je ne peux pas faire la Fac tout ça, c'est ma mère qui m'a dit d'aller voir une Conseillère d'orientation pour savoir si vraiment je voulais arrêter parce que c'est vrai que comme j'aimais les Langues... elle trouvait dommage que j'abandonne les études pour des mauvaises notes, non ils ont essayé de me remotiver, ils ont senti que j'arrêtais une fois les notes tombées ».* (Carol, Boursière, redouble son L1 en LEA Anglais-Japonais).

Le soutien familial peut être également ressenti comme un manque : *«... ils ne se sentent pas vraiment concernés, eux en fait ils n'ont pas fait d'études, ils n'ont pas été à un niveau aussi élevé, donc ils m'ont dit qu'ils ne se permettaient pas de juger ... ben c'est vrai que c'était un manque au début, maintenant après ça va mieux, je suis arrivée à m'y faire ça va ».* (Segolène, redouble son L1 en Géographie). Ou encore : *« avec ma mère je parle des cours mais pas tellement, ça me déçoit, j'aimerais bien parler de ce que je fais...qu'on me pose plus de questions...mais elle se préoccupe de ma réussite »* (André, passé en L2 de Géographie).

En synthèse

Les témoignages recueillis montrent que le choix de s'inscrire à l'université est souvent « multifactoriel » et relève de plusieurs dimensions (sociales, financières, académique, géographique mais aussi affective). Ce choix est souvent inscrit dans un projet, pouvant être plus ou moins contraint dans la mesure où ce choix est le résultat d'un ajustement progressif entre différents facteurs où interviennent la situation personnelle de l'étudiant, le modèle social de la famille (qui peut agir comme un modèle à suivre ou comme un contre-exemple), ses représentations d'un métier particulier et ses perspectives sur le marché du travail ou encore la confiance en ses capacités.

Bien souvent, dans les représentations de l'étudiant, son inscription à l'université ne le conduira pas directement à un métier : soit l'université est considérée comme une étape pour accéder à une formation professionnalisante concrétisant un projet précis, soit elle permet de se donner le temps de le construire quand il est encore inexistant ou imprécis ; pour autant, quel que soit l'état de maturation du projet, l'université permet surtout à l'étudiant d'accéder à un nouveau statut, celui de jeune adulte.

Quand le choix d'aller à l'université se fait « par défaut », le choix de la discipline suivie ne l'est pas ou rarement : au sortir du lycée, la discipline reste un trait d'union (parfois imaginaire) entre le lycée et la première année de licence. Mais à l'instar de l'inscription à l'université, le choix de la discipline ne s'inscrit pas forcément dans un projet professionnel, mais relève de l'ordre de l'affectif (ou relie les deux) : par exemple une

étudiante passionnée de mangas qui choisit d'étudier le japonais, ou une étudiante ayant un petit ami venu d'Europe de l'Est qui choisit d'étudier les langues slaves, ou encore d'un passionné de musique qui choisit la musicologie. Une étudiante en parle d'ailleurs avec humour : *« j'ai remarqué, avec pas mal de rigolade, que ceux qui vont en LLCE Japonais c'est ceux qui sont dans la vague Mangas, bon, moi aussi je suis dans cette vague-là donc cool le Japon... mais il s'est révélé que ces gens –là qui adorent le Japon...ils ont eu des notes terrifiantes...cette filière est vachement prisée...mais je me demande si au final il y a beaucoup d'étudiants qui vont en sortir diplômés... »* (Hannah, L1 Langues Slaves, redouble sa 1^{ère} année).

Cette dimension affective dans le choix d'une filière résulte bien souvent d'une dissonance entre l'imaginaire et le réel. Dans ce contexte, la déception remplace alors progressivement l'enthousiasme dès lors que l'étudiant se confronte à la réalité des études : un travail conséquent à fournir, ou encore les difficultés de compréhension.

Notre étude a mis également en lumière la façon dont l'entourage, et notamment la famille influence le parcours des étudiants. Si dans des familles éloignées du milieu universitaire, le rôle de l'entourage se limite au « soutien psychologique », les familles plus aisées et /ou plus proches du monde des études fournissent également d'autres ressources : une aide dans la réflexion quant au parcours professionnel, un soutien financier, des conseils dans une réorientation éventuelle, etc.

5.2 - La vie autour des études

L'environnement de l'étudiant, son réseau de sociabilité, ses activités en dehors des études et ses conditions de vie matérielles représentent autant d'éléments de contexte pouvant influencer la poursuite, ou au contraire, l'abandon des études. L'environnement de l'étudiant peut être source de ressources mobilisables au service des études à l'université et/ou d'un projet professionnel (le soutien familial financier et moral, les activités extra-universitaires). En sociologie, ces éléments sont souvent regroupés sous le terme de capital social (Bourdieu, 1980). Mais l'environnement peut aussi présenter des facteurs défavorables aux études (par exemple des relations sociales éloignées du monde des études). Il n'est pas aisé de donner une vision univoque des facteurs de l'environnement favorables versus défavorables aux études. En effet, le fait de vivre chez ses parents par exemple peut jouer le rôle facilitateur pour la poursuite des études pour certains, mais pour d'autres le fait de s'éloigner du foyer familial peut, au contraire, être bénéfique. Ainsi, le recueil qualitatif présenté plus bas vise plutôt à montrer la façon dont les différents étudiants perçoivent l'influence des différents aspects de leur vie étudiante sur leurs études. Un accent particulier est mis ici sur le rôle de la bourse dans la poursuite des études.

5.2.1 - Le logement et les transports : deux aspects structurants de la vie étudiante

Parmi les étudiants interrogés lors de la première et deuxième vague d'enquête, une grande majorité (20 étudiants) habitait chez leurs parents, 9 personnes en résidence universitaire et 5 en location seul. Une grande majorité utilise les transports en commun pour se rendre sur le lieu d'études, à l'exception de ceux qui habitent à proximité immédiate (en résidence universitaire). Mais pour la majorité des étudiants interrogés (pour 23 d'entre eux), le temps de trajet n'excède pas 45 min.

Comme l'ont montré certains entretiens, le temps de transport peut être un facteur qui influence négativement la présence en cours et décourage certains étudiants à poursuivre les études.

Un étudiant vivant à Marseille et souhaitant prendre un appartement à Aix, décrit sa journée type : *« je prends Metro, Bus et Navette, ça met 1h30, donc 3h aller-retour, et puis on arrive devant l'arrêt de bus...on attend....et arrivé chez nous ben on s'endort »* (Régis, est passé en L2 de LEA Anglais-Chinois, pense redoubler sa deuxième année).

Un autre étudiant a abandonné ses études qu'il menait en parallèle avec le conservatoire à cause de transport : *« ça me prend un temps fou, et dans ma tête je me dis que le temps que je perds dans les transports, je peux faire un travail à la maison. C'est ça qui me démotive le plus... ça décourage, parce que parfois je ne vais même pas aux cours, je me dis que je vais perdre 2h-2h et demi de transport pour une heure de cours, donc du coup j'ai l'impression que ma journée est complètement prise »* (Christophe, a abandonné ses études en L1 de Musicologie pour poursuivre au conservatoire).

Le temps de transport est souvent perçu comme une perte de temps, surtout par ceux qui doivent utiliser plusieurs moyens de transport en commun et qui n'ont pas été habitués à faire des trajets pour aller au Lycée : *« c'est pour le déplacement surtout, moi je suis habitué, j'habitais en face de mon collègue, donc j'avais l'habitude d'avoir la vie facile de ce côté-là quoi ! Puis le lycée n'était pas trop loin il était à un quart d'heure de chez moi, puis là je perds mes journées dans les déplacements. »* (idem).

Certains autres étudiants ne voient pas beaucoup d'inconvénient dans le fait de passer plus de temps dans le transport, comme cette étudiante qui doit prendre le train pour venir à l'université : *« je dois marcher un peu [pour rejoindre le train] mais ça ne me dérange pas plus que ça, je fait un petit footing, c'est pas grave quoi...Au Lycée je prenais le bus, mais bon,...je commençais tous les jours à 8 heures, à la Fac c'est un jour à 8h, un jour à 14h, c'est pas gênant quoi »* (Zoé, s'est réorientée en L1 Psychologie après avoir échoué en LEA, vit chez ses parents à une vingtaine de km de son lieu d'étude).

Le logement universitaire (ou plus rarement privé) apparaît comme un facteur important facilitant les études : il évite les trajets, permet de diminuer l'absentéisme, permettant à l'étudiant de se concentrer sur ses études : *« j'aurais préféré rentrer chez moi tous les jours, mais la plupart du temps je finis à 19h...après je vais être claquée...en plus...je n'arrive pas à*

travailler chez moi, pourtant c'est calme, ... il y a de la place, il y a tout ce qu'il faut, mais je n'arrive vraiment pas à travailler » (Hannah, Boursière, vit en Cité universitaire, redouble son L.L.C.E. Langues Slaves). Mais l'éloignement du domicile familial est vécu comme un choc, du moins au début : « *on n'est pas des filles sensibles, on n'est pas des chochottes, mais à des moments on pleurait... ça fait un clach* » (idem). Ou encore, de manière plus modérée : « *au début c'était difficile... mais après ça c'est arrangé petit à petit* ». (Marilyne, est passée en L2 de Psychologie).

Une étudiante ayant choisi l'université décrit comment le fait d'avoir obtenu le logement universitaire est devenu un facteur décisif qui lui a permis de se recentrer sur ses études et se remotiver : « *... je me rappelle ce qui a été décisif c'est que j'étais en Cité U et je m'étais battue pour aller en Cité U, puisque ma mère ne voulait pas que j'aille en Cité U, elle ne voulait absolument pas, et comme j'ai pu avoir ça, et quand on m'a dit si tu ne fais rien tu n'auras pas ta première année, ta mère et ta famille vont dire que tu as passé toute ton année à aller en boîte à faire la fête, à rien foutre en cours alors que c'était pas vrai, donc du coup je me suis remotivée pour avoir les examens et tout, je ne les ai pas tout eus ben tant pis, elle a vu que je m'étais motivée quoi, elle a pas vu la phase où j'étais démotivée* » (Myriam, redouble son L1 en Sociologie, mais passe en L2 l'an prochain car elle a validé son premier semestre).

Face à l'éloignement familial, les étudiants en quête de socialisation cherchent à s'entourer de telle sorte que certains disent même vivre « en communauté » : « *il n'y a pas un soir où je suis toute seule dans ma chambre quoi... j'ai déplacé les meubles de façon à ce que ce soit plus pratique quand on est beaucoup...* ». (Hannah, Boursière, vit en Cité universitaire, redouble son L.L.C.E. Langues Slaves). Cette nouvelle indépendance peut mener à une décomposition du rythme de vie et le rendre incompatible avec la vie étudiante : « *quand j'ai commencé à rencontrer mes amis, j'avais tendance à me coucher à 22 h et puis 4h du matin, 5h ...* » (Myriam, redouble son L1 de Sociologie).

Comme cela a déjà été souligné dans d'autres travaux, le logement étudiant facilite certes l'acquisition du nouveau statut d'étudiant. Si l'acculturation à la vie étudiante peut ne pas se faire pour les étudiants « à domicile » à cause de la distance avec le monde des livres ou encore de l'environnement défavorable aux études (Beaupère et al 2007), les étudiants vivant en résidence universitaire peuvent également se détourner des études, du moins au début de leur période « d'indépendance ». Comme le définit Coulon (c.f. Beaupère et al 2007), l'affiliation à un nouveau statut passe forcément par un stade d'apprentissage des règles tacites et explicites. On pourrait donc penser que ce détournement est lié à la période d'apprentissage du nouveau statut, la construction de nouveaux repères et qu'il n'est pas forcément définitif. Il est donc important d'assurer qu'à ce stade le détournement de l'étudiant des ses objectifs liés aux études ne deviennent pas irréversible.

5.2.2 - Un réseau social à recomposer

L'autonomie, mais aussi l'isolement sont des mots qui reviennent souvent dans les entretiens avec les étudiants, notamment vivant seuls. Certains le vivent mal, comme cette étudiante en arts plastiques, inscrite, selon sa propre expression, « *un peu par défaut* » et pour laquelle l'isolement accentue le risque de décrochage : « *...depuis les partiels, j'ai totalement lâché et je pensais même à arrêter. Je m'étais instauré un rythme de travail mais j'ai tout relâché et il faut que je m'y remette. J'ai arrêté d'aller en cours, je me suis isolée, la solitude du début est revenue, parce qu'on se coupe du système avec la fac, avec la B.U et en fait j'étais consciente que ça n'allait pas mais je ne voulais pas qu'on me le renvoie, c'est un cercle vicieux... Il a suffi d'une fois, que je brise ce rythme pour que je relâche tout. Je me suis rendue compte qu'en fait je me forçais comme ça ne me plaît pas beaucoup ces 3 matières et c'est tellement plus facile de tout lâcher.* » Même pour ceux ayant déjà une expérience de vie en dehors du cercle familial, il s'agit bien d'un sentiment d'isolement : « *...j'étais en internat l'an dernier, j'ai l'habitude d'être autonome, mais par contre, c'est la première fois que je me sentais si seule. C'est vraiment de l'ordre de l'isolement. Je me suis fait des amis dans la résidence mais on n'est pas dans la même faculté, chacun a son travail, on ne peut pas se voir souvent. Quand je suis à la fac, je suis toujours toute seule et ça pèse, c'est lourd.* »

D'autres y voient cependant des points positifs, malgré les difficultés, comme cette boursière qui loue seule un studio : « *c'est dur d'être éloignée de ses amis, mais bon, si je faisais mes études avec ma meilleure amie, je ne sais pas si j'arriverais à passer en deuxième année...Être isolée, c'est bien parce que je me dis, je suis moins tentée, même si je vois d'autres personnes, c'est pas pareil...* ». La rupture avec l'ancien réseau devient un gage de concentration sur les études.

Le changement du cercle d'amis peut être perçu par l'étudiant comme un facteur positif favorisant sa réussite « *...parce que ça m'a permis de me cadrer et de me concentrer sur les choses que je voulais vraiment* », et négatif sur le plan personnel : « *...en même temps j'étais pas heureuse du tout...* » (Céline, Licence de Psychologie, passée de L1 en L2). Les nouvelles connaissances rencontrées à l'Université ne semblent pas remplacer les anciennes amitiés du lycée : « *on peut se faire des contacts avec des gens, créer des amitiés mais après je ne pense pas que c'est des amitiés qui aillent plus loin en fait...moi je préfère les amitiés du lycée...par contre c'est vraiment une bonne ambiance...on fait des soirées...* » (Karine, vit avec sa mère, LEA Anglais-Japonais, redouble son LEA et souhaite arrêter provisoirement ses études universitaires). D'autres étudiants sont plus affectés par le fait de se sentir seuls, même ceux qui sont restés à leur domicile familial : « *en décembre je ne m'étais pas fait encore d'amis. C'était un peu dur...de ne jamais voir la même classe parce que selon le cours ça change...J'étais assez mal...* » (Virginie, Licence de Lettres Modernes, vit chez ses parents passée en L2 en AJAC).

Mais, généralement, le mal être lié au changement dans le réseau social de l'étudiant ne persiste pas au delà de la première année : « *il me faudrait un peu plus de temps...quand j'arrive ici, je pense qu'à une seule chose, c'est vite rentrer...j'espère que l'année prochaine au second semestre ce sera différent...je pourrais participer à des associations sportives à la*

limite, mais comme je n'ai pas trop le temps avec le travail... »-disait un étudiant au mois de décembre, au cours de sa première année à l'université. Un an plus tard, il décrivait son nouveau cercle d'amis à l'université : « je revois toujours les mêmes personnes, ça me suffit largement. On discute, on travaille ensemble, c'est suffisant...ça me convient très bien, je ne vais pas aller voir ailleurs » (André, Boursier, est passé en L2 de Géographie grâce aux rattrapages).

5.2.3 - Le rôle de la bourse et son effet intégrateur

Comme l'ont montré les résultats de l'étude quantitative présentée plus haut, la bourse a un effet positif à la fois sur l'assiduité et la réussite des étudiants en première année. D'après le recueil qualitatif, la bourse remplit plusieurs fonctions qui peuvent varier selon les cas. Pour certains c'est une condition indispensable pour pouvoir s'inscrire à l'Université : « *sinon ce ne serait pas possible* ». L'une des fonctions de la bourse telle qu'elle est perçue par les étudiants, est d'assurer une certaine autonomie, favoriser l'entrée dans la vie d'adulte. La bourse a alors une fonction de responsabilisation, comme le décrit une étudiante : « *...il faut savoir se prendre en charge..., si on a la bourse, c'est de faire des choix...ça veut dire soit prendre un bus, soit s'acheter des vêtements* » (Karine, boursière, vit chez sa mère). La bourse est le plus souvent considérée comme une ressource dédiée exclusivement aux études : les frais de transport, les repas, les livres, le travail sert plus pour financer ses loisirs ou mettre de l'argent de côté : « *La Bourse elle m'aide particulièrement pour mes études, je paye les transports, les abonnements au bus, les cours, l'inscription à la Fac, c'est quelque chose de non négligeable c'est très important* » (André, Boursier, a un travail régulier). Une autre étudiante décrit la façon dont la bourse participe au financement de ses études « *c'est surtout le loyer mais bon ça va puisque c'est la bourse et c'est pour ça que j'ai essayé de trouver un travail à côté puis avec les allés-retours, l'essence, la voiture...* » (Marilyne, est passée de L1 en L2 du Psychologie sans rattrapage).

Hannah a un travail entre midi et deux à la cantine d'une école, elle décrit les difficultés rencontrées par ses camarades : « *je me rappelle quand la bourse pendant un mois elle était pas là et qu'elle est arrivée après, bon moi je n'ai pas eu de problème parce que ma mère elle a été là pour m'aider, je me débrouille, mais il y a des étudiants ils ne pouvaient plus aller en cours parce qu'ils n'avaient plus de sous pour payer le transport en commun, qui ne pouvaient plus manger, qui ont eu des découverts etc.* » (Hannah, boursière, Licence Langues slaves, redouble sa 1^{ère} année).

Une étudiante en première année de sociologie décrit avec une certaine fierté sa situation financière: « *ah ça va j'arrive toujours à me mettre dans le rouge mais ça va, oui je suis Boursière échelon 6, donc la Bourse me permet de me payer mon loyer, mon téléphone, les courses et deux trois livres, des fournitures ..., il me reste environ 50/100 euros par mois que j'essaye de ne pas trop gaspiller et du coup je les ai mis de côté, et ça me permet au fur et à mesure, ça et plus mon travail, mon travail je gagne entre 130 euros et 250 euros par mois*

...et donc... j'ai pu rapidement mettre [de côté] assez pour acheter mon billet pour la Réunion, ... pour payer mon code et tout mais j'ai eu des problèmes financiers au niveau de ma famille donc du coup je leur ai passé un peu d'argent donc le code je l'ai un peu mis de côté » (Myriam, vit à la cité U, n'a pas validé sa 1^{ère} année en Sociologie, redouble).

Cependant, la bourse ne donne pas forcément le sentiment d'indépendance mais elle est considérée comme une condition indispensable pour poursuivre les études à l'université (notamment lorsque l'étudiant ne travaille pas à côté) : « *...mes parents...n'auraient pas eu les moyens de me financer la fac, les coûts d'inscription plus la navette...la nourriture tous les midis...ça c'est clair, donc je suis pas indépendante, j'ai une bourse et je pense peut être travailler un peu l'année prochaine, pour avoir un peu plus de moyens financiers » (Marilys, vit chez ses parents à Marseille, inscrite en L1 Sciences de Langage pour préparer le concours d'orthophoniste, elle est ensuite passée en L2).*

Enfin, la bourse est un facteur qui semble accroître, dans une certaine mesure, l'assiduité des étudiants boursiers. Si les non-boursiers ne sont soumis à aucune sanction, les boursiers se trouvent dans l'obligation de se présenter aux examens et d'assister à certains cours. Plusieurs boursiers avouent que la bourse était, à un moment de leur parcours, la seule raison les incitant à se présenter aux examens : « *si je suis allée aux rattrapages l'année dernière sincèrement c'était pour garder ma Bourse, pour faire acte de présence en fait... » (Carol, redouble la première année en LEA Anglais-Japonais). Ou encore : « comme je suis boursière, [je suis allée à tous les examens] par précaution... » (Zoé, s'est réorientée en Psychologie après un échec « programmé » en LEA Anglais-Italien). Dans un sens, plus qu'un soutien financier, le fait de bénéficier d'une bourse permet à certains étudiants en manque de repères de se fixer un cadre minimum, une limite à respecter. Cette participation à la construction de repères fait partie du rôle « intégrateur » de la bourse. C'est aussi pour cette raison que les non-boursiers abandonnent plus rapidement et plus souvent, comme cela a été montré dans notre étude quantitative.*

5.2.4 - Un travail rémunéré en parallèle aux études ou la quête d'une nouvelle autonomie

Seulement 6 étudiants interrogés ont répondu recevoir une aide financière régulière de la part de leur parents ou d'autres membres de leur famille, et 9 étudiants disent être aidés de manière occasionnelle. Une dizaine travaille en dehors des études déjà lors de la première vague de l'enquête (qui correspond grosso modo au premier semestre), la plupart de temps dans le cadre d'un emploi de temps flexible, c'est-à-dire à n'importe quel jour de la semaine. Pour quatre personnes travaillant en parallèle à leurs études, leur travail les a empêchés d'être présents en cours. Lors de la troisième vague, 5 étudiants ont répondu avoir un travail régulier et 3 un travail ponctuel.

Le travail en dehors des études peut prendre des formes très différentes : du baby-sitting ponctuel pour « dépanner » une tante aux 20 heures de travail par semaine dans une entreprise familiale ou encore dans une grande surface comme c'est le cas de cet étudiant travaillant

dans un centre commercial : *« j'ai la chance d'avoir un boulot, j'ai un contrat étudiant, je peux payer quelques trucs, des livres, abonnement de bus, quelques sorties... » « ce qui me plaît bien avec la Fac, c'est que je peux jongler entre la Fac et le travail, ce qui forcément en BTS ou DUT, je ne pourrais pas faire ... Au départ j'avais des emplois du temps de la Fac, et après je les ai donnés à mon employeur et j'ai su bien faire le bon timing, pour les deux, bien géré. »* (André, L1 Géographie, passage en L2).

Certains étudiants, même boursiers cherchent à travailler pour s'en sortir financièrement : *« C'est difficile quand la bourse ne rentre pas quand elle doit rentrer...c'est un peu juste parfois...Voilà pourquoi je pense que je vais travailler l'année prochaine. Parce que même si c'est pour 100 eu, c'est les 100 eu qui changeraient ma vie. Pour payer le loyer c'est le 10 et donc ma bourse rentre après le 10... »* (Myriam, Boursière, vit en cité universitaire, redouble son L1 en Sociologie, elle a trouvé un emploi par la suite).

Il semblerait que le fait de travailler en dehors des études, soit une réponse au besoin d'émancipation plus qu'un « simple » besoin financier : *« oui c'est une nécessité de travailler, j'ai la Bourse mais c'est quand même important un travail à coté pour m'aider dans mes finances, pour mes loisirs, je sais pas pour ne pas être en manque de quelque chose, pour ne pas être dépendant des parents ...j'aime travailler à côté, ça me facilite mon mois, pour me payer des choses, ça me motive à continuer à la Fac, je ne pense pas au problème d'argent...c'est juste le rythme qui est difficile»* (André, Boursier, vit chez sa mère, travaille dans une grande surface). Ou encore : *« je pense que je vais travailler l'année prochaine...je ne contrôle pas mon compte, c'est ma mère qui a les papiers et la carte de crédit. Donc je dois descendre à Marseille pour aller chercher les sous, les ramener et payer le loyer... »* (Myriam, Boursière, vit en cité universitaire, redouble son L1 en Sociologie, elle a trouvé un emploi par la suite).

Ni la bourse, ni le soutien des parents n'excluent pas que l'étudiant travaille en dehors de ses études. Une boursière décrit son travail *« je suis en caisse, c'est un peu chiant mais ça va, je rentre chez moi il est peut être 19h45 et je commence à 8h30 ou 9h30, c'est que le week end donc ça ne me dérange pas...on ne m'a pas forcée, il manquerait plus que ça »* (Marilyne, Boursière, Licence de Psychologie, est passée en L2 sans rattrapages).

Certains étudiants parviennent à moduler leur temps de travail, mais directement ou indirectement, le travail empiète bien souvent sur les études *« Je choisis mes horaires, après faut que je dise avant, je travaille beaucoup le matin, après je suis fatigué l'après-midi donc souvent je n'allais pas l'après-midi, j'étais trop fatigué car j'habite à 30 kms d'ici donc ce n'était pas évident »* (André, est passé en 2^{ème} année de licence de Géographie, souhaite réduire le nombre d'heures travaillées).

La découverte du milieu du travail est parfois une occasion de voir le contre-exemple de ce que l'on voudrait faire plus tard: *« au début de l'année quand j'y étais l'année dernière en septembre c'était très très bien il y avait une très bonne ambiance et tout mais après ... il y avait plus de pression du haut des patrons, donc voilà après ils ont augmenté la productivité, c'est un rythme très soutenu, des fois c'est inhumain, faut courir tout le temps pendant sept heures, non c'est très difficile ... ah non ...j'ai surtout pas envie de travailler dans ce que je*

fais c'est vraiment l'antithèse on va dire, c'est la chose qu'en dernier recours je ferais » (André, travaille dans une grande surface).

Ce recueil apporte à notre sens, des éléments d'explication sur les résultats d'une étude mentionnée dans la partie théorique de ce travail¹⁰. L'étude montrait que le cumul travail-études pénalise la réussite aux examens, mais n'influence pas la poursuite des études. Visiblement, si le travail empiète en effet sur le temps des études, il peut être un facteur encourageant la poursuite des études par la confrontation à des contre-exemples. Les études sont alors considérées comme le moyen d'accéder à un travail plus intéressant et d'une qualité meilleure.

Si certains disent penser à un travail plus tard, sans vraiment s'en occuper, d'autres mettent beaucoup d'efforts dans la recherche d'un emploi, mais sans pouvoir trouver un travail « durable ». Le travail « familial » apporte parfois une solution, comme pour cette étudiante disant avoir envoyé une centaine de CV et ayant travaillé pendant une semaine dans une grande surface : *« je voudrais m'inscrire dans une boîte d'intérim, mais comme je suis scolarisée, c'est dur à trouver, donc je vais faire des travaux chez ma grand-mère. »*

En synthèse

Les témoignages recueillis montrent le caractère polyvalent de certaines situations : une même situation – qu'il s'agisse du travail en parallèle aux études, du logement, des transports, du réseau social – peut avoir des effets contraires selon le cas, soit éloignant des études ou au contraire provoquant une centration sur elles.

Deux aspects nous semblent pourtant relativement récurrents dans ces différents témoignages :

1 – Le premier constat observé pour une grande majorité est celui de la reconstitution du réseau social et/ou parfois de la rupture avec le réseau antérieur. Certains y puisent les ressources pour s'investir dans les études, pour d'autres, elles génèrent de l'isolement et un sentiment fort de solitude.

2 – L'autre constat concerne la dimension financière des études. L'entrée à l'université s'accompagne d'une recherche d'autonomie qui passe, pour beaucoup, par une conquête de leur indépendance financière. Le spectre de cette autonomie est très large, pouvant aller de la nécessité de financer seul ses études, souhaiter simplement financer ses loisirs jusqu'à la recherche d'une émancipation vis-à-vis de ses parents. L'accès à la vie étudiante fait entrer le jeune dans un nouveau statut, celui, d'une personne adulte et le confronte à un nouvel enjeu, celui de son autonomie.

5.3 - Les relations avec l'institution universitaire et l'intégration de ses règles de fonctionnement

5.3.1 - La multiplicité des difficultés rencontrées et des recours permettant d'y faire face

Dans leur bilan de l'année universitaire, les étudiants (y compris ceux ayant déjà « décroché ») nous ont fait part de difficultés se cumulant souvent entre elles. Sur 23 étudiants ayant participé à la troisième vague de l'enquête, 6 seulement ont indiqué ne pas avoir rencontré de difficultés particulières. En revanche, plus de la moitié ont été confrontés à des difficultés relatives à la pédagogie : en raison soit du niveau exigé dans la formation (8 personnes), soit de l'organisation de leur travail personnel (7 personnes). Certains ont vécu des difficultés liées à l'éloignement de leur famille, ou encore des difficultés financières. Parmi ces étudiants, la plupart a pu les résoudre grâce à des amis (5), peu par la famille (3), d'autres n'ont compté que sur eux-mêmes pour y faire face (5). Dans un seul cas, c'est l'enseignant qui a constitué une « ressource » pour surmonter les difficultés rencontrées par l'étudiant (1). Enfin, une seule personne indique avoir eu recours à une aide du CROUS (en dehors de la bourse et du logement étudiant), au travers de la consultation d'un psychologue.

A l'issue du recueil qualitatif, plusieurs étudiants déclarent ne toujours pas avoir résolu leurs difficultés (5 personnes.)

Globalement, si la plupart des étudiants se disent être plutôt satisfaits de leur année à l'université, un tiers s'estime plutôt insatisfait, voire, pour une étudiante, pas du tout satisfaite. Plus de la moitié des étudiants se disent être globalement satisfaits de leurs rapports avec les autres étudiants, leurs conditions de vie étudiante, ou encore les connaissances acquises. Les niveaux de la satisfaction quant aux conditions de travail ou de vie sur le campus sont plus partagés, même si la Bibliothèque Universitaire est souvent mise en avant comme un aspect positif dans leurs études, structurant leur travail personnel.

5.3.2 - Des relations positives avec les enseignants...

Plus de deux-tiers des étudiants ayant participé au recueil qualitatif à l'issue de leur première année universitaire (en juillet-août 2010) sont plutôt satisfaits, voire tout à fait satisfaits quant à leurs relations avec les enseignants. Une étudiante en psychologie parle de la façon dont elle perçoit les enseignants : *« je m'attendais à ce qu'ils soient plus lointains, plus distants, moins disponibles, on a leurs mails, on sait où les joindre, où les attendre, si on veut on peut même boire un café avec eux...c'est quand même des enseignants chercheurs, c'est hyper impressionnant...Ils ont chacun leur méthode de travail, c'est ça qui fait la mixité des cours, et l'adaptation qu'on doit fournir »* (Céline, boursière, a validé sa L1 et est passée en L2 Psychologie). Certains étudiants ont plus de facilité que d'autres à s'adresser aux enseignants après le cours : *« même en amphi, les profs sont très sympas, si on doute, on peut leur poser des questions à la fin »* (André, Licence en Géographie, passé en L2 par rattrapage.) De manière générale, la perception des enseignants à l'université par les néo-bacheliers passe par

une comparaison avec le Lycée. D'ailleurs, la terminologie reste scolaire : rares sont ceux qui n'appellent pas les enseignants de l'Université « professeur » et les étudiants « élèves », comme au Lycée : *« on a des mails donc on peut leur parler... je sais que dès que je sais pas trop pour les salles ou quoi j'envoie des mails...ils répondent toujours...j'avais une Prof qui n'avait pas de mail donc pour la joindre il fallait que je passe par le prof référent. »*

Certains propos sont plus mitigés : *« les enseignants ça dépend...moi, ça va les profs de Russe, ils sont assez vivants, ils ont envie de partager...donc j'ai plutôt la chance... »* (Hannah, boursière, redouble sa première année en Licence Langues slaves). Ou encore : *« ...bon, quand on a des questions, ils y répondent, mais c'est pas comme au Lycée, c'est sûr, ils ne peuvent pas faire au cas par cas, mais bon, c'est un peu compliqué d'avoir un vrai dialogue avec le prof...Les profs vont trop vite, comparé au Lycée, les cours changent d'un trimestre à l'autre, les profs aussi, donc forcément ça ne peut pas aller dans la continuité. Alors qu'au Lycée, c'est toujours le même prof toute l'année, on peut revenir sur des choses, ils nous connaissent et voient où sont nos difficultés »* (GWENAËLLE, Boursière L1 en Sciences de langage, prépare le concours d'orthophoniste).

Par ailleurs, les TD constituent souvent des occasions pour approcher un enseignant plus facilement (peut-être aussi parce que souvent les TD sont assurés par des enseignants chercheurs plus jeunes-ATER qui paraissent plus accessibles ne serait-ce qu'en raison de leur plus jeune âge): *« Les profs de TD sont plus à l'écoute par rapport au Lycée. Moi, j'ai ce sentiment... Pour les CM c'est différent...ben quand j'ai vraiment un souci, quelque chose qui cloche ou quoi, dans ces cas-là je demandais conseil à mes enseignants, généralement j'arrive à me débrouiller sans ... je trouve que c'est plus difficile [qu'au Lycée], parce qu'ils disent qu'ils ont beaucoup d'étudiants, donc ils ne peuvent pas se permettre de régler les problèmes de l'un de l'autre, que ce n'est pas leur travail...En T.D. ils sont plus accessibles, ils n'ont pas le même discours...il m'a fallu un peu ...de temps pour comprendre à qui il fallait s'adresser »*. (Ségolène, Boursière, redouble sa L1 en Géographie, n'a pas pu participer à toutes les épreuves à cause d'un empêchement personnel.)

La possibilité de contacter les enseignants par e-mail contribue à créer un sentiment de proximité, même si cette dernière reste relative : *« je trouve que les profs c'est une bonne surprise parce qu'ils sont assez proches des élèves. Proches c'est relatif mais par les mails ils sont quand même assez présents. Ils sont disponibles. On voit qu'ils aiment ce qu'ils font et ils aiment enseigner »* (Sarah, L1 Histoire, est passée en L2 en AJAC).

Les étudiants néo-bacheliers semblent, pour la plupart, s'attendre au même type de relations avec les enseignants de l'Université qu'avec des professeurs au Lycée. Ils ressentent le besoin de briser l'anonymat auquel ils sont confrontés dès la rentrée : obtenir des conseils personnalisés, « être boostés », avoir des retours sur leur travail ou encore des explications sur des corrections : *« pour les corrections, ils ont mis sur internet et puis voilà...on n'a pas de rendez-vous avec le prof pour discuter de la correction, on pouvait le voir à la fin du cours mais on est pressé... »*

Les enseignants référents sont très peu connus des étudiants, du moins durant le premier trimestre de l'année : *« je ne l'ai jamais vu, on n'a jamais eu de contact, je l'ai vu par hasard*

sur internet, il n'y a aucun prof qui a pris contact avec moi » (Gwenaëlle, inscrite en L1 Sciences de langage afin de préparer son concours d'orthophoniste). Dans les relations entre les étudiants et le corps enseignant la notion d'accessibilité ou de proximité revient fréquemment.

De manière générale, les enseignants sont perçus comme étant accessibles et proches par les étudiants, bien que ces derniers ne puissent pas toujours réagir « au cas par cas ». Les enseignants sont le plus souvent contactés par mail et/ou via la plateforme Claroline, plutôt bien connue des étudiants, ce qui contribue sans doute à ce sentiment de proximité. Malgré la multiplicité des modalités d'échanges entre enseignants et étudiants, on constate une forte personnalisation de la figure de l'enseignant qui agit en faveur d'une relative compréhension des attendus pédagogiques.

5.3.3 - ... mais un dialogue difficile avec l'administration

Si les étudiants sont en majorité satisfaits de leurs relations avec les enseignants, très peu d'entre eux se disent satisfaits de leurs relations avec « l'administration » universitaire. Ainsi, sur 23 étudiants interrogés à la fin de leur 1^{ère} année universitaire, 14 disaient être plutôt satisfaits de leurs relations avec les enseignants et 2 tout à fait satisfaits. En revanche, 12 étudiants sur 23 indiquaient être « pas du tout satisfait » de leur relation avec l'administration et 8 « plutôt insatisfaits ».

L'un des problèmes récurrents est l'inaccessibilité des secrétariats et notamment leurs horaires d'ouverture. Souvent les étudiants ne comprennent pas pourquoi les secrétariats ne leur soient pas ouverts toute la journée: « *Je pense que l'administration ne travaille pas assez, parce qu'à chaque fois qu'on va dans un bureau, il faut aller à des horaires précises, sinon après c'est même pas la peine, il faut attendre le lendemain ou le surlendemain... même si on tape ils sont quand même dedans* » (Karine, LEA Anglais-Japonais, redouble sa 1^{ère} année). Ou encore « *c'est impossible de voir une secrétaire à Aix, c'est vraiment impossible* »... Une étudiante qui n'a pas eu de problème lors de l'inscription et qui s'était bien documentée avant d'arriver à l'université, déplore quelques difficultés au niveau administratif: « *tout s'est bien passé, dans en temps et en heure avec tous les papiers, sauf pour les horaires des départements, c'est horrible..., j'ai galéré pour savoir ce qu'il y avait en Psycho pour les mineures* » (Céline, L1 en Psychologie, est passée en L2). Peu d'étudiants se montrent compréhensifs : « *il y a des horaires à respecter, mais ça va* » ou encore « *ils ne sont pas ouverts très souvent. Pour moi, ça va parce que j'ai beaucoup de trous et que j'habite sur Aix...* ».

L'accès et la qualité des informations sont souvent mis en cause par les étudiants. : « *le truc...un peu dur, c'est que les informations, c'est comme de partout, si tu vas pas les chercher...et puis elles sont cachées, [c'est] la chasse aux informations. Même eux [les représentants de l'institution] entre eux ils s'emmêlent* » (Emma, L1 Arts Plastiques).

Lors de la première rentrée à l'université, ces difficultés sont quasi-systématiques : « *C'était surtout la 1ère année quand on ne connaît pas trop, c'est un peu le cafouillage quoi, on nous aide pas trop pour ça quoi.* » (Marilyne, a validée sa 1^{ère} année en L1 Psychologie).

Si pour certains la deuxième rentrée pose moins de problèmes : « *avec les habitudes...c'était beaucoup plus facile...[mais] c'est l'incompréhension entre les administrations qui me dérange beaucoup...je suis allé me renseigner à droite et à gauche mais chaque administration ne pouvait pas me dire précisément si la compensation avait lieu aux rattrapages...ça me dégoûte un peu mais bon après je fais avec.* » (André, est passé en L2 Géographie avec rattrapages). En deuxième année, les étudiants décrivent leur « chasse » aux informations : « *je ne sais pas [quelles EU] se compensent...les secrétariats c'est pas très clair...ça n'a pas changé...ici non, c'est pas complexe, c'est la jungle...faut pas attendre que ça nous tombe tout cuit, faut vraiment se prendre en main et si on voit que ça marche pas il faut trouver une autre façon, faut aller taper dans les portes des secrétaires, enfin se bouger quoi.* » (Hannah, redouble sa 1^{ère} année en L1 Langues Slaves).

Dans leur représentation de l'université, les étudiants semblent distinguer le corps enseignant et l'administration comme deux « institutions » séparées qui ne dialoguent pas forcément : « *tout ce qui est administratif reste très vague, très flou, même les trois quart des profs étant donné que ça ne les intéresse pas vraiment, l'administratif, ils sont eux-mêmes pas au courant, donc c'est assez dur de trouver des renseignements adéquats.* » (Marilys, L1 Sciences e Langage, est passée en L2). Ou encore : « *le personnel et les professeurs donnent souvent des informations contradictoires, on ne sait pas trop à qui se fier. Ce n'est pas très bien organisé, c'est à nous d'aller chercher les informations, on n'est pas informé automatiquement, c'est assez déstabilisant. Je ne suis pas très satisfaite, ils pourraient être plus clair, je pense* » (Marilyne, L1 Psychologie, est passée en L2).

On note donc une absence de dialogue ou de liens lisibles entre l'administration et le corps enseignant. Les étudiants expriment souvent leurs difficultés à identifier les sources d'informations pertinents et de comprendre les liens entre différentes dimensions (administrative, pédagogique, sociale). Même ayant assisté aux journées d'information lors de la rentrée à la faculté, ces nouveaux étudiants ont au début le sentiment d'être « perdus », « lâchés dans la nature » dans leurs démarches au quotidien.

En réponse au problème d'information les étudiants s'adaptent, et, pour la plupart, se rendent compte de la nécessité d'avoir une démarche active. De plus, certains étudiants tentent à créer (ou à prévoir) des solutions, mais ce sont des cas plutôt rares.

Une étudiante raconte : « *je m'étais vachement documentée avant et j'ai retrouvé les infos que je connaissais déjà, pour savoir où j'allais aller, je n'ai pas envie d'arriver comme ça et dire salut c'est moi, je vais passer cinq ans ici...J'avais un peu peur de ne pas savoir où aller chercher les infos, pour tout, pour les cours, pour l'orientation, pour les stages...du coup j'ai acheté le livre « Comment réussir son premier cycle en Psycho » » (Céline, L1 en Psychologie, est passée en L2-par ailleurs, Céline a pourtant « galéré » pour trouver des informations sur les mineures).*

Un étudiant en première année de Psychologie que nous avons interviewé a créé un groupe sur Facebook. D'abord l'idée était d'organiser des soirées d'étudiants via ce groupe, mais ensuite les étudiants ont commencé à mutualiser les informations via ce dispositif: *« en fait il faut être à l'écoute car ils donnent les infos au compte goutte...le groupe que j'ai créé sur Facebook c'était bien aussi pour ça car chacun met ses infos, c'est plus pratique que d'aller au 5^{ème} étage chercher les infos. Oui car en plus ils se plantent souvent dans leurs affichages d'infos !.. Il faut vraiment faire attention à tout, sinon on se fait facilement avoir »* (Christophe, Non-boursier, L1 en Psychologie, est passé en L2). Ce groupe est visiblement assez connu des étudiants en Psychologie puisqu'une utilisatrice en parle également dans un entretien : *« il met les dates d'examens, quand il y a des problèmes, on s'envoie des cours, c'est sympa... »*.

Une étudiante imagine un dispositif de « référent administratif » qui pourrait répondre à leurs besoins d'information au quotidien : *« ...quelqu'un qui est là en permanence et à qui on peut poser les questions administratives. Par exemple moi au deuxième semestre j'aimerais bien renforcer ma majeure, je sais pas comment on fait, je sais pas à qui m'adresser, je sais pas s'il y a des matières en plus, et s'il y a des matières en plus comment on fait pour passer, pour supprimer ses mineures, j'en sais strictement rien. Et j'ai demandé à mes profs, et y'a personne pour me renseigner, je sais pas vers qui m'adresser donc, je pensais vraiment qu'il y avait une personne dans la fac, qu'on nous dise, voilà tel bureau, tel secrétariat, ou machin... où on pourra nous renseigner sur tout ce qui est administratif, après on nous parle souvent de dérogations, ... je sais pas à qui m'adresser... pour les cours, les profs savent nous orienter quand on a besoin d'aide sur le cours à proprement parler, mais tant que c'est administratif ... y'a vraiment personne, on a désigné personne pour répondre à nos questions. »* (Marilys, Boursière, Inscrite en L1 Sciences du Langage, est passée en L2).

Une autre étudiante préconise d'améliorer l'accès à l'information des étudiants en amont : *« l'idéal ça serait de faire beaucoup de prévention au Lycée...j'aurais bien aimé faire [cela]...un truc du genre les anciens du Lycée viennent parler de la Fac aux prochains élèves...bon après quand on est en Terminale les gens ne vont pas forcément à la Fac et les Fac ne marchent pas toutes de la même manière...enfin, la prévention c'est super important pour nous préparer psychologiquement »* (Hannah, Boursière, redouble sa L1 en Langues Slaves, n'a pas participé à toutes les épreuves à cause du découragement).

A la lecture des entretiens, il apparaît clairement que pour les étudiants, les problèmes liés à la circulation d'information représentent une source de difficulté complémentaire. Dans son bilan de sa première année universitaire, une étudiante explique *« c'est bien qu'on nous laisse nous débrouiller par nous-mêmes mais je pense qu'il faudrait quand même qu'il y ait un minimum de suivi justement dans le domaine administratif, après je sais pas si c'est possible ou non, mais c'est vrai que même entre étudiants on se le disait c'est dur, surtout qu'il y en a qui ne sont pas d'ici donc pour eux c'est encore plus difficile, parce qu'il y en a qui n'osent pas demander aux autres étudiants, c'est vrai que ça peut être un problème»* (Irène, avait abandonné sa L1 Espagnol après le 1^{er} semestre pour préparer le concours d'infirmière et son départ à l'étranger).

Les horaires des secrétariats, perçus comme trop restreints, donnent une image de l'administration comme d'une entité peu accessible, repliée sur elle-même et peu tournée vers les étudiants. Même si pour la plupart des étudiants, ces difficultés n'ont pas d'incidence directe sur l'abandon (certains disent en être « *dégouté, mais bon...* »), cela contribue au sentiment général de « débrouille » et du manque d'encadrement. De plus, la grande taille des bâtiments et l'état des locaux à la faculté des Lettres d'Aix accentuent une image dégradée de l'université : « *Ben, ce n'est très rassurant, quand on voit des filets sous les murs pour récupérer les pierres qui tombent des façades, c'est en rénovation, on verra quand ça sera fini... Mon Lycée on ne peut pas dire qu'il est magnifique [mais on ne peut pas le comparer] avec la Fac* » (Gwenaëlle, a mené à terme sa L1 Sciences de langage, mais n'a pas validé toutes les matières).

Un étudiant compare la Faculté de Lettres qu'il fréquente avec la Faculté de Droit qui se trouve à côté : « *La Fac de Lettres est délabrée, alors que la Fac de Droit est super, elle a 600 ans et elle tient debout, ici elle est presque en ruine, mais bon ce n'est pas un souci* » (André, inscrit en L1 de Géographie, est passé en L2).

Une autre étudiante positive avec humour quant à l'état « un peu délabré » des bâtiments: « *Je m'en fiche, c'est la Fac, on va pas être non plus dans des bâtiments avec du marbre, il y a des fils qui pendent, moi j'adore, du moment que ce n'est pas dangereux...ça a du charme, ça vit, il y a des gens connus qui ont fait leur scolarité dans cette Fac, à choisir je préfère largement une Fac un peu délabrée, qu'on n'entretient pas forcément, qu'un bâtiment bien clean, bien neuf, bien blanc* » (Céline, a validé sa 1^{ère} année en Psychologie, poursuit en L2.)

D'autres étudiants soulignent la difficulté de se repérer dans les bâtiments pour ne pas être en retard pour les cours : « *la Fac d'Aix c'est un labyrinthe... Il y a des personnes qui ont étudié à la fac et qui ne savent toujours pas où sont les amphis* » ou encore « *au début j'étais un peu perdue, je ne savais pas où étaient les salles... Je trouve que c'est mal indiqué, on nous explique mal les choses, tout leur paraît évident* » (Marilyne, a validé sa 1^{ère} année et est passée en L2 Psychologie) .

La dimension labyrinthique des locaux semble être à l'image de la segmentation de l'information, générant pour le nouvel étudiant un brouillage dans sa lecture de l'institution et rendant difficile la compréhension de ses règles de son fonctionnement.

5.3.4 - Un besoin récurrent de cadrage : le revers de l'autonomie

Les entretiens font ressortir la problématique d'encadrement des études de manière très récurrente. Ce manque de cadre, souvent perçu en comparaison avec le Lycée, concerne plusieurs aspects.

- L'apprentissage de l'autonomie: l'absence de sanctions et d'obligation d'aller en cours (du moins en partie, pour les boursiers) sont positivement perçues comme une liberté, mais une

liberté « dangereuse » avec le risque d'être pris au dépourvu à l'arrivée des examens. L'absence d'obligation mène souvent à la perte des repères temporels, la décomposition du rythme de travail et par conséquent au décrochage parfois irréversible.

De manière quasi-unanime, les étudiants s'accordent sur le fait, qu'à l'Université « *il faut se débrouiller tout seul* », qu'il y a une nouvelle « liberté » et que, contrairement au Lycée où la présence est obligatoire, « *les profs ne sont pas derrière nous* ». En apparence, certains étudiants minimisent ce manque, voire y trouvent des points positifs : « *ben à l'Université ce qui est bien c'est qu'on est face à nous-mêmes si on a pas envie de travailler on ne travaille pas* » ou encore « *je n'aime pas qu'on me pousse à faire des choses, je préfère que ça vienne de moi, si je décide de travailler, je travaille* ». Mais tous se rendent compte, de manière explicite ou implicite, du fait que désormais ils doivent apprendre à gérer seuls leurs envies et leur temps : « *d'un côté c'est un peu laxiste, c'est ça qui est un peu dangereux, ça nous met pas de pression, mais ça peut nous inciter à ne rien faire, ce qui est des fois mon cas* » (André, est passé en L2 de Géographie).

L'étudiant se retrouvant seul responsable de son parcours, il est souvent question ici de volonté personnelle : « *d'un côté s'est stimulant [la « liberté »] et d'un autre côté on peut partir...Il faut juste avoir une volonté de fer ...on est face à nous-mêmes* ». (Régis, est passé en L2 de LEA Anglais-Chinois en AJAC).

La motivation personnelle semble jouer ici un rôle important dans la construction des repères prenant forme d'un challenge personnel : « *j'aime bien avoir de bonnes notes, je n'ai pas envie de me ramasser, je n'ai pas envie d'échouer ma première année...je veux montrer à ma famille que la Fac c'est pas tellement négatif* » (André, Boursier, est passé en L2 de Géographie).

Les circonstances du choix de l'université jouent ici également un rôle important, car elles influencent la motivation de l'étudiant. Une étudiante pour laquelle l'inscription à l'université était une solution d'attente pour passer un concours, explique : « *Le fait d'être plus autonome au niveau du travail ce n'est pas vraiment évident pour moi. J'ai besoin d'être encadrée et il y a un réel changement avec le lycée où j'étais très encadrée par les professeurs...J'essaye d'aller à tous les cours mais comme on n'est pas obligé, il y a certains jours où j'ai du mal à me lever. C'est vrai que quand je commence à 8h, je dois me lever à 5h et c'est difficile certains matins. Au lycée, je ne l'aurais pas fait ça, je savais que sinon j'aurais eu des heures de colle...je ne le prévois pas à l'avance et je sais qu'il y a toujours au moins une des copines et on arrive toujours à rattraper le cours. Par contre, les TD je me débrouille toujours pour y aller...* » (Louison, Non-boursière, était inscrite en L1 de Psychologie mais abandonne pour se consacrer à la préparation de son concours d'infirmière).

Un autre étudiante exprime le besoin d'être encadrée : « *...Je regrette un peu le Lycée, par rapport à l'encadrement déjà, il m'a toujours fallu du monde autour de moi qui me dit de travailler, du moment qu'il n'y a personne pour me dicter les devoirs, je pars un peu en vrille* » (Gwaldis, Boursière, n'a pas validé son L1 en Sciences de langage, vit chez ses parents).

- *Sur le plan pédagogique, l'hétérogénéité des approches et de disciplines, l'absence d'une méthode unique, l'anonymat vis-à-vis des enseignants sont sources de difficulté, de manière parfois implicite, pour beaucoup d'étudiants.*

Au moment de leur arrivée à l'Université, les étudiants sont demandeurs de consignes pour bien démarrer leur année : *« en fait, je préférerais qu'au début de l'année on ait plus de consignes car on arrive, on est pas trop censé tout savoir exactement qu'est-ce qu'on va devoir faire et tout ça, donc je pense qu'au début de l'année vaudrait mieux nous donner un petit peu plus de consignes avant qu'on nous laisse vraiment faire comme ça... au moins nous encadrer au premier semestre...peut être par des étudiants parce qu'ils connaissent mieux notre situation »* (Segolène, redouble son L1 de Géographie).

On pourrait ici penser que les enseignements de Méthodologie de Travail Universitaire (MTU) pourraient apporter des réponses à cette recherche de soutien méthodologique. Or, tous les étudiants ne parviennent pas à « décoder » le lien entre des matières enseignées et leurs besoins. Une étudiante ayant perçu l'utilité de cette matière, témoigne : *« ça [la MTU] nous donne des astuces pour travailler, quand on aura à faire des mémoires, pour les bibliographies, ça va nous servir. »* (Cécile, après avoir validé son L1 en Psychologie, elle quitte l'université pour une formation d'assistante sociale).

Mais tous les étudiants n'y voient pas la même utilité, comme l'illustre ce témoignage : *« en Psycho, en M.T.U. ... c'est pas dur mais c'est une matière qui ... ne plaît pas du tout mais bon on peut la valider. Moi la M.T.U. je l'ai validée c'est la seule matière que je sais que c'est bon, c'est une matière qui ne sert absolument à rien pour le coup ... je ne sais pas comment mais j'ai réussi... j'en voyais vraiment pas l'intérêt : on apprenait à prendre des notes des trucs comme ça, moi je ne sais pas j'ai appris à prendre des notes dès le collège, je n'en voyais pas la nécessité, il y en a beaucoup qui n'allait pas en M.T.U. »* (Zoé, Boursière, s'est réorientée en L1 de Psychologie après un abandon « programmé » en L1 de LEA.)

Les contrôles continus et les premiers examens représentent des repères leur permettant de voir si le travail qu'ils ont fourni correspond aux attendus pédagogiques et éventuellement s'ajuster : *« étant donné que j'ai pas eu de mauvais résultats aux examens...je me dis continues comme ça, ça marche donc »* (MARILYS, Boursière, est passée en L2 Science de Langage). Favorables aux contrôles continus, les étudiants regrettent le manque de suivi d'évolution de l'élève au cours du semestre : *« Le fait d'avoir deux notes par semestre, on ne voit pas l'évolution de l'élève, on ne sait pas...Après, c'est les rattrapages, mais je trouve c'est beaucoup plus dur que l'examen lui-même. Parce que les rattrapages arrivent six mois après la matière, entre temps on a tout oublié. »* (Myriam, Boursière, redouble son L1 en Sociologie).

Si pour certains étudiants les mauvaises notes peuvent susciter un découragement et un lâcher prise définitif, d'autres tentent à ajuster leur façon de travailler, se mobiliser, essayer de comprendre leurs erreurs. Une étudiante témoigne de sa déception vis-à-vis des examens : *« J'ai fais des recherches de mon côté, j'ai posé des questions, j'ai assisté aux cours, j'ai fais des fiches, j'ai fait tout ce qu'il fallait faire, et je n'ai pas eu mon semestre...je révisais comme une dingue...je me rends compte que c'est un peu bête parce que je passe aux*

rattrapages pour 0,5 points. Je suis dégoutée...à la fac tu bosses et ça marche pas » (Myriam, redouble son L1 en Sociologie). Quelques mois plus tard elle revient sur son découragement et explique que sa propre motivation mais aussi son nouveau logement universitaires l'ont aidé à s'accrocher à ses études : « je me suis dit surtout ça va servir à quoi, ça va me servir à rien du tout, donc voilà pendant deux trois semaines je ne suis plus allée en cours, en plus il faisait froid, c'était vers Janvier-Février et vers Mars j'ai commencé à me remotiver...je sais pas, je me suis remotivée ... un jour je me suis levée et je me suis dit « allez c'est bon arrête de faire la loque et lève toi », et je suis partie et voilà et surtout je me suis dit ça serait bête de ne pas avoir l'année comme ça... non je me rappelle ce qui a été décisif c'est que j'étais en Cité U et je m'étais battue pour aller en Cité U » (idem).

Ceux qui obtiennent de bons résultats au cours du premier semestre sans avoir fourni beaucoup de travail (selon eux-mêmes), peuvent être découragés par la suite, lorsque le rythme s'accélère et leurs anciens acquis ne suffisent plus : « j'ai eu mon premier semestre en foutant pas grand-chose...et au deuxième semestre je m'étais dit bon ben vu que je n'ai pas tellement travaillé ça sert pas à grand-chose et en fait ben si... » (Régis, Non-boursier, à cheval entre L1 et L2 de LEA Anglais-Chinois).

Les grandes salles caractéristiques de l'enseignement de masse renforcent le sentiment d'anonymat et de manque d'encadrement personnalisé : « Dans l'amphi, le Prof est en bas, fait son cours devant la « place publique » et après c'est tout. On peut de temps en temps lever la main pour poser une question mais il va dire « attendez que je finisse »...Moi je n'apprécie pas trop, je trouve que c'est un peu déshumanisé » (Myriam, Boursière, redouble son L1 en Sociologie).

Mais l'anonymat n'exclut pas pour autant le dialogue avec les enseignants, même si ce dernier reste pour la plupart du temps très rudimentaire par rapport au Lycée: « au Lycée, les profs venaient nous voir, ils nous donnaient des appréciations, tandis que là non, mais si on a une question, on peut quand même leur envoyer un mail. C'est bien sans être bien, c'est mieux parce qu'on peut plus communiquer, mais ils ne savent pas qui on est, ça reste anonyme » (Cécile, a validé son L1 de Psychologie, mais abandonne pour la formation d'assistante sociale).

- Sur le plan administratif, le besoin d'encadrement s'exprime le plus souvent en rapport avec les recherches d'informations concernant des aspects très diverses : la vie étudiante, l'emploi du temps, le choix de mineures, modalités de progression (compensations etc.), la recherche des salles etc. Si une certaine communication avec les enseignants est possible, l'administration (notamment secrétariats pédagogiques) n'est pas perçue comme pouvant l'aider à mieux comprendre les règles de fonctionnement de l'institution. Elle est considérée le plus souvent inaccessible et désintéressée des problématiques de la vie étudiante : « ils ne sont pas aimables, on a l'impression que dès qu'on leur pose une question, on les embête...ils ne nous renseignent pas, ils disent c'est tout écrit, pour s'inscrire il faut faire la queue...Au Lycée on avait le temps de passer au bureau administratif pendant les récréés et les profs faisaient le relais » (Cécile, Non-boursière, valide son L1 en Psychologie mais quitte l'université pour une formation d'assistante sociale).

Une étudiante ayant quitté l'université sans avoir validé son premier semestre, explique : « *Je me suis rendue compte que ce n'était vraiment pas pour moi...j'ai l'impression que c'est vraiment pas du tout structuré, surtout la fac de Lettres, c'est ce qu'on nous dit car j'ai beaucoup d'amis qui sont à la Fac de Droit et la fac de Sciences Eco et qui sont quand même un minimum encadrés quoi, en plus je suis arrivée ...à la fin du premier semestre donc pour s'inscrire ça a été vraiment la course aux informations, voilà pour trouver son emploi du temps, s'inscrire dans les options...enfin vraiment j'ai l'impression que c'est chacun pour soi* » (Irène, Non-boursière, n'a pas validé sa 1^{ère} année de L.L.C.E. Espagnole et ne s'est pas réinscrite). « *Je savais que c'était complètement différent du Lycée, qu'on était seul...mais je pensais que c'était par rapport aux professeurs et pas par rapport à l'administration...* » (idem).

- De manière transversale, le manque de cadre s'associe souvent aux difficultés d'intégration et à l'anonymat. Mais si les premiers mois à l'université sont décrits comme les plus difficiles, ceux qui poursuivent en deuxième année se sentent déjà bien intégrés. On pourrait penser que les associations d'étudiants ou autres pourraient contribuer à l'intégration, mais nous n'avons pas rencontré des étudiants qui auraient indiqué ce type de facteurs d'intégration.

Les liens entre les étudiants se créent naturellement, plus ou moins rapidement, notamment lorsqu'ils ont la possibilité de se retrouver en petit groupe : « *pour ça j'avais eu avec les cours en amphi, 600 je pourrais jamais [se faire des amis] et puis en fait non, rapidement on se fait des amis, et puis comme on est séparés en petit group...donc c'est plus simple déjà...* » (Zoé, Boursière, après un échec « programmé » en L1 de LEA s'est réorientée vers la licence de Psychologie). Pour créer des liens, une étudiante tente à organiser une séance de travail en groupe, sans que ces tentatives soient forcément couronnées de succès : « *j'avais pris les mails de toute la classe et j'avais organisé une séance de travail à la Bibliothèque...bon le truc c'est que les gens disent que ça les intéresse mais après on était plus que trois...et deux autres personnes étaient plutôt adultes...dans le genre plus de 40 ans quoi...* » (Hannah, redouble son L1 en L.L.C.E. Langues Slaves).

En synthèse

A la lecture des entretiens, il apparaît que le manque, voire l'absence d'un encadrement renforce l'émergence de ces difficultés. En effet, les étudiants expriment un besoin d'encadrement de manière plus ou moins explicite. Ce besoin porte sur plusieurs aspects : - La plupart des étudiants que nous avons rencontrés indiquent avoir rencontré des difficultés d'ordre pédagogique, c'est à dire liées au niveau exigé dans la formation et à l'organisation de leur travail personnel. L'éloignement familial constitue également l'une des difficultés importantes pour les étudiants en première année.

- Par ailleurs, – et cela peut paraître paradoxal – les étudiants souhaitent un encadrement dans leur apprentissage de leur autonomie, Même les étudiants se disant contents de pouvoir travailler « pour eux-mêmes, sans avoir des profs derrière » sont demandeurs d'un certain cadre pour se repérer du moins au début de leur année universitaire. Ce besoin est plus

explicite pour ceux qui, au final, quittent l'université parce que selon eux l'institution ne leur correspond pas.

- Concernant l'aspect pédagogique, le besoin d'encadrement sous-entend l'attente de consignes plus précises, d'un feed-back quant au travail fourni, ou encore des conseils personnalisés.

- Sur le plan administratif, le besoin d'encadrement concerne surtout la recherche d'information et l'identification des sources d'information pertinentes, mais on observe aussi chez les étudiants une image plutôt négative de l'administration, peu tournée, selon eux vers l'étudiant et ses problèmes.

Si le manque de cadre est fortement ressenti et conduit certains étudiants à quitter l'université, d'autres s'efforcent, tant bien que mal, à y construire leurs propres repères. Ainsi, ces derniers tentent de trouver par eux-mêmes des solutions face à l'éloignement familial ou amical. Pour tous, les premières semaines sont difficiles.

6 – Les parcours « d'échec » ou de « décrochage » : des trajectoires individuelles en constante recomposition

Cette dernière partie, consacrée aux récits d'expériences recueillis lors des entretiens de l'enquête qualitative, nous permet de décrire finement des situations multiples réunies souvent sous le terme de « décrochage » mais qui souvent témoignent d'ajustements progressifs entre des aspirations, des possibles et la réalité de leur mise en œuvre. Nous ne rendons pas compte dans cette partie des parcours dits de « réussite » qui ont pu être observés au cours de l'enquête qualitative dans la mesure où l'objet du projet était centré sur « le décrochage universitaire ». Sans prétendre à être exhaustifs ni représentatifs, ces recueils apportent cependant des éléments quant à la diversité des parcours de décrochage à l'université.

Nous avons fait le choix de présenter ces différentes figures de « l'échec » ou du « décrochage » aux travers de trois paradigmes :

- **le maintien à l'université** : nous avons regroupé dans ce groupe cinq trajectoires d'étudiants qui ont fait le choix de se maintenir dans une filière universitaire à l'issue de leur 1^{ère} année malgré l'absence de validation ou une validation partielle. Certains d'entre eux sont dans une logique de progression (passage en L2 sous condition en tant qu'AJAC), d'autres dans une situation d'échec relatif (doublement de la 1^{ère} année). Pour ces étudiants, l'université a fourni un cadre, pour certains pérenne, pour d'autres temporaire, mais dans lequel ils estiment pouvoir progresser.

- **la poursuite d'un projet professionnel** dans lequel l'université n'était qu'une étape : dans ce groupe se retrouvent cinq étudiants pour lesquels le projet professionnel s'est avéré être en

concurrence avec les études universitaires. Ces étudiants ont choisi de ne pas se réinscrire à l'université pour pouvoir mener à bien leur projet.

- **l'arrêt des études** : dans ce dernier groupe, les trajectoires individuelles sont marquées principalement par la difficulté à accéder ou à s'approprier un nouveau statut social au travers du statut d'étudiant. Il regroupe deux cas d'étudiants dont les récits sont marqués par l'isolement et la difficulté à se projeter dans un nouvel espace social. Nous avons classé ici également le cas d'une étudiante ayant réussi sa première année sans difficultés apparentes, mais ne souhaitant pas poursuivre ses études en L2.

Chacun de ces parcours est présenté, dans la mesure du possible, en s'appuyant sur une même grille d'analyse : les motivations et les circonstances du choix de l'université et de la filière ; la vision de l'université avant d'y entrer et les ajustements avec la réalité ; la situation personnelle de l'étudiant : ses ressources, son intégration, son organisation, ses résultats ; et enfin l'évolution du projet de l'étudiant et les perspectives qu'il envisage. L'analyse souligne, notamment, le rôle des « ressources » à la disposition de l'étudiant et des « repères » qui jalonnent son parcours en 1^{ère} année.

6.1 - Les figures de la poursuite d'études à l'université

Dans cette section nous présentons six cas de figure qui illustrent les différents moments et causes de non-réussite qui ont été suivis d'un redoublement. Dans la plupart des cas, la difficulté « d'accrocher aux études universitaires » n'est pas synonyme d'abandon des études supérieures, puisque cinq étudiants sur six présentés perdurent dans leur choix d'étudier à l'université. Une étudiante souhaite revenir à ses études plus tard et espère compenser ses difficultés d'apprentissage de la langue par un séjour à l'étranger. Sur ces six étudiants, quatre redoublent leur première année dans la même filière, une étudiante s'est réorientée vers une autre filière et un est passé en seconde année mais pense à la redoubler.

On pourrait donc ici parler d'un « **décrochage réversible** ». En effet, les parcours analysés dans cette section montrent que tous ces étudiants sont passés par une étape de découragement ou de désintéressement vis-à-vis de leurs études au cours de leur première année à l'université. Pour certains cette étape a duré 2 ou 3 semaines, d'autres ont « sacrifié » toute la première année en espérant reprendre sur de meilleures bases ou se réorienter l'année suivante.

Plusieurs points ressortent de cette analyse.

1. La diversité des causes et des modalités que prend cette période de « décrochage » même si il est ponctuel : pour certains, ce sont les notes obtenues aux examens qui sont décourageantes ; pour d'autres, la première année est considérée d'emblée comme une année « sacrifiée » pour réaliser des projets, se donner du temps de rentrer dans la vie d'adulte.

2. L'acceptation du fait de redoubler varie aussi en fonction des étudiants. Certains ont besoin de faire le deuil de leur ancien statut de « bon élève », d'autres acceptent facilement l'idée de redoubler comme une chance pour pouvoir partir sur de meilleures bases. Les résultats obtenus aux examens semblent ici jouer un rôle important dans la mesure où les étudiants qui ont validé partiellement leur(s) semestre(s) semblent accepter le redoublement plus facilement que ceux qui étaient considérés auparavant comme de bons élèves et qui n'ont rien validé du tout. Les notes jouent ici le rôle de « curseur » pour l'étudiant lui signalant son degré d'atteinte des objectifs pédagogiques visés. De plus, dans le redoublement, le rapport au temps diffère selon les étudiants : certains disent se donner pas plus d'une année supplémentaire pour réussir à l'Université, d'autres ne se fixent pas de limites précises et se donnent du temps.
3. Les facteurs du maintien à l'Université sont également divers. Certains de ces facteurs relèvent de ressources « extérieures » puisées dans l'environnement de l'étudiant (ressources matérielles ou immatérielles) ou de ressources « personnelles » (les ressources immatérielles mobilisées par l'individu lui-même). Parmi les ressources « extérieures » on peut citer le soutien familial, le changement de conditions de travail (exemple : déménagement à la Cité universitaire) ; les ressources « personnelles » regroupent les capacités d'ajustement de la méthode de travail, le challenge personnel, la définition d'objectifs à courts termes ou les moyens propres mis en place par l'étudiant pour faire face au manque d'encadrement ou de motivation. Enfin, paradoxalement, l'absence d'un projet alternatif apparaît également comme un facteur de maintien à l'université.

6.1.1 - S'accrocher et se donner du temps pour réussir

Profil

Sékolène, 19 ans, Bac Littéraire, Boursière, redouble sa première année en L1 Géographie. L'an dernier elle habitait chez ses parents, dans une petite ville à près de 70 kilomètres d'Aix. Pour sa deuxième année elle a déménagé à la Cité Universitaire, en chambre rénovée. Ses parents n'ont pas fait d'études supérieures, elle a une petite sœur. Elle ne travaille pas en dehors de ses études et rentre chez ses parents dès qu'elle le peut.

Synthèse du parcours effectué

Sékolène a participé à l'intégralité de l'enquête, c'est-à-dire aux 4 vagues. Elle a choisi la Licence Géographie après s'être renseignée notamment auprès de ses professeurs au Lycée. Elle souhaite travailler dans l'urbanisme. Son choix d'aller à l'université n'a pas été influencé par les professeurs (ces derniers l'orientaient plutôt vers un BTS). Elle a préféré l'université notamment parce qu'elle trouvait les études à l'université plus « simples » qu'en BTS ou en classe préparatoire. Pendant toute la période de l'enquête elle ne travaillait pas en dehors de

ses études, mais consacrait son temps à son travail à l'université. Elle a validé une U.E. au premier semestre et 3 U.E. sur 6 au deuxième semestre. Quant aux autres matières, ses notes tournaient, d'après elle, autour de 9-9.5. Pour elle, il ne lui manquait « pas grand-chose » pour valider son année. Le fait d'emménager à la Cité universitaire pour redoubler sa première année lui a permis d'avoir un rythme de vie plus confortable : se lever moins tôt, passer moins de temps dans les transports. Elle est plutôt bien intégrée et a des amis dans sa résidence, mais elle rentre chez ses parents dès qu'elle le peut. Loin d'être démotivée à cause de son redoublement, Ségolène considère le fait de redoubler comme une chance pour pouvoir réussir, même s'il lui faut redoubler à nouveau. Elle espère continuer ses études jusqu'à obtenir un Master.

Que retenir de cette trajectoire ?

Ségolène présente une figure d'étudiant pour qui l'apprentissage de nouveaux codes, notamment pédagogiques, a du s'inscrire dans le temps, la durée. Malgré les difficultés de départ, le redoublement représente ici une chance pour rattraper les difficultés d'adaptation et réussir. L'étudiante s'accroche aux études universitaires non seulement parce que ces dernières sont une composante de son projet professionnel, mais aussi, semble-t-il, parce qu'elle pense avoir à présent intégré les règles qu'elle a eu du mal à décoder au départ. La réussite est alors aussi une question de temps et le fait d'avoir validé certaines matières la conforte dans cette idée. De plus, de manière non négligeable, le fait de déménager à la cité universitaire lui permet un recentrage vers ses activités studieuses dans la mesure où le temps disponible pour ses études et son travail personnel s'est accru. Ici, le redoublement est vécu comme un palier vers la réussite car il donne du temps pour adapter la méthode de travail au fur et à mesure en fonction de ses propres expériences et de celles des « camarades ». Cette trajectoire montre que le temps est une ressource indispensable pour s'adapter à ce nouvel environnement et développer un rapport studieux aux études universitaires.

Paroles et témoignages

Les motivations du choix de l'université et leur évolution

Ségolène a choisi l'université et la Licence en Géographie car elle souhaitait travailler « dans le tourisme ». Sa famille n'a pas influencé son choix : « ...j'ai tout fait toute seule. Comme dans ma famille on n'y comprend rien à tout ça, ils m'ont dit « on te laisse faire »...ben en fait ils s'en foutent un peu quoi, ils me laissent prendre les décisions toute seule, ils me laissent travailler toute seule, ils ne sont pas là pour m'aider... Pour eux, du moment que je fais quelque chose qui m'intéresse, que je suis sûre de tout faire pour réussir, ben eux c'est tout ce qui les importait, pour eux peu importe que je sois en BTS ou non».

Son projet professionnel est, en début de sa première année à l'université assez vague : « *J'aime bien étudier les populations. Et j'ai envie de travailler dans le tourisme par la suite donc voilà...* » Elle projetait donc poursuivre ses études jusqu'en Master : « *Finir ma licence, faire un master tourisme aménagement et après trouver quelque chose par là. Après voir ce qu'ils me proposent là parce que je n'en sais pas plus.* »

Lors de son deuxième entretien, Ségolène indique que son projet professionnel avait évolué : elle préfère poursuivre ses études dans l'urbanisme : *« je veux travailler ans l'urbanisme. Maintenant je suis sûre. »* Pour elle, à cette étape déjà, l'université lui a permis d'affiner son projet professionnel : *« quand je suis arrivée en géographie je ne savais pas ce qu'on pouvait faire avec ça...je voulais faire du tourisme, du journalisme ou de l'urbanisme...avoir fait la fac, ça m'a permis de me conforter dans l'idée que je veux travailler dans l'urbanisme...que c'était ça...qui me plaisait ».*

Lors de son dernier entretien courant janvier 2011 (à mi-parcours de sa première année redoublée), Ségolène confirme son intérêt pour l'urbanisme : *« ... je veux travailler dans l'Urbanisme et pour travailler dans l'Urbanisme, il me faut un Master Urbanisme et il faut passer par la Licence de Géo... ben j'avais une idée précise mais après petit à petit j'ai les idées qui sont moins précises puisqu'il y a des Masters que je ne connaissais pas que maintenant je connais donc je ne sais pas ».*

L'arrivée à l'université : une découverte totale

Comme la plupart des étudiants rencontrés, Ségolène décrit son arrivée à l'université comme une découverte totale. Elle n'a pas visité la faculté au préalable : *« je suis venue en octobre... Quand je suis arrivée j'étais paumée parce que je ne connaissais rien, je ne savais pas comment ça se passait, je ne connaissais pas les lieux... On arrive directement, on nous dit qu'il faut savoir nous inscrire sur ça ou ça. Sauf que nous on ne nous avait rien dit. On apprend petit à petit mais c'est dur. »* Selon elle, un mois lui a suffi cependant pour s'adapter : *« J'ai eu un peu de mal au début parce que je connaissais personne. Ca a été un passage difficile mais c'est juste une adaptation. J'ai mis un bon mois ».* Pour Ségolène, son arrivée à l'université a nécessité de grands efforts en termes d'adaptation : *« C'est un peu comme un tremplin avec une grande adaptation qu'il faut vraiment fournir. De grands efforts pour bien gérer le passage...c'est un peu angoissant ».*

Un apprentissage difficile au départ

A mi-parcours de son année redoublée Ségolène dit être plus à l'aise, mais elle regrette de ne pas avoir été encadrée au début de sa première année : *« en fait, je préférerais qu'au début de l'année on ait plus de consignes car on arrive, on est pas trop censé tout savoir exactement qu'est-ce qu'on va devoir faire et tout ça, donc je pense qu'au début de l'année vaudrait mieux nous donner un petit peu plus de consignes avant qu'on nous laisse vraiment faire comme ça ».* Elle exprimait déjà ses regrets lors de son premier entretien : *« au moins nous encadrer au premier semestre...peut être par des étudiants parce qu'ils connaissent mieux notre situation ».*

Lors de sa deuxième rentrée elle dit avoir désormais compris et intégré les règles pédagogiques grâce notamment à son expérience en première année : *« je savais ce que les profs allaient demander donc je me suis mise déjà dès le départ dans les exigences, je me suis pliée dès le départ quand je suis arrivée...L'an dernier c'est vrai que j'avais un peu de mal mais maintenant ça va j'arrive bien à faire le lien entre ce qu'on nous demande en cours et ce*

qu'on nous demande après dans les examens... cette année j'ai mieux compris les exigences, j'ai mieux compris les cours, j'ai mieux travaillé peut-être je sais pas... »

Les raisons de redoublement : le changement de méthode de travail en cause ?

A l'issue de sa première année Ségolène indiquait être tout à fait satisfaite de ses relations avec les enseignants. Mais les causes de son redoublement résident, selon elle, dans le changement du point de vue pédagogique par rapport au Lycée : *« au Lycée j'avais une méthode, je ne sais pas comment je peux expliquer ça... et puis quand on arrive à la Fac il faut tout changer, donc c'est vrai au début c'était un peu perturbant... déjà quand on est au Lycée on nous donne du travail, ce n'est pas à nous de chercher dans les livres, tous les cours ils sont structurés donc il n'y a pas besoin de travailler nous [alors qu'à la] Fac il faut qu'on travaille nous en plus ...».*

Dès le premier entretien (en décembre 2009), Ségolène dit fournir beaucoup de travail personnel : *« Je bosse beaucoup, je lis beaucoup. Il y a un net changement par rapport au lycée parce que là je bosse vraiment, même le week-end. »*

Ségolène a dû adapter sa méthode de travail aux nouvelles exigences pédagogiques qu'elle a dû « décoder », à défaut d'indications précises de la part des enseignants: *« Je prends les livres que me conseillent les profs, je fais des résumés par rapport à ce qu'ils nous on dit, j'essaie d'assimiler au maximum les cours... Je n'ai pas de méthode particulière en fait. Comme on ne nous a rien dit, on ne nous a pas guidés, on ne nous a pas donné d'indications. Alors j'essaie de faire comme ça et puis si ça marche ça marche. »* Elle travaille toujours seule, à la BU ou dans sa chambre. Mais elle a fait de nouvelles connaissances : *« pour l'instant on ne se voit qu'à la Fac...en dehors c'est plus dur. Ca change un peu le mode de vie... J'espère les garder à long terme ».*

Pour préparer ses examens, Ségolène dit avoir travaillé 4 -5 heures par jour : *« Je me suis organisée comme je m'organisais avant c'est-à-dire que je me suis fait des fiches [au cours du semestre], je relis mes cours au fur et à mesure... j'essaie de retenir le plus de choses possible. En relisant plusieurs fois... Je fais quelques exercices... »* Elle trouve qu'avec le temps elle a su mieux s'organiser : *« C'est un peu difficile quand même parce qu'il y a beaucoup de choses à voir. Il faut savoir bien s'organiser. Au début quand on n'est pas bien organisé, on a un peu de mal. Mais après quand j'ai pris l'organisation ça allait mieux. »* Après la première session des examens, en avril, Segolène est mitigée quant à ses résultats : *«...Moyen...il y a de tout, il y en a que j'ai vraiment raté, il y en a que j'ai réussi... je m'attendais au pire en fait... ».*

Pour elle, l'existence de contrôle continu dans sa filière lui a permis de mieux répartir son travail : *« Comme en géographie c'est quasiment que du contrôle continu, du coup j'ai pu ne travailler que les mineures, donc déjà ça enlève du travail, ça permet de mieux étaler sur les vacances... »* Elle aurait privilégié certaines matières et sous-estimé les exigences pour d'autres : *« j'avais l'impression que les autres étaient plus difficiles. Donc j'ai préféré travailler celles qui pour moi étaient les plus difficiles ».*

Les effets des résultats sur la motivation : des signaux bien interprétés ?

Pour Ségolène qui se revendique « battante », ses résultats aux examens ont eu un effet positif sur sa motivation et lui ont permis de mieux comprendre les attendus pédagogiques : « *Ca m'a donné envie de travailler encore plus pour certaines. Et pour d'autres, ça m'a confortée dans le fait qu'en travaillant comme ça on réussit quand même* ». Elle dit avoir changé sa méthode de travail par rapport à l'année dernière : « *...du fait que j'ai raté quasiment toute l'année je me suis dit qu'il fallait que je change, donc je me suis renseignée auprès de mes camarades, comment ils travaillent tout ça et après en fonction de ça j'ai changé pour mieux réussir cette année* ».

Le changement des conditions de vie : un effet positif

Le fait d'obtenir une chambre à la cité universitaire a permis à Ségolène de se recentrer sur ses études : « *chez moi mais dans ma cité U., c'est plus calme, il n'y a pas ma sœur qui regarde la T.V. à côté où ma mère qui fait ci, ma mère qui fait ça...c'est plus calme ça me permet de mieux me concentrer sur ce que je fais* ». Son entourage à la résidence universitaire y contribue également : « *J'ai des amis dans la résidence...c'est plutôt des collègues en fait ... Ils sont dans la même filière que moi, ils ont tous redoublés parce que ce qu'il se passe c'est qu'en Géo il y en beaucoup qui ont redoublé, oui c'est plus que la majorité ... Ils font un peu de tout mais surtout des études universitaires* ».

Sur le plan matériel, le fait de résider plus près du lieu d'études a également été très important pour Ségolène : « *...l'année dernière du fait que je n'habitais pas sur Aix, j'avais qu'un bus le matin, un bus le soir, donc ce n'était pas très pratique, maintenant comme je suis en chambre universitaire, il n'y a plus de souci ... j'habite à 67 kms d'ici, donc voilà, puis il n'y a pas tout le temps des bus donc je voulais à tout prix être en chambre universitaire parce que sinon ... c'était pas possible ... j'arrivais chez moi, il était 20h30 le soir et je partais le matin il était 7h* ».

La perception du redoublement : une vision positive

Avec le recul, Ségolène revient sur sa première année à l'université : « *Maintenant, je me sentirai de faire une année complète, alors que l'année dernière par exemple, je le sentais pas, je savais l'année dernière qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas passer alors que là cette année je me sens de pouvoir faire une année complète...* » Ségolène dit n'y voir que des avantages dans le fait de redoubler son année : « *... j'ai l'impression que c'est moins difficile, parce que je sais à peu près ce que je vais devoir fournir comme travail, je sais ce qu'on attend donc voilà, donc du coup ça me permet de me sentir plus à l'aise donc d'être mieux intégrée, je me repère plus facilement dans les locaux, etc.* » quant aux inconvénients, « *je ne sais pas...il doit forcément y en avoir, maintenant je n'y ai pas réfléchi comme ça* ».

A mi-parcours de son année redoublée à l'université, Ségolène reste déterminée à atteindre le Master et considère le fait de redoubler comme une chance : « *je pense que si je dois redoubler c'est que j'en ai besoin, je pense que si on nous donne la possibilité de pouvoir redoubler c'est déjà pas mal, moi je ne prends pas ça comme un frein, ou comme une*

démotivation tout ça, je me dis qu'au contraire ça nous laisse une chance de pouvoir réussir après ». A l'époque elle avait validé les matières dont elle avait des résultats et n'envisage pas de changer l'objectif qu'elle s'est fixé : un Master en urbanisme.

Le soutien familial : un manque ressenti

Son entourage familial n'a pas réagi aux difficultés de Ségolène en première année : «... *ils ne se sentent pas vraiment concernés, eux en fait ils n'ont pas fait d'études, ils n'ont pas été à un niveau aussi élevé, donc ils m'ont dit qu'ils ne se permettaient pas de juger parce qu'ils n'ont pas connu* ». Ségolène ressent le manque de soutien familial : « *ben c'est vrai que c'était un manque au début, maintenant après ça va mieux, je suis arrivée à m'y faire ça va* ».

6.1.2.- Le soutien de la famille, un facteur important pour combattre la démotivation suite à un échec

Profil

Carol, Bac L, redouble sa première année en LEA Anglais-Japonais. Boursière. Ses parents habitent à 800 km de son lieu d'études. Elle a d'abord vécu avec sa grande sœur, étudiante elle aussi. Puis elle a pris une chambre individuelle à la Cité universitaire. Elle ne travaille pas à côté de ses études.

Synthèse du parcours effectué

Carol a participé aux quatre vagues de l'enquête. Elle a choisi la faculté d'Aix pour pouvoir vivre avec sa grande sœur, inscrite en Master. Mais leur cohabitation se passe mal et pour sa deuxième année à l'université, Carol déménage dans une chambre individuelle à la cité Universitaire. Le choix de l'université n'a pas été lié pour elle à un projet professionnel, d'ailleurs elle ne l'a pas vraiment défini. Elle a choisi la Faculté d'Aix dans l'idée de poursuivre ses études en vivant avec sa sœur. Le critère décisif pour elle était donc la ville et non le contenu de la formation. Au vu de ses faibles résultats du premier semestre Carol dit avoir « baissé les bras et douté de son choix d'orientation ». De plus, la cohabitation avec sa sœur se passe mal. Carol ne valide pas sa première année et décide de redoubler. Elle met en cause plusieurs facteurs : l'éloignement familial et les problèmes personnels, la complexité des cours, mais aussi son manque d'organisation. Pour elle l'acceptation de ce redoublement n'a pas été facile puisqu'elle a été toujours considérée comme étant une « bonne élève ». La déception de ses parents l'a également affectée. Au final, Carol se donne encore une année pour franchir le cap de la première année qui lui semble l'étape la plus importante. Ensuite, elle espère continuer et n'exclut pas d'aller jusqu'en Master 2. A plus court terme, son objectif est de partir au Japon avec un programme d'échange universitaire. Cet objectif, renforcé par le fait d'avoir rencontré un petit ami d'origine japonaise et le soutien familial, représente pour elle sa principale source de motivation. Mais la réalisation de ce projet

dépendra de ses résultats et si elle ne parvient toujours pas à valider sa première année, elle pense arrêter ses études sans pour autant se projeter dans d'autres projets alternatifs.

Que retenir de cette trajectoire ?

Trois aspects sont à retenir dans cette trajectoire : l'impact de l'échec et son l'image dévalorisante ; le temps que l'on s'autorise pour réussir et enfin le rôle du soutien familial pour la poursuite des études. Même si au final, Carol connaît, comme Ségolène, une situation de redoublement, ce dernier se met en œuvre dans un contexte très différent.

Premièrement, Carol a été découragée par son échec (aucune UE validée) et elle a eu du mal à accepter de perdre son statut de « bonne élève ». Dans cette situation d'échec, le passage entre le lycée et l'université produit une dissonance entre un statut antérieur (celui de bonne élève) à celui d'« étudiant en échec ». Deuxièmement, en se fixant une limite dans la durée pour valider sa première année, le temps devient ici une limite, une contrainte et non comme un adjuvant. Troisièmement, cette étudiante bénéficie d'un soutien familial important. Ce soutien est mobilisé ici comme une ressource pour persévérer et puiser la motivation nécessaire à la poursuite d'études. La rencontre avec une conseillère d'orientation psychologue joue un rôle équivalent et contribue à revaloriser l'image que l'étudiante a d'elle-même par rapport à ses capacités.

Paroles et témoignages

Les circonstances du choix de l'université : des critères inappropriés ?

A l'issu du Bac, Carol n'avait pas de projet d'études particulier : *« Je ne savais pas trop quoi faire après le bac, je devais être à Aix avec ma sœur car elle voulait me cadrer. Les langues m'ont toujours intéressée et j'ai regardé un peu le programme et je me suis dit que ça pourrait me plaire. Le choix décisif de toute manière était la ville. »*

Pour elle, le choix de l'université dépendait d'abord du choix de sa sœur : *« Elle voulait que je vienne habiter avec elle et comme elle voulait déménager, on nous a dit que Aix c'était une très belle ville et comme c'est le sud ... c'est pour ça qu'on est venu faire L.E.A. à Aix en Provence ... j'ai demandé à Lyon d'abord et quand on a décidé d'aller à Aix ben j'ai demandé à Aix ».*

Le choix de cohabitation : des effets négatifs progressifs ?

Au départ les deux sœurs devaient vivre à côté, mais séparément. Mais la cité universitaire leur a proposé une chambre double, alors elles l'ont acceptée. Avec le recul, Carol explique *« on n'aurait pas dû ...vivre ensemble ça a été terrible...on n'a pas le même caractère, moi je voulais travailler dans le calme et elle aime bien travailler avec sa musique...c'était un peu difficile».* Pourtant, au début elle percevait cette cohabitation comme un soutien face au manque d'encadrement : *« Heureusement que je vis avec ma sœur, elle m'a boostée parce que sinon j'aurais du mal à me mettre à travailler...»* Pour l'étudiante cette cohabitation avec sa grande sœur semble avoir constitué le frein à son indépendance : *« j'étais tout le temps ma sœur et moi ...cette année ça va beaucoup mieux, je me sens mieux à la Fac, je me sens mieux*

en dehors aussi, vivre de façon presque indépendante on va dire parce que bon, il y a toujours les parents derrière...mais ça me plaît faire les courses, la cuisine, gérer toute seule mon temps...»

L'arrivée à l'université : découverte des règles et temps d'adaptation

Au début de l'année Carol décrit ses impressions lors de sa première rentrée : *« Je n'ai pas été trop déçue, j'étais impatiente d'entrer dans l'université. C'est sûr on s'attend toujours à mieux mais moi, ça va, les enseignements sont très plaisants et il y a une bonne ambiance... »* Comme la plupart des étudiants, elle a eu du mal à se repérer au début, mais déjà au second semestre elle dit avoir mieux compris le fonctionnement de l'université : *« J'ai trouvé que c'était très mal indiqué au début. Je me perdais souvent du coup j'arrivais en retard. Comme en plus on connaît personne, je demandais toujours si j'étais dans la bonne salle, je ne savais pas si j'étais dans le bon cours. Après en définitif, ça s'est fait très vite. Je n'étais pas habituée non plus à faire mon emploi du temps, c'était compliqué, il y avait beaucoup de changements d'un coup...j'ai eu beaucoup de mal à me faire et à comprendre le fonctionnement de la Fac...ça n'a pas été évident. Au second semestre j'ai pu mieux appréhender tout ça ».*

L'une de ses expressions illustre bien le processus de « décodage » de nouvelles règles à l'université, souvent implicites : *« on ne nous donne pas beaucoup de travail mais c'est très sous-entendu et au début je ne pensais pas que c'était nécessaire. Donc en fait, le travail est beaucoup plus dense. Le travail n'est pas plus compliqué mais il y en a plus ».*

Les effets des résultats des examens : une période de décrochage suite au découragement

Mais les résultats ont été décevant pour elle : *« J'ai été déçue de mes résultats, je m'attendais à mieux, je n'ai pas eu mon semestre. »* Elle remet en question sa façon de réviser : *« J'ai fait des impasses pendant mes révisions...j'ai travaillé les matières dont je pensais que j'aurais le plus de difficultés et que je pensais ne pas m'en sortir »*, mais aussi les difficultés à suivre : *« L'écrit je m'y suis mise que cette année donc c'est très difficile et en plus on va très vite. C'est difficile de suivre. On n'a même pas le temps de recopier. »*

Les résultats du premier semestre ont suscité chez Carol une incompréhension, suivie d'une remise en question et d'un découragement : *« Je me suis dit avec tout ce que j'avais travaillé, je ne voyais pas comment faire mieux. Je me suis remise en question et je suis partie du principe que j'allais redoubler. En plus, tout le monde dit que le second semestre est plus difficile alors déjà que je n'ai pas validé mon premier semestre. Je me suis demandé si je devais continuer, si c'était fait pour moi. »*

Elle avoue avoir pensé à abandonner ses études à ce moment-là, mais ne voyant pas d'alternative à ses études universitaires, elle décide de redoubler : *« Je ne voyais pas ce que je pouvais faire si j'arrêtais donc je me suis dit autant refaire une première année maintenant que je sais comment ça se passe. Je me suis dit autant continuer que de ne rien faire comme je n'ai pas d'autres projets. Donc je m'y suis mise sans trop y croire au début... »*

Ce découragement face aux résultats décevants a affecté l'implication et l'assiduité de Carol durant le second semestre : « ...quand les notes du premier semestre sont arrivées, ... je ne m'intéressais plus du tout à mes études...j'allais en cours mais je ne les travaillais pas autant et aussi régulièrement qu'au premier semestre, moins sérieusement malheureusement. »

Les raisons de redoublement : une reprise en main tardive

Déjà au mois d'avril elle pense au redoublement : « Je préfère redoubler plutôt que de passer en deuxième année en ayant des matières à repasser. Je pense que c'est mieux de refaire la première année plutôt que de passer avec des lacunes, ça me semble très compliqué de commencer une nouvelle année avec déjà du retard. Je préfère recommencer sur de bonnes bases. Je pense que si je commence la deuxième année avec des lacunes, je vais me ramasser et j'y n'aurais rien gagné au final. »

Au cours du second semestre (au mois d'avril), Carol explique qu'elle a repris les études : « Vu que j'ai été longtemps défaitiste sur ce second semestre je vais voir ce que ça va donner, là, je suis plus sérieuse dans ce que je fais, j'essaye de rattraper mon retard que j'ai pris au début. On verra bien...J'allais en cours mais sans être vraiment motivée...Il y a beaucoup de cours que je prenais les notes mais que je ne relisais pas après. Par contre, je n'en ai loupé aucun. »

L'étudiante revient sur son parcours en première année : « Je m'y suis mise vraiment tard quand je me suis dit qu'il fallait que j'essaye quand même... au deuxième semestre il y a beaucoup de cours auxquels je n'ai pas assisté en fait... » Elle avoue ne participer aux rattrapages de la première année que pour garder sa bourse « si je suis allée aux rattrapages l'année dernière sincèrement c'était pour garder ma Bourse, pour faire acte de présence en fait... ».

Le soutien familial : facteur de « raccrochage »

A la fin du second semestre l'étudiante tente à se mobiliser, grâce au soutien de sa famille : « Ils essayaient de me dire continue on s'est jamais, ils ont senti que oui ça m'intéressait plus, après ils m'ont dit de chercher autre chose de voir ce que je peux faire si je ne peux pas faire la Fac tout ça, c'est ma mère qui m'a dit d'aller voir une Conseillère d'orientation pour savoir si vraiment je voulais arrêter parce que c'est vrai que comme j'aimais les Langues... elle trouvait dommage que j'abandonne les études pour des mauvaises notes, non ils ont essayé de me remotiver, ils ont senti que j'arrêtais une fois les notes tombées ».

Elle ne va pas rencontrer les enseignants, mais sur le conseil de sa mère elle rencontre une conseillère d'orientation : « non je ne suis pas allée du tout voir les enseignants, c'était surtout ma famille en fait, et c'est là que je suis retournée voir une Conseillère d'orientation à la Fac cette fois-ci... elle m'a donné de la documentation, voir ce que je pouvais faire, voir tous les débouchés que j'avais et elle m'a dit que je devrais tenter de finir L.E.A. que c'est peut-être ce qui m'intéresserait le plus par rapport aux autres filières, par rapport à mon profil en fait ». Cet entretien avec la Conseillère l'a remotivée : « oui de me dire qu'elle pense

que j'en suis capable, alors que peut-être que oui quand j'en ai parlé avec ma mère, ma mère était du même avis, donc forcément oui ça m'a remotivé un peu quand même ».

Sa sœur a également apporté un soutien important et leur relations se sont améliorées : *« ben comme mes parents me manquaient ma sœur était là, elle a vu vers la fin de l'année quand vraiment ça n'allait pas que je n'allais plus en cours et tout, on a décidé de se réconcilier entre guillemets, de revenir un peu ensemble car on ne se voyait plus beaucoup parce que ça n'allait pas du tout la colocation entre nous deux, ça a tout cassé et quand elle a vu que vraiment ça m'avait affecté elle a mis tout ça de coté et a essayé de me remotiver, elle a cherché avec moi ce que éventuellement je pourrais faire qui serait en rapport avec le Japonais, c'est elle qui m'a aidé ... elle pense que L.E.A. ça me correspond, elle me dit que je pourrais faire autre chose mais que je m'ennuierais très vite...peut-être que les premières années ça ne va pas m'intéresser mais après ça va se spécialiser et peut-être que là ça m'intéressera plus ».*

Une méthode de travail réajustée ?

A mi-parcours de son année redoublée, Carol dit travailler tous les soirs, *« chose que je ne faisais pas l'année dernière »*, avoir pris l'habitude de prendre les notes : *«...la prise de notes j'ai eu le temps de m'habituer l'année dernière mais les premières années de cette année je vois qu'ils sont un peu perdus à chaque fois, ils écrivent plutôt lentement mais moi l'année dernière j'ai eu le temps de m'y habituer, cette année la prise de notes ça va très bien »*. Elle n'avait pas encore tous les résultats des examens, mais se dit plutôt confiante : *« pas tous mais ce que j'ai eu sont largement supérieurs à ceux que j'avais l'année dernière, j'ai la moyenne partout déjà »*.

Une recherche d'alternatives aux études universitaires en cours ?

Après son échec en première année, elle a réfléchi à une éventuelle alternative: *« j'ai... pensé [à un BTS] quand je voyais que je ne réussissais pas du tout ma première année, je me suis dit ça serait peut-être le mieux pour moi, mais non je préfère faire un Master, je pense que je peux en tirer plus de choses pour moi en fait, peut-être arriver à ce que j'ai vraiment envie de faire »*. C'est au cours du second semestre qu'elle parle, pour la première fois, d'un éventuel projet, mais les termes sont encore très vagues : *« je sais que depuis petite j'aime bien jouer au Professeur entre guillemets, donc je me dis avec un B.T.S. je ne vais pas forcément arriver à la profession de Professeur, je veux me donner les moyens quand même d'arriver peut-être à Professeur ou de travailler dans les entreprises, maintenant que je sais à peu près ce que je veux, je veux me donner les moyens d'y arriver, donc je pense qu'un Master ce serait le mieux, l'idéal »*.

Si l'étudiante se montre plus confiante à mi-parcours de son année redoublée, elle pense arrêter en cas d'un nouvel échec : *« ben je m'aurais dit ce n'est vraiment pas pour moi et là j'aurais pensé faire autre chose, je ne sais pas quoi mais j'aurais pensé à faire autre chose »*.

6.1.3. – Le redoublement comme une posture attentiste

Profil

Karine, 18 ans, Bac Littéraire (obtenu au rattrapage). Boursière. Inscrite en LEA Anglais-Japonais, elle redouble en 2010 sa première année (et passe en LEA Anglais-Italien). Elle vit chez sa mère à Marseille, ses parents sont divorcés, elle est enfant unique.

Synthèse du parcours effectué

Karine a participé à notre enquête en mai 2010 et en mars 2011, lors des vagues 2 et 4 de l'enquête. Enthousiaste au départ, elle pensait être « bonne en langues », mais n'arrive finalement pas à suivre le niveau « trop haut » pour elle. Elle ne parvient pas à valider sa première année et n'a validé que son option au premier semestre 2010-2011. Elle a, entre autres, beaucoup de difficultés avec les disciplines d'application, notamment l'économie, qu'elle trouve « trop scientifique », mais elle a aussi des difficultés en langues. L'absence de méthode est visiblement en cause dans l'échec de Karine aux examens. A la fin de l'année 2011, Karine compte arrêter ses études à l'Université, après avoir tenté de passer les examens, et envisage de partir en Angleterre pour améliorer son anglais et devenir bilingue. Au départ, elle pensait partir à Londres après sa licence, avant de s'inscrire dans une école d'interprètes, mais elle a décidé d'avancer ce projet car elle peine à valider sa première année en LEA. Plus tard, elle envisage de reprendre ses études universitaires et compenser ses lacunes par de bonnes notes en anglais. Son objectif reste d'intégrer une école d'interprètes.

Que retenir de cette trajectoire ?

Karine propose une figure du maintien à l'université sans que ce dernier s'ancre dans une « réussite », c'est à dire une progression effective dans le cursus par la validation d'ECTS. Le redoublement ici permet de « temporiser », de continuer à afficher un projet (devenir interprète). Le L1 n'est plus une étape dans une poursuite d'études mais devient une « situation qui dure ». L'échec de Karine est une résultante de multiples facteurs : ses lacunes scolaires antérieures, une méthode de travail trop calquée sur le « bachotage » lycéen, la dissonance entre sa vision du métier d'interprète et la réalité des enseignements mais aussi à la faible mobilisation des informations « utiles » pour assimiler son « métier » d'étudiante. Sa satisfaction d'accéder à un statut d'adulte autonome à l'université s'exprime sur un mode « ludique » et ne s'accompagne pas d'une démarche active de sa part pour assimiler le fonctionnement et les attendus de sa filière. Malgré son échec à l'université au cours de deux années consécutives, cette étudiante ne semble pas avoir mesuré la distance entre son objectif initial et le parcours pour y parvenir. L'échec ne joue pas ici comme un principe de réalité conduisant à la recomposition d'un projet mais semble plutôt générer une posture attentiste.

Paroles et témoignages

Les motivations et les circonstances du choix : un projet affiché...

Karine a choisi l'Université et la filière LEA en fonction de son projet professionnel: *« je l'ai fait de mon plein gré parce que voilà bon, vu que je veux faire interprète en conférence... Pour être interprète et aller dans l'école où je veux aller, il vaut mieux avoir un cursus de langue, et donc j'ai demandé des informations à cette école et ils m'ont dit qu'il fallait absolument que je prenne un cursus de LEA, c'est pour ça que je me suis engagée dans ce cursus-là. »* Elle dit avoir été encouragée par son père, tandis que sa mère l'a *« laissé faire sans trop se soucier »*. L'étudiante n'a pas voulu s'orienter en L.L.C.E. car dit vouloir se spécialiser dans plusieurs langues. Quant au BTS, elle est persuadée que son dossier ne passerait pas car elle a eu son Bac au rattrapage.

Karine est plutôt enthousiaste lorsqu'elle explique son choix d'étudier les langues : *« c'est ma passion, l'anglais. Les langues c'est vraiment ce que j'adore, on peut enfin se mettre dans le bain des langues justement, ...ça donne envie de se donner à fond pour réussir »*.

Le choix de l'anglais s'est fait pour elle naturellement : *« ...l'anglais bien sûr reste la première langue donc évidemment... L'anglais, bien sûr, c'est obligé... »*. Au départ, elle a choisi aussi le japonais, comme deuxième langue. Elle relie ce choix à sa propre vision du marché du travail : *« d'abord...le japonais me plaisait à l'oreille, le tout c'est de prendre une langue qui nous plaît, puis...l'économie japonaise va vraiment très vite, donc à partir de là on se dit, ça peut être un plus ! Les entreprises nous prendront quand on aura un plus si on connaît une langue que pas tout le monde parle. »* Mais elle dit ne pas vouloir travailler en entreprise : *« je ne veux pas travailler en entreprise, je veux travailler au British council, moi je veux travailler [là] parce que j'ai une passion pour l'anglais, donc ce que je veux, c'est d'aller travailler pour les affaires anglaises...en Angleterre... »*

L'arrivée à l'Université : la découverte n'un nouvel environnement

L'ambiance générale à l'université correspond à celle qu'elle attendait rencontrer par rapport notamment au lycée: *« C'est plutôt ce que je m'imaginai de la fac, c'était vraiment quelque part où on rencontrait des gens de tous milieux, où vraiment on était responsable de ce qu'on faisait, et autonome, contrairement au lycée où on est encadré tout le temps.... »*

Comme la plupart des étudiants interrogés, pour Karine l'inscription à l'université est un début de la vie d'adulte : *« Je préfère le mode de vie de la fac, parce que donc voilà on est autonome, puis on est enfin considéré un peu comme des adultes, on n'est plus considéré comme des gamins!.. Puis on fait beaucoup de choses pour les étudiants de nos jours, que ce soit dans les cinémas, que ce soit les Mac do, ce qui va dire qu'on est vraiment privilégié donc ce qui fait que ! C'est bien de rentrer peu à peu dans le mode de vie des adultes. »*

Quant à l'aspect pédagogique, elle compare le lycée et la Faculté : *« ...on va dire que les profs [à l'université] donnent leurs cours et si on n'est pas contents, et ben tant pis, on n'écoute pas, on peut rester chez soi... au lycée on sent que le prof a besoin de se faire écouter ce qui marche pas forcément...A la Fac si tu n'écoutes pas c'est pour ta poire, alors*

qu'au Lycée si tu n'écoutes pas la cours la prof te dégage. » Comme la plupart des étudiants rencontrés, elle dit préférer être plus encadrée.

Une vision des études à l'université décalée ?

Cependant, Karine a sa propre vision de cursus qu'elle devrait suivre pour réaliser son projet. Les matières qu'elle est amenée à étudier en LEA ne correspondent pas à ses attentes : *« je pense que la plupart de ceux qui font LEA en fait, c'est soit pour être interprète, soit pour être traducteur et je pense qu'on n'a pas besoin de l'éco, limite le droit mais l'éco et le français, j'estime que l'on n'a pas besoin pour être interprète, parce que pour moi on ne va pas parler de l'économie quand on est en train de traduire ce que l'autre veut entendre. »* Elle aurait aimé avoir les cours « à la carte ».

Le « rejet » de certaines matières est probablement lié aussi aux difficultés de l'étudiante à suivre les enseignements : *« c'est les cours de l'Eco qui me plombent...je suis littéraire à la base, là c'est trop scientifique, il y a trop de calculs »*. Mais on note aussi le manque de présence en certains cours et le manque d'organisation chez elle: *« c'est vrai que je préfère privilégier mes cours de langue plutôt que mes cours d'éco ou de français...il y a trop de liberté, si je ne vais pas en cours c'est pas grave...il n'y a pas de suivi... »*

L'étudiante dit réviser toujours au dernier moment et avoir une bonne mémoire visuelle et auditive et par conséquent elle ne réécrit pas ses cours et ne fait pas de fiches, travaille habituellement seule chez elle : *« Même si la bibliothèque de l'université est un endroit qui est vraiment très, très bien pour travailler,...je préfère travailler chez moi, dans un endroit où vraiment où je me sens bien. Plutôt qu'entourée de gens qui travaillent, qui bossent, c'est légèrement stressant. »*

Les raisons de redoublement : un cumul de manque de repères et de méthode en cause ?

Elle regrette implicitement le manque de contrôle continu qui prenait au lycée la forme de devoirs *« Le problème [à l'université] c'est qu'on n'a pas souvent des devoirs. Ben, moi j'ai jamais révisé en fait, parce que je lis simplement ou j'écoute, parce que je me base surtout sur ma mémoire auditive et ma mémoire visuelle...au lycée on fait des petits contrôles pour voir si l'on a bien appris la leçon, tandis que là c'est vraiment un gros stock de données qu'on nous dit en gros d'accumuler, et qu'il faut tout ressortir comme ça...de tête. »* Ses difficultés semblent liées, entre autres, à la manière dont elle gère son temps de révision : *« Je pense que le niveau est assez difficile...parce qu'il y a beaucoup à assimiler...assimiler tout ça en si peu de temps et nous faire un contrôle général sur tout ce que l'on fait en un semestre c'est vraiment lourd quoi...Je pense que malheureusement pour mes examens j'ai laissé un peu trop couler les choses »*. Elle dit : *« au début de l'année je me suis lâchée...on a rencontré des nouvelles personnes...on faisait les fous...tandis que là le travail est de rigueur »*.

La projection de redoublement

Au mois de mai 2010, Karine sait qu'elle n'a pas validé son premier semestre, elle se remet en question et se montre motivée à continuer : *« j'ai décidé de plus me mettre au travail...tout en continuant à sortir, bien sûr. ...C'est bien fait pour moi...il faut savoir se donner à fond*

dans son travail pour ...réussir parce que l'on ne peut pas toujours aller comme ça aux examens, et se dire, bon, ben je vais le faire au feeling et si ça marche, ça marche...Je pense que ma motivation est la même...c'est pas parce que j'ai raté que je dois me décourager...C'est vraiment ce que je veux faire...au pire je suis jeune, je redouble, je n'ai jamais redoublé mais autant le faire jusqu'au bout... »

Le nouveau statut d'étudiant toujours non-acquis...

En mars 2011 [il s'agit de sa deuxième année en L1 à l'université], elle est inscrite en LEA Anglais-Italien. Ses résultats aux examens ne sont toujours pas bons : elle n'a validé que son option au premier semestre. En plus de l'Économie, elle avoue avoir des difficultés en langues. Selon elle, son niveau est « descendu » par rapport au Lycée car elle a eu 8/20 en anglais et 10 en italien, tandis qu'au Lycée ses notes étaient meilleures et elle se considérait être « bonne en langues ». Contrairement à la première année, où elle était confiante quant à ses résultats en Japonais, elle dit avoir perdu pied au premier semestre et avoir lâché ensuite. Elle dit cependant avoir changé sa méthode de travail : elle souligne désormais les notes avec des couleurs afin de prioriser les informations à retenir.

L'acceptation de l'échec et le souhait de contourner les difficultés

Enfin, elle espère valider au moins une partie des matières afin de pouvoir éventuellement reprendre ses études plus tard : *« je veux tenter les examens et valider au moins l'Italien, on sait jamais, si je reviens ça sera toujours ça de pris »*.

A l'issue d'un second L1 non validé, Karine persiste donc dans sa volonté de poursuivre les études supérieures et continue d'espérer intégrer une école d'interprètes. Pour cela, elle choisit de contourner ses difficultés d'apprentissage à l'université par un apprentissage « sur le terrain », en situation de travail et dans un « bain linguistique » en Angleterre. Cependant, elle s'est mise à travailler en parallèle, se renseigne sur la possibilité de suivre une formation en alternance, a pris contact avec la Mission Locale de son quartier. Si elle envisage d'interrompre son cursus universitaire, elle n'exclut pas de retourner à l'Université pour valider les connaissances acquises en Angleterre et poursuivre son parcours à l'université.

Un soutien familial insuffisant ?

Sa famille n'a pas beaucoup d'influence sur ses choix : *« ...j'ai toujours tout fait toute seule, parce que donc voilà dans ma famille n'a pas beaucoup d'expérience, je n'ai pas de grand frère ou de grande sœur pour m'expliquer comment faire les choses, donc non je me base sur ce que moi je fais. Je m'informe et puis après je fais, selon moi je fais. »*

Boursière, elle est soutenue également par son père. Selon elle, la bourse finance principalement le transport de Marseille à Aix, tandis que pour le reste (notamment les repas) c'est son père qui l'aide. Elle dit aimer les sorties mais se rend compte que *« si on n'a pas d'argent, c'est vrai que c'est très difficile d'avoir des loisirs, parce qu'au cinéma il faut de l'argent, aller même boire un coup sur le port ça coûte de l'argent... »*.

6.1.4.-Redoublement comme une posture hédoniste vis-à-vis de ses études

Profil

Hannah, 18 ans, Boursière, redouble sa première année en L.L.C.E. Langues Slaves. Elle vit à la Cité Universitaire. Ses parents sont divorcés. Sa mère, malvoyante, habite une petite ville à quelques km d'Aix. Depuis le début de sa seconde année à l'Université, Hannah travaille dans une cantine scolaire mais pense arrêter à cause de son nouvel emploi du temps.

Synthèse du parcours effectué

Hannah a participé à l'intégralité de l'enquête. Elle s'est inscrite en L.L.C.E. Langues Slaves non pas en fonction des débouchés de la formation, mais en cherchant à faire les études qui lui plairaient réellement. Elle a choisi le Russe car, ayant des amis originaires de l'Europe de l'Est, elle souhaitait apprendre cette langue nouvelle pour elle.

Lors de son premier entretien (en décembre 2009), elle se prépare à quitter la faculté d'Aix pour rejoindre ses amis et poursuivre ses études à Lille. Pour cela elle s'était engagée financièrement dans une recherche de logement tout en attendant la confirmation du transfert de l'université de Lille. Préparant son déménagement, elle n'a pas suivi les cours et n'a pas travaillé pour préparer les examens. Cependant, au mois d'avril elle nous apprend que ce projet n'a pas pu se réaliser « à cause de la Fac ». Cet événement semble avoir marqué son parcours au deuxième semestre via notamment ses absences en cours, ainsi que les difficultés financières et relationnelles qu'elle a rencontrées par la suite.

Pour elle le lien entre ses études et son futur projet professionnel n'existe pas vraiment, même si elle espère pouvoir travailler « dans le domaine du Russe », par exemple avec des touristes russes ou encore être bibliothécaire dans le rayon consacré à la littérature russe. Ses études représentent pour Hannah plutôt un moyen de « se développer culturellement » et n'ont pas pour finalité l'acquisition d'un métier. Hannah espère obtenir une Licence, se renseigne sur les Masters, mais ne pense pas vraiment continuer après la Licence. Elle évoque son projet de passer un concours pour être bibliothécaire, mais aussi d'obtenir une licence de droit...

Au cours de sa deuxième année à l'Université, à mi-parcours, Hannah se montre très enthousiaste quant à ses études, elle dit les « adorer » et dit travailler régulièrement et préparer ses examens. Elle dit avoir obtenu quelques bonnes notes pour certaines matières, mais sait aussi qu'elle a des difficultés avec d'autres matières où elle n'a pas réussi à avoir la moyenne. De plus, la mineure lui pose beaucoup de problèmes et suscite chez Hannah beaucoup d'incompréhension.

Lors de son dernier entretien, elle se dit très déterminée à réussir et n'envisage pas d'échec. Au moment de la dernière vague de l'enquête elle prépare, avec enthousiasme, son premier voyage en Russie dans le cadre de ses études.

Que retenir de cette trajectoire ?

Dans cette trajectoire, la première année à l'Université semble avoir été d'emblée une année « sacrifiée ». Le contexte de vie de cette étudiante a fait passer « l'accrochage aux études » au second plan : le projet de changer d'établissement après quelques semaines de cours, puis la frustration de ne pas pouvoir le réaliser, les problèmes personnels qui en ont résulté, mais aussi d'autres difficultés liées au mode de vie et à l'addiction aux jeux internet ont empêché un véritable investissement dans les études. La décision de reprendre des études et de redoubler prend sens dans une démarche personnelle et volontaire dont la finalité est de construire un cadre de vie centré sur les études et le projet.

Paroles et témoignages

Une absence de lien entre le projet professionnel et les études universitaires

Pour Hannah le choix d'étudier les langues slaves à l'Université s'est fait en Terminale : *« c'est pas un choix de dernière minute, je savais qu'en Terminale je voulais faire ça quoi... en fait c'est par l'influence de mon entourage... j'ai un ami qui est Bosniaque, donc ça fait que je me suis intéressée un petit peu à sa culture, ensuite je voulais apprendre cette Langue mais j'ai su qu'à la Fac on pouvait que l'apprendre en faisant d'abord du Russe et ensuite le Serbo-Croate c'est juste une seconde Langue dans la Section de Russe, donc je me suis dit bon on va faire Russe... A part à la fac, je ne savais pas où l'apprendre ailleurs. »* Pourtant, auparavant elle pensait à suivre des études en psychologie : *« au départ je devais aller dans une École de Psychologie à Paris mais finalement je ne sais plus ce qui s'est passé, j'ai eu d'autres intérêts on va dire »*. Sa mère n'a pas influencé ses décisions : *« ma mère me disait "tu fais ce que tu veux". »*

Elle décrit sa décision comme suit : *« Au début je devais faire psychologie et en fait j'ai réfléchi et je me suis dit "est-ce que ça va me plaire ?". La plupart des gens regardent [...] les débouchés. Moi je n'ai pas fait comme ça. Je me suis dit "je vais prendre des études que je vais bien aimer et ensuite on verra ce que ça donne". Je ne me sentais pas de prendre un truc qui allait me faire un avenir mais que je ne ferais pas avec passion, un truc que j'allais lâcher en cours de route. »*

Elle n'a pas choisi ses études en fonction d'un métier visé. Pour elle, son choix de métier se fera en fonction et ses envies et des opportunités. De plus, au fil des entretiens sa vision n'évolue pas beaucoup : *« je ne me focalise pas sur un truc [métier] en particulier. Je fais mes études et après je verrai ce que j'aurai comme opportunités... J'aimerais bien mettre à profit l'apprentissage de la Langue pour le métier mais bon ... j'ai compris que souvent on fait des études et on fait des métiers qui ne sont pas vraiment en rapport avec, après peut-être il y a un truc qui m'intéresserait mais je ne sais pas si c'est possible c'est travailler en Bibliothèque Universitaire dans les sections de slaves etc., je sais pas du tout. Mais j'ai remarqué que si j'ai ma licence de russe, je pourrai faire le concours des bibliothèques et je me suis toujours intéressée à ça, donc je trouve que ça tombe bien. »*

Au cours de son deuxième entretien, à mi-parcours de sa première année à l'université, elle évoquait, avec une certaine naïveté, son souhait d'obtenir également une licence de droit : *« Après j'aimerais bien faire soit une licence de droit. Soit, je crois qu'il y a un diplôme qui se fait en un an, c'est du droit aussi, je crois que ça aide à passer les concours aussi... Parce que j'ai une amie, sa sœur a fait du droit et maintenant elle a un bon poste et un bon salaire. Je sais qu'avec une licence de langue, je n'aurai pas trop de débouchés. Il faut coupler ça avec quelque chose d'autre, et le droit je me sens capable... C'est de voir d'autres personnes qui ont été à la fac qui me fait dire qu'il faut ajouter quelque chose à la licence. »*

Avant de s'inscrire à l'université, Hannah s'était renseignée sur le contenu de la formation et elle a participé (activement, selon elle) à la réunion de rentrée : *« J'avais regardé sur internet le programme, ce qu'il fallait faire. Il y avait une journée de réunions de rentrée. Il y avait une réunion assez générale et une réunion de cursus. La réunion de cursus était assez utile. Par contre j'avais remarqué que personne ne posait de questions en fait. Alors moi je posais des questions. »*

Hannah n'a pas ressenti de décalage entre sa vision de la faculté qu'elle avait a priori et la réalité qu'elle a perçue : *« La fac de lettres on se dit que ça va être relâché quoi. La vision que j'avais de la fac c'est surtout un truc autonome quoi. Tu as la chance d'aller en cours, après tu y vas ou tu n'y vas pas, tu te débrouilles. C'est à toi de gérer, de construire ce que tu as à faire. »* Elle explique qu'elle a pu visiter la Faculté des Lettres une ou deux années auparavant et que la seule chose à laquelle elle ne s'attendait pas était le choix de la mineure : *« ... quand j'étais en Terminale ou en Première je sais plus, on avait visité la Fac de Lettres, on nous avait un peu expliqué etc., mais ... avant d'être dans la Fac de Lettres on ne sait pas s'il faut prendre une mineure, je veux dire on n'est pas préparé vraiment, au Lycée on nous a jamais dit qu'on devait prendre un second truc pour la première année ».*

Selon elle, ses difficultés proviennent, entre autres, de la mineure lui demandant trop de travail : *« là je suis en train de m'inquiéter pour le second semestre, parce que je sais qu'en Russe je pourrais avoir des bonnes notes mais en Japonais j'en sais rien, si je travaille peut-être oui, vu que le premier semestre j'ai un peu abandonné, j'ai déjà fait une première année, je ne vais pas encore faire une première année à cause de la mineure quoi, enfin voilà va falloir bosser, bosser, bosser ».*

Des difficultés liées à l'éloignement familial

L'éloignement familial a rendu le début de la première année à l'Université difficile pour Hannah. Elle décrit ses premières semaines à la Cité Universitaire comme difficiles, bien qu'elle ait pu être accompagnée d'une amie du Lycée: *« l'année dernière quand j'étais avec mon amie on mangeait toute les deux et tout, on faisait nos devoirs toutes les deux et le fait de ne plus être chez nous, pourtant on est pas des filles sensibles, on est pas des chochottes ni rien mais à des moments on pleurait car on n'était pas chez nous quoi, c'était pas notre chambre, on n'avait pas notre ordi, nos petits trucs, c'était vraiment ça change, ça fait un clash et je pense que pour certaines personnes ça doit être vraiment dur, dur ».*

Un détournement vis-à-vis des études dû à un nouvel entourage?

Visiblement ayant un besoin fort d'être entourée, Hannah explique « ... je trouve que si on est tout seul faut vraiment être accroché quoi, ... l'année dernière j'avais une amie avec moi que je connaissais déjà du Lycée ... et après on s'est fait d'autres amis dans la Cité U. donc on se retrouve un peu tous, il y a pas un soir où je suis toute seule dans ma chambre quoi...j'ai même déplacé les meubles de façon à ce que ce soit plus pratique quand on est beaucoup... »

Déjà lors de son premier entretien, au mois de décembre, elle disait avoir fait de nouvelles connaissances dans sa résidence universitaire, mais ne pas communiquer avec des étudiants de sa section : «...dans la même résidence...on est plus en communauté maintenant... Sinon dans ma section je ne parle pas à beaucoup de monde... Pour moi c'est dur de faire des connaissances durables à la fac. Parce que déjà moi je ne vais pas vers les gens, et les gens ne viennent pas me voir. Je n'en souffre pas, ça m'est égal. » De plus, avec le recul, dans son dernier entretien elle décrit son cercle de relations comme étant défavorable aux études : « j'étais entourée des personnes pas très propices au travail, des gens un peu dépressifs... ».

La projection de redoublement : rattraper une année sacrifiée ?

La première année à l'université s'est soldée pour Hannah par un laisser aller. Lors de son premier entretien elle évoque déjà de ne pas travailler pour cause de « problèmes personnels » : « Actuellement comme j'ai certains soucis personnels, le travail passe complètement à la trappe. Quand ce sera réglé je vais me refaire... » Mais elle ne travaille pas pour préparer les examens du premier semestre : « Je savais que c'était mort donc je n'ai pas pris la peine de les préparer... je trouvais inutile de me forcer à bosser, à ingurgiter tout le 1^{er} semestre en même pas un mois alors que je savais que mon année allait être foirée...j'y suis allée à la cool... Je préfère recommencer mon année tranquille l'année prochaine plutôt que me bourrer le crâne et me prendre la tête. »

Elle ne voit aucune utilité de persévérer pour passer en deuxième année : « essayer de forcer pour aller en 2^{ème} année c'est totalement inutile, je me serais "ramassée" et là ça m'aurait démotivée parce que j'aurais été perdue. Je préfère reprendre les bases de la langue. »

Les causes de redoublement : un cumul de difficultés

Selon Hannah son découragement n'est pas dû à l'aspect pédagogique, mais à sa vie privé : « ...ce ne sont pas les examens, c'est le cours des choses...Vu que je ne pouvais pas aller à Lille, ça a mis "en live" ma vie privée. Donc ça fait que je n'avais plus du tout envie de bosser. Et puis même je me disais que déjà le 1^{er} semestre c'était une catastrophe... »

Non sans remettre en question sa propre implication dans son projet de départ à Lille, pour Hannah, l'administration est aussi en partie responsable de son échec : « J'avoue je suis bête, je ne me suis pas renseignée directement à Lille avant de faire les démarches...je ne vais pas tout remettre sur la Fac d'Aix. Mais quand même...ils disent qu'il n'y a pas de problème...Je savais qu'à la fac on doit se débrouiller seul...Je ne m'attendais pas à ce que l'administration soit aussi relâchée... Ca ne me décourage pas mais ça m'énerve...Mais je sais qu'il y en a qui sont découragés par ça ».

Au mois d'avril, lorsque Hannah sait déjà qu'elle devra redoubler sa première année, elle décrit son mode de vie comme étant « incompatible » avec la vie étudiante : « *Ma vie n'est pas compatible avec la fac. Moi je suis une fille qui reste toujours à la maison devant le PC, je m'occupe de forums, de pleins de choses, je fais du codage, du design. Et tant que je n'ai pas fini un truc je ne vais pas me coucher.* » En effet, plus tard Hannah explique qu'elle a eu des difficultés à gérer son addiction aux jeux sur l'ordinateur : « *...avant je n'avais pas l'ordinateur avant j'étais tout le temps dans les livres, mais du moment qu'il y a eu l'ordinateur ça a été un déclin fatal des études, en même temps j'avais des ennuis personnels donc je me suis réfugiée ailleurs, mais voilà je me suis mise à jouer à « Wonderful World Craft », j'étais tout le temps sur internet je jouais aux jeux de rôle, je m'occupais des forums, j'ai appris le H.T.M.L., le C.S.S., j'ai appris le Graphisme bref, j'ai appris plein de choses d'ailleurs je ne regrette pas du tout, d'ailleurs je jouerais bien encore à « Wonderful World Craft », mais je sais que si je touche aux jeux c'est fini pour moi, je dégringole dans une fatalité* ».

A cause de ses difficultés comportementales, la vie à la Cité universitaire est, selon Hannah, plus propice aux études que son domicile familial : « *chez moi je suis très bien, ... j'aurais préféré rentrer chez moi tous les jours mais... la plupart du temps je finis à 19h, je ne vais pas prendre le bus pour rentrer chez moi ... après...dès que je rentre chez moi, je n'arrive pas à travailler, pourtant c'est calme on est que deux à la maison, ou des fois je suis souvent toute seule, ... il a tout ce qu'il faut mais chez moi je n'arrive vraiment pas à travailler ... je crois que c'est juste à cause du fait que je regarde tellement de séries sur internet que voilà on ne s'arrête jamais après c'est une question de volonté, il faut se forcer au bout d'un moment* ».

A ces difficultés se sont ajoutés des difficultés financières. En effet, Hannah est boursière et au début de sa première année à l'université elle dit ne pas avoir de difficultés financières particulière, (si ce n'est « un petit peu de folies » pour effectuer » deux voyages au milieu de la France en catastrophe») grâce à la bourse et à l'aide de sa mère. Mais quelques mois plus tard, elle explique qu'elle verse désormais de l'argent à une personne avec laquelle elle « s'est engagée financièrement » pour réaliser son projet de déménagement à Lille : « *depuis janvier 200 euros tous les mois jusqu'en juin...La faute m'est retombée sur le dos* ».

Une genèse de décrochage...

Au second semestre elle ne va pas en cours : « *Je suis allée à peu de cours, ça doit se compter sur une main. J'essayais encore d'aller aux cours où on devait aller [cours obligatoires] mais finalement je lâche prise. Quoi qu'il en soit j'assume,...le CROUS peut m'épingler, ça je le sais. Si ça m'arrive je ne serai pas surprise. J'ai fait des choix on verra.* » Désintéressée par ses études, elle n'est pas au courant des notes qu'elle a obtenues lors de contrôles continus : « *je n'en sais rien...j'ai regardé sur le panneau d'affichage mais je ne sais pas du tout comment ça marche...je sais que j'ai des notes. Ensuite d'où elles proviennent je n'en sais rien...* »

Avant les examens du second semestre, elle ne sait pas encore si elle va y participer : « *c'est la grande question...Vu que je compte refaire mon année, je trouve inutile d'aller aux examens pour cette année* ». Si les sujets des examens ne l'intéressent pas : « *franchement,*

c'est la dernière de mes préoccupations », ce sont les sanctions du Crous qui pourraient l'inciter à se présenter aux examens : « Je crois que ... si tu rends copie blanche ça fait comme si tu n'y avais pas été. Le problème c'est que dès qu'on se renseigne il y en a un qui dit A, l'autre dit B, l'autre dit encore autre chose. Donc comment savoir ? Soit je prends le risque de ne pas y aller... Si j'y vais ça sert à quoi, ça va être encore pire que le 1^{er} semestre. »

Malgré cette apparente indifférence, rendre la copie blanche pour cette étudiante qui n'a « jamais redoublé » n'est pas un acte anodin : *« Je n'aime pas du tout rendre la feuille blanche au prof parce que je sais que je suis capable de faire bien mais que là j'ai foiré. Je n'aime pas. »*

Une interprétation difficile des attendus pédagogiques ?

Hannah est consciente d'un certain décalage dont elle a pu se rendre compte entre sa vision probablement idéalisée des études universitaires et les réels attendus pédagogiques. Pour elle, les études à l'Université devraient se distinguer du Lycée: *« ... au Lycée ... il faut recracher son cours et c'était bon ils étaient contents les Profs, moi tout le temps je me suis dit mais c'est pas ça être cultivé... prendre des informations, les assimilées puis en ressortir quelque chose de personnel, de voir que voilà on connaît quelque chose à la vie »*. Visiblement surprise, elle décrit une expérience qui l'a apparemment marquée: *« hier on nous a rendu un devoir de Méthodologie du premier semestre, ...bon j'ai eu une note bien, mais la personne à coté de moi elle a eu une meilleure note donc j'ai regardé ... son devoir était très structuré ça j'ai trouvé que c'était franchement super bien fait mais moi j'aime pas...Apparemment c'est un truc qu'on doit encore faire maintenant..., c'était vraiment comme pour les bébés, elle expliquait bien vraiment tout, elle précisait bien vraiment tout, c'était vraiment trop cadré,...pas assez créatif, inventif... »*

Suite entre autres, à l'analyse de cette expérience, Hannah se remet en question sans être démotivée : *« je pense qu'en fait moi je suis trop dans l'excès je suis trop dans les ressenties personnels dans les devoirs, je pense que ça serait super que j'essaie d'avoir cette espèce de structure bien pédagogique où tu expliques tout ce qu'il y a à expliquer et qu'en plus il y ait de l'originalité dedans mais c'est vrai qu'ils ont raison... »*.

Un réajustement en cours ?

Lors de son dernier entretien, à mi-parcours de son année redoublée, Hannah semble avoir changé d'attitude. Malgré qu'elle n'ait toujours pas réussi à accepter la mineure, elle est très enthousiaste vis-à-vis de ses études : *« il y a tout qui me plaît : il y a la Langue, ...l'Histoire, c'est intéressant, ...la Littérature...franchement c'est super...je suis passionnée »*. Elle décrit ses notes obtenues aux examens du premiers semestre : *« ...la Grammaire, l'Écriture, là j'ai eu des notes ... au dessus de la moyenne, c'est au dessus de 15, c'est acceptable, mais en Littérature, l'Histoire j'ai eu un petit peu moins de 10, et en Japonais en fait j'aime bien, ... mais j'ai pas le temps de tout faire quoi...je me réveille le matin je bosse, je me couche le soir, je suis toujours en train de bosser...»* Elle n'hésite pas à rentrer en contact avec les enseignants et les trouve « assez ouverts » : *« il y en a qui ont une bonne communication et*

déjà en cours si on leur pose des questions ils nous répondent, et ensuite on peut les contacter par mail ».

A la recherche de nouveaux repères pour réussir ?

Hannah dit apprécier le travail en groupe. De plus, elle a tenté à organiser une séance de travail afin de préparer un partiel : *« ...j'avais pris les mails de toute la classe et j'avais organisé une séance de travail à la Bibliothèque dans les salles là, bon le truc c'est que les gens ils disent que ça les intéressent mais après on était plus que trois, et parmi ces trois personnes il y avait moi et les deux autres personnes étaient plutôt adultes on va dire, dans le genre plus de 40 ans quoi, donc on voit quand même que les étudiants ils sont facilement attirés par les choses mais une fois qu'il faut les faire là ils sont plus là quoi ».* Cherchant à créer des liens avec les étudiants de sa section, elle compte aussi sur son futur voyage en Russie : *« ...il y a des gens avec qui je suis assez souvent ou quoi, bon après c'est pas des amis-amis quoi, c'est des bonnes connaissances... après le voyage en Russie auquel je vais participer cet été... je sais qu'il y a certaines personnes qui vont venir aussi donc peut-être qu'on va créer plus de liens à cette occasion ».*

...Mais pas de solutions alternatives prévues

A mi-parcours de son année redoublée, Hannah revient sur sa première année passée à l'université : *«...l'année dernière ça m'a apporté plus de motivation pour cette année, plus de maturité aussi je pense, de débrouillardise, de dureté aussi, ce genre de choses, plus de compétences on va dire ».*

Elle se dit très déterminée à réussir son année : *« maintenant j'ai vraiment envie de réussir ce que je fais et je vais tout donner pour réussir, j'espère que ça va marcher ... je suis assez têtue si je décide un truc et que ça marche pas c'est la catastrophe...je veux valider c'est sûr...mais moi ce qui m'intéresse c'est qu'au terme de la Licence j'ai vraiment envie de savoir parler Russe, d'avoir la culture qu'il faut ».*

6.1.5. La double expérience d'un redoublement en L1 et d'un passage en L2 comme vecteur de maturité et d'autonomie

Profil

Régis, 18 ans, Bac L, non-boursier. Il est passé en deuxième année de LEA Anglais-Chinois grâce à ses notes du premier semestre. Régis vit à Marseille avec ses parents et son petit frère. Il ne travaille pas à côté de ses études.

Synthèse du parcours effectué

Régis a participé aux trois vagues de l'enquête : en mai 2010, en juillet 2010 et en mars 2011. Il s'est inscrit en LEA Anglais-Chinois car il souhaite devenir interprète à l'ONU, mais il avait également pour projet de pouvoir conjuguer, plus tard, ses études d'interprète avec d'éventuelles études au conservatoire pour devenir danseur professionnel. Cependant, lors de

son dernier entretien il ne parle plus de ce projet. Il a déjà appris l'anglais et le chinois au Lycée et souhaite approfondir ses connaissances. Pour lui, la faculté d'Aix était son premier choix, mais plus tard il souhaite pouvoir intégrer une école d'interprètes à Paris.

Régis a réussi à valider son premier semestre en L1 sans difficulté et, selon lui, sans s'investir dans ses études. Mais au début de sa deuxième année il est démotivé et se demande si ce LEA est vraiment « pour lui ». Avant les examens du 2nd semestre il dit ne pas réviser suffisamment. Il néglige certains cours soit parce que ils ne lui plaisent pas, soit parce qu'ils commencent trop tôt. Il envisage d'aller aux rattrapages, voire de redoubler son année. Avec le recul, il dit avoir eu une baisse de moral due à la fatigue, mais aussi au fait que son amie très proche était partie à ce moment-là.

A mi-parcours de sa deuxième année, Régis pense redoubler afin de valider les matières du second semestre de L1 et retravailler « tranquillement ». Il dit privilégier les cours du second semestre de la première année et accepte facilement l'idée d'un éventuel redoublement. Il ne parle plus de son projet de devenir danseur professionnel en parallèle avec ses études d'interprète, mais espère obtenir une Licence pour devenir interprète à l'ONU. Il espère également pouvoir prendre un appartement, avec l'aide de ses parents et/ou du Crous afin de pouvoir être plus près de son lieu d'études.

Que retenir de cette trajectoire ?

Au travers de la trajectoire de cet étudiant, on retrouve certains aspects déjà décrits dans les figures que peut prendre le redoublement de la première année à l'université : redoubler pour avoir le temps d'assimiler les nouveaux codes et consolider sa méthode de travail ; comprendre le niveau de travail attendu et produire les efforts d'apprentissage adéquats ; s'autonomiser par rapport à son environnement familial ; consolider peu à peu un projet d'études, etc. L'intérêt de ce témoignage réside dans le récit relativement objectivé des différents facteurs qui ont conduit au « décrochage » et à la non réussite. Son inscription sur deux niveaux d'études en parallèle (L1 et L2) a agi comme un révélateur des changements qu'il doit impérativement opérer pour réussir à l'université. La perspective de redoubler la L2 est le résultat d'une maturité accrue et d'une prise d'autonomie par rapport à sa famille qui le conforte dans un projet, initialement vague, mais que l'échec a permis de consolider.

Paroles et témoignages

Les circonstances et motivations du choix : un projet professionnel existant mais encore flou

Régis a décidé seul de s'inscrire à la faculté d'Aix-en-Provence, en LEA Anglais-Chinois. Concernant le choix de la filière, il explique qu'il a été lié à la fois à son projet professionnel et à ce qu'il recherchait : *« ben en fait moi quand j'étais au Lycée je faisais déjà du Chinois et donc je ne voulais pas le perdre donc j'ai décidé de faire L.E.A. parce que c'est ce qui me plaisait, me correspondait le plus, parce que je ne voulais pas faire que du Chinois ou que de l'Anglais, ce qu'ils font presque en L.L.C.E. en fait, et moi je préférais avoir plus de matières en ma possession en gros et puis même moi je veux faire Interprète à la fin de mon Master*

donc je préférerais avoir plus de notions culturelles, des notions économiques, des notions de Droit comme ça, ça peut toujours servir pour l'Interprétariat surtout en sachant que je veux faire Interprète à l'O.N.U. ». Le choix de la Faculté d'Aix s'est imposé car c'était la ville la plus proche du domicile de Régis.

Un soutien familial présent

Ses parents n'ont pas influencé son choix : « *mes parents ils sont d'accord avec tout ce que je fais, ils m'ont jamais poussé à faire autre chose qui me plaît, quand j'ai voulu faire le Bac L, ils m'ont laissé faire [le Bac] L et là à la fin de l'année de Terminale j'ai dit que je voulais faire L.E.A., ils m'ont dit ben il n'y a pas de problème si c'est ce qui te plaît ». Ses parents sont assez éloignés du monde universitaire, mais ne sont pas désintéressés : « pour eux c'était une découverte, parce que bon mon père n'a jamais fait d'université et ma mère a fait quelques mois en Droit donc elle connaissait ça un peu près mais moi je leur ai expliqué ce qu'on faisait en L.E.A. qui avait tel cours plus tel cours, donc Droit, Eco, Chinois, Anglais, et ils ont été d'accord quoi ».*

Une recomposition progressive du réseau social

Régis se sent intégré, mais ce grâce au fait d'être entouré par des personnes qu'il connaissait déjà : « *Je suis rentré et je connaissais déjà des gens du lycée dans la section où je suis parce qu'ils étaient avec moi en chinois. Donc ça s'est bien passé. En plus en LEA espagnol il y a ma meilleure amie donc je la vois souvent et puis j'ai beaucoup de cours en commun avec elle. Donc ça va ... »*

En revanche, les nouvelles rencontres sont plus difficiles à faire selon lui, notamment à cause de sa timidité : « *Moi la fac, tout le monde me disait que c'était ouvert. C'est vrai c'est ouvert mais je ne vois pas beaucoup de monde parler à tout le monde comme ça. Mais après c'est normal... Je suis trop timide pour aller leur parler donc c'est peut être moi aussi. »*

Plus tard, à mi-parcours de sa seconde année, Régis est plus satisfait de son intégration : il a pu rencontrer de nouveaux amis et sa meilleure amie est rentrée « *... ben j'ai changé un peu de cercle d'amis pendant six mois parce que ma meilleure amie était partie en ERASMUS donc j'ai pu rencontrer de nouvelles personnes, je me suis assez bien intégré et maintenant qu'elle est de retour je vois toujours les personnes que je voyais au premier semestre et je vois toujours autant ma meilleure amie quoi, donc tout va bien ».*

L'arrivée à l'Université : une rupture positive et une quête d'émancipation

Globalement, Régis se dit globalement satisfait de ses études universitaires, ses dernières correspondent à ses attentes et il les préfère aux études au Lycée : « *En LEA on nous demande beaucoup [de travail] mais c'est normal... Je préfère ce qu'on fait à la fac parce que c'est beaucoup plus varié. Ça donne envie, ce n'est pas contraint par la force du professeur à faire cet exercice sinon on a 2 heures de colle... »* L'étudiant est conscient que l'absence de coercition à l'université demande aux étudiants des efforts particuliers : « *D'un côté c'est stimulant, d'un autre côté on peut partir... Il faut juste avoir une volonté de fer ».*

Sa vie à l'université pour Régis semble constituer une rupture positive par rapport à sa vie au Lycée : il se dit plus mature, plus confiant : *« La maturité... J'ai beaucoup plus grandi que ce que je pensais. Je pensais devenir plus grand mais pas autant. Pas au point de regarder les jeunes du lycée et d'avoir l'impression que ça fait 3 ans que je n'y suis plus alors que je suis parti l'année dernière. »*

Il se sent plus confiant aussi, notamment grâce à son nouvel entourage : *« ... Je suis plus confiant. Je m'accepte mieux qu'au lycée. ..Alors je suis beaucoup mieux qu'au lycée... Déjà il n'y a plus le regard des gens sur ce qu'on est et ce qu'on fait. Et puis il y a plus de maturité je trouve... Il y a des gens de tout âge. Donc quand on papote, même si ça m'arrive de ne pas parler, quand on vient me parler ou qu'on me demande une cigarette, on papote. Ce n'est pas la même mentalité qu'au lycée où il y a les petits de 2nde qui ont 15ans. C'est plus culturel. Ce ne sont plus les ragots. »*

Cette maturité et la quête d'émancipation s'expriment chez Régis aussi par le fait de pouvoir réaliser ses propres envies dès son inscription à l'université : *« ...la danse, c'est depuis tout petit... je n'ai pas pu la faire avant parce que mon père ne voulait pas par rapport aux préjugés...ma mère s'est rangée de son côté... En septembre je me suis dit « puisque j'ai envie de le faire, je le fais... Ce n'est qu'à partir de mon entrée à la fac que je me suis dit « ça suffit, je suis assez grand pour savoir ce que je veux faire » ». Par ailleurs, il a arrêté la danse quelques mois après en raison de son emploi du temps, mais il espère reprendre plus tard.*

Les raisons de projection d'un redoublement en seconde année

L'étudiant ne valide effectivement pas son second semestre, mais passe en seconde année. Avec le recul, il revient sur ses difficultés en première année: *« en fait le second semestre de l'année dernière c'est parce que j'avais eu mon premier semestre en foutant pas grand-chose, j'avais pas spécialement travaillé et j'avais eu mon premier semestre, et au deuxième semestre je m'étais dit bon ben vu que je n'ai pas tellement travaillé ça sert pas à grand-chose et en fait ben si, donc voilà ... ben mon premier semestre, j'ai pas vraiment travaillé quoi, je me suis beaucoup plus reposé sur mes lauriers ».*

Les facteurs de décrochage

Régis décrit son « décrochage » de l'université : *« cette année quand je suis arrivé à la Fac, j'ai un peu commencé à travailler mais après j'ai batifolé un peu partout donc les résultats ont fait que je n'ai pas eu mon semestre ... je les ai passé les examens, je n'ai pas eu les notes qu'il fallait mais j'ai participé à tous ». Il explique ensuite que son entourage y a également joué un rôle important : « ben en fait ce qui m'a empêché de travailler c'est que j'ai eu une baisse de moral on va dire, j'étais fatigué de faire les trajets, fatigué de la Fac en elle-même, tous les gens que je connaissais je n'avais plus envie de venir à la Fac en fait, et ça c'est ressenti sur mon travail que quand je travaillais je disais oui, oui, je travaille, je travaille et 30 secondes plus tard j'allais soit regarder la T.V., soit sur l'ordinateur, ou je sortais enfin voilà quoi, je ne faisais pas ce que je devais faire ... ».*

L'absence d'alternative comme facteur de raccrochage ?

Suite à de nombreuses remises en question, Régis s'est remotivé : « ... *en fait au premier semestre de cette année je me disais mais de toute façon L.E.A. c'est pas fait pour moi et tout je pourrais très bien faire autre chose et en fait après les examens j'ai vu les notes que j'avais eues donc je n'étais pas fier de moi, ça a un peu continué niveau baisse de moral mais après je me suis dit que finalement il y avait que cette filière qui me plaisait puisque j'ai fait des recherches à coté pour voir ce que je pouvais faire si jamais je voulais arrêter L.E.A. et je me suis rendu compte en fait que c'était la seule filière qui me plaisait en fait parce que je ne voulais vraiment pas perdre le Chinois et que les Langues étrangères ça me plaît ».*

Les obstacles à la reprise en main des études

Pour cet étudiant, le fait d'être à cheval entre les deux années représente une source de difficulté : « *ah ben je le vois maintenant c'est assez difficile de suivre les cours de deuxième année puis à coté quand même de réviser les cours que les premières années ont et qu'on n'est pas obligé de suivre mais auxquels on est obligé de se référer ... c'est difficile de jongler avec les deux ».*

De plus, il a des difficultés avec certaines matières : « *ben en fait quand je ne comprends pas je décroche assez vite donc si je ne comprends pas un cours d'Économie ou un cours de Droit je me dirais ben de toute façon je ne le comprends pas je le relirais chez moi et arrivait chez moi je ne le comprendrais toujours pas pour autant et je dirais ben tant pis, donc voilà après c'est sur moi qu'il faut que je travaille aussi ».*

Une projection de redoublement en réponse aux difficultés pédagogiques

Compte tenu de ces difficultés l'étudiant se prépare à l'idée de redoubler sa deuxième année et se fixe des objectifs à court terme. Pour lui la priorité est de valider le second semestre de L1 : « *oui, là je privilégie plutôt les cours de première année du deuxième semestre même si je suis les cours de deuxième année je passe plus de temps à réviser la Gestion, l'Eco et l'Anglais que j'avais l'année dernière »*, puis essayer de valider les U.E. du second semestre de L2. Pour cela Régis a adopté une certaine méthode de travail : au fur et à mesure il prépare des fiches récapitulatives qu'il relit avant les examens.

Malgré ces objectifs fixés, il n'exclut pas un éventuel échec, mais compte sur le redoublement pour reprendre ses études en main : « ... *si je ne valide rien cette année c'est pas grave parce que de toute façon je vais la reprendre donc si je valide tant mieux ça me permettra d'avoir un peu plus de temps pour réviser d'autres matières...de toute façon j'ai pas totalement tout compris donc à la limite j'irai en cours et à force de répéter j'apprendrai quoi ».*

Un réajustement de mode de vie en cours ?

Pour l'année prochaine, Régis espère avoir son propre appartement pour s'approcher du lieu de ses études : « *moi j'habite à l'autre bout de Marseille, donc je prends le Bus, Métro et Navette, ça met 1h30, donc 3h aller-retour quoi, ..., ben c'est un rythme assez fatiguant... moi*

j'aimerais avoir mon appartement mais après il faut que je fasse les demandes auprès du CROUS et puis à côté il faut que je vois avec mes parents si c'est possible ou pas ».

Au final Régis se dit motivé à continuer ses études : « *ah oui, oui, non là c'est cette filière qui me plaît donc je veux l'avoir je ferai tout pour l'avoir quoi ...j'ai qu'une envie c'est réussir ma Licence pour avoir après d'autres opportunités ».*

6.1.6 – La réorientation pour se raccrocher à un projet

Profil

Zoé, 19 ans, Bac L, Boursière, vit chez ses parents à une demi-heure de train d'Aix-en-Provence. Elle n'a pas validé son L1 en LEA Anglais-Italien et s'est réorientée vers la Licence de Psychologie au sein de la même université. Elle travaille en été, mais pas au cours de l'année universitaire.

Synthèse de parcours effectué

Zoé a participé aux trois vagues de notre enquête : en mai 2010 à mi-parcours de sa première année à l'université, en juillet 2010 et en février 2011.

Selon Zoé, son inscription en LEA était une solution d'attente pour préparer un concours d'infirmière. Mais après avoir échoué au concours d'infirmière, elle pense d'abord passer le concours d'aide soignante, puis poursuivre à la Faculté de Médecine. Elle abandonne rapidement cette idée et, après avoir mené à terme sa première année en LEA sans la valider, Zoé s'inscrit en L1 de Psychologie. Souhaitant toujours travailler dans le domaine médical, elle espère pouvoir ainsi devenir « Psychologue mais dans les hôpitaux ». A mi-parcours de sa première année en Psychologie, l'étudiante se dit très motivée. Elle pense avoir trouvé sa voie et elle est sûre de continuer en psychologie, quelques soient les résultats de cette première année. Mais la maladie suivie d'une hospitalisation l'empêche de se présenter à tous les examens du premier semestre.

Que retenir de cette trajectoire ?

Cette dernière figure du redoublement suite à un échec en L1 éclaire les conditions d'une réorientation. Ici, l'échec ou l'abandon sont « programmés » dès le début de la L1 dans la mesure où l'inscription à l'université constitue une situation d'attente avant d'intégrer une formation non universitaire. Sa trajectoire illustre, du moins en partie, la façon dont l'orientation et, plus généralement le système scolaire au niveau macro, pèsent sur le choix de certains étudiants entrant à l'université. Ici, le double échec – en L1 et au concours de l'école d'infirmière – ramène cette étudiante à la « case Départ ». La réorientation vers une autre filière est motivée par le projet de travailler dans le domaine de la Santé et l'inscription en Psychologie est une nouvelle tentative pour y accéder. Pour autant l'affiliation aux règles et

références universitaires reste faible et les problèmes de santé survenus en milieu d'année universitaire risquent d'éloigner encore cette étudiante d'un parcours de réussite.

Paroles et témoignages

Circonstances et motivations du choix : une erreur d'orientation?

Dès son premier entretien Zoé explique que son inscription à l'université était une solution d'attente avant de passer le concours d'infirmière : « ... j'aimerais passer des concours, et pour ne pas rien faire pendant un an je voulais aller à la fac... Et puis j'ai toujours voulu aller à la fac depuis que je suis toute petite. Parce que ça me plaisait la fac. Après la fac de Lettres parce que je venais d'un bac L. juste pour étudier encore des langues mais de toute façon je ne comptais pas rester. »

Elle décrit ses projets après avoir échoué au concours d'infirmière : « J'avais passé le concours d'infirmière, je ne l'ai pas eu. Mais je vais aller en fac de médecine et je vais passer d'autres concours... C'est aide soignante. Pour rentrer dedans et après monter. ... Si je n'avais pas mon concours ...je vais aller en fac de médecine pour être vraiment dans le truc en fait... J'avais déjà tout prévu de toute façon. »

Ne voyant pas de débouchés, elle est sûre d'arrêter ses études à l'issue de l'année : « C'était prévu que je ne ferais qu'un an. Dans le pire des cas je faisais autre chose mais je ne restais pas ici c'est certain... Comme la filière est bien mais c'est sûr qu'elle ne me mènera à rien du tout, c'est sûr que j'arrête...je n'ai pas envie d'être traducteur, je n'ai pas envie d'être prof... » Encore avant les examens du second semestre elle parle de son passage à l'université au passé : « La fac, c'était pour voir ce que c'était ...»

Un soutien familial moral

Dans son entourage familial, personne n'a suivi d'études universitaires, mais elle se sent soutenue : « je suis la seule à aller à la fac...ma mère le découvre en même temps que moi...elle est contente parce qu'elle n'a pas pu faire d'études...mes parents sont derrière moi ».

Une absence apparente de difficultés d'adaptation...

Pourtant l'étudiante n'évoque pas de difficultés particulières liées à ses études. Pour elle, sa première année à l'université en LEA était globalement satisfaisante à tous les niveaux qu'il s'agisse des relations avec l'administration, le corps enseignant, les étudiants, ou encore les connaissances qu'elle a acquises (« j'ai appris plein de trucs...c'est de la culture générale, ce n'est pas plus mal »). Selon Zoé, elle a été préparée au nouveau cadre universitaire et il lui convient plutôt bien « J'avais des amies qui y étaient donc elles m'avaient vraiment bien raconté comment c'était...Je n'ai pas été trop surprise. » L'étudiante dit préférer l'Université au Lycée car « c'est beaucoup plus libre...on peut faire ce qu'on veut... être indépendant...ça ne me dérange pas trop, avec ça j'ai pas de problème. On est plus indépendant, on est pas obligés de faire ses devoirs ».

Malgré son apparente adaptation à l'Université, Zoé ne valide pas son premier semestre et reste « pas du tout satisfaite » de ses notes. Elle explique cela par le manque de temps pour les révisions, mais aussi par son manque d'organisation et son temps d'adaptation : « *J'ai très peu révisé...Je me suis très mal organisée pour ça...j'avais très peu de temps pour réviser...Le temps de m'adapter et tout...c'était un peu rapide, je pense* ».

Un découragement inavoué

Ne sachant pas encore si elle ira aux rattrapages, elle n'avoue son découragement qu'à demi-mot : « *Je ne sais pas...Je pense que je vais y aller mais de toute façon je ne vais pas continuer donc que je passe aux rattrapages ou pas je m'en fous* ».

Elle ne se dit pas découragée et compte encore valider son deuxième semestre : « *j'ai quand même ma fierté donc il faut au moins que j'aie le 2^e [semestre]...* » Cependant, elle semble n'avoir toujours pas compris le fonctionnement de sa filière : « *Je ne sais pas comment ils organisent leur truc, je ne sais pas ce qu'ils font. C'est mal fait je trouve* ». Mais plusieurs mois plus tard elle avoue : « *au deuxième semestre j'avais très peu révisé donc j'y suis allée « cool-raoul »...je ne suis pas allée voir mes notes...je sais que j'ai réussi des trucs en Anglais, en Italien, mais rien qu'avec l'Eco, le Droit, j'ai dû me taper des notes catastrophiques* ».

Cela ne l'a pas affecté moralement : « *non absolument pas, non, non et puis bon on était une bande d'amis c'est plus agréable, et puis bon il y a des cours je n'allais pas non plus, mais bon j'ai quand même tenu, je l'ai dit je m'étais engagée pendant un an même si je sais que je ne vais pas continuer je faisais quand même mes devoirs, j'allais presque à tous les cours, je n'ai pas fait rien pendant un an...j'ai perdu qu'un an, je n'ai pas perdu 20 ans, c'est pas trop grave quoi* ».

Le système scolaire mis en cause pour expliquer l'erreur d'orientation

Pour Zoé, son erreur d'orientation est liée au système de Baccalauréat et donne son analyse de la situation : « *elle [la Conseillère d'Orientation au Lycée] m'avait conseillé de faire des Langues parce que c'est vrai dès qu'on est en L de suite on pense aux Langues donc on nous fout de suite en Langues, les scientifiques c'est Médecine, je pense qu'on peut venir de S et aller en Langues et vice versa il y a même des L qui vont en Médecine* ».

Une réorientation réussie ou une étape de plus dans la recherche d'un projet ?

Lorsque nous avons retrouvé Zoé quelques mois plus tard, elle était inscrite en L1 de Psychologie. Elle explique sa réorientation comme suit : « *Je savais très bien que je n'allais pas continuer en L.E.A. puis finalement j'ai voulu faire Psycho et je ne regrette pas, j'aime vraiment...J'ai toujours voulu travailler dans le domaine médical, mais je suis nulle en Math donc je n'ai pas pu aller en médecine, dommage, et puis bon Psychologue mais dans les hôpitaux, je veux vraiment rester dans le domaine hospitalier* ».

Selon l'étudiante, son choix d'orientation initial était un choix qu'elle a dû accepter compte tenu de contraintes qui lui ont été présentées : « *Là c'est bon, j'ai trouvé ma voie mais je le*

savais dès le début, c'est mes Profs qui m'ont perturbée...en fait j'avais pensé avant et puis c'est mes Profs qui m'avaient dit comme j'étais bonne en Langues : continuez en Langues, blablabla, ils m'avaient mis la tête comme ça et comme une imbécile j'ai accepté...». Elle aurait donc songé auparavant à s'inscrire directement en Psychologie : « j'y avais pensé mais ils m'ont dit que c'était trop scientifique pour moi, et je suis en Psycho, ce n'est pas si scientifique que ça, il y a de la Bio mais c'est des choses à apprendre faut pas être bon ».

L'étudiante se montre confiante quant à ses capacités de suivre les enseignements dans sa nouvelle filière : « j'ai de la Bio et des Stats mais les Stats c'est bas il y a très, très peu de calculs même moi j'y arrive j'étais nulle en Maths... c'est pas trop scientifique, pour l'instant ça va je sais qu'en deuxième et troisième année il y aura plus de calculs mais ça ne sera pas plus difficile que ça, il y a beaucoup de L qui sont en Psycho et qui y arrivent, c'est vrai que la Bio c'est un peu plus scientifique j'avoue c'est de la Chimie, de la Physique mais bon ».

Elle est persuadée d'avoir trouvé sa voie et dit s'investir davantage cette année : « j'étais beaucoup plus assidue cette année, je ne loupais pas les cours...je suis tout le temps en cours, de toute façon il le faut, je n'ai pas le choix ».

Un réajustement encore incertain

Bien que l'étudiante dit avoir beaucoup travaillé, notamment à la BU, elle avoue ne pas s'intéresser à toutes les matières : « j'ai tendance à me concentrer plus sur les matières qui m'intéressent ça je pense comme tout le monde mais je ne suis pas assez studieuse non plus mais j'essaie quand même de m'y intéresser un minimum, je n'abandonne pas dès le début j'essaie on sait jamais parfois on peut réussir donc bon je ne me décourage pas ». Par exemple, bien qu'elle a pu valider la Méthodologie du Travail Universitaire, elle n'en a pas perçu d'utilité : « je ne sais pas j'en voyais vraiment pas l'intérêt on apprenait à prendre des notes des trucs comme ça, moi je ne sais pas j'ai appris à prendre des notes dès le collège, je n'en voyais pas la nécessité, il y en a beaucoup qui n'allait pas en M.T.U., bon les cours de T.D. étaient obligatoires surtout pour les Boursiers on devait écrire notre nom et être assez assidu c'est des cours où on faisait rien... »

Une issue de l'année mal engagée à cause d'un problème de santé

Mais elle a eu des problèmes de santé importants, suivis d'une hospitalisation, qui lui ont empêché d'être présente à tous les examens du premier semestre : « je n'ai pas pu assister à mes partiels de Janvier, j'ai eu des problèmes de santé..., et donc je suis aux rattrapages d'office...donc voilà il y a des notes que je n'ai pas ». Elle a été malade pendant un mois et demi : « j'avais pas pu réviser, ça avait commencé avant les vacances on ne savait pas vraiment ce que j'avais donc j'allais quand même en cours, j'étais dans un sale état mais j'allais quand même en cours... » Malgré cela, elle est confiante : « ... j'ai eu du contrôle continu heureusement donc je sais que j'ai déjà quelques notes qui sont validées, je sais que ma M.T.U. elle est validée donc déjà j'ai validé une U.E. mais après ça reste en suspens quoi, je le saurai qu'en Juin ou en juillet quand on aura les résultats ».

6.2 - Les figures de la non-réinscription à l'université à l'issue d'une année en L1 : le projet professionnel comme levier vers un nouveau statut

L'étude qualitative a mis en lumière le rôle paradoxal du projet professionnel dans la non affiliation de l'étudiant aux études universitaires : « projet professionnel vs études universitaires ». Dans ces cas de figure, l'étudiant sait souvent avant de commencer ses études en L1 qu'elles ne lui permettront pas de réaliser son projet. L'université est alors une « salle d'attente » et la non réinscription à l'université n'est pas synonyme d'arrêt des études. Si cette absence de lien entre les études à l'Université et le projet professionnel est également observée pour les étudiants qui restent à l'université malgré les difficultés (voir la section précédente), la principale différence entre ces deux groupes d'étudiants est, à notre sens, dans l'existence d'un projet professionnel construit et/ou réfléchi.

Nous présentons à la suite le parcours de cinq étudiants pour qui l'existence d'un projet va les conduire à quitter l'université pour une autre formation.

6.2.1 - L'Étudiant orienté vers le monde de travail : un parcours professionnel avancé et cohérent...

Profil

Yann, Bac Littéraire, 18 ans, non-boursier, vit chez ses parents près d'Aix-en-Provence.

Synthèse du parcours effectué

Était inscrit en L1 Géographie mais avait abandonné au bout de deux mois, sans passer les examens. Au départ, il projetait de s'inscrire à l'institut de sciences politiques (IEP). Très actif sur le plan professionnel (écriture d'un livre, photos, travail dans l'événementiel et pour une grande ONG), déjà en avril il ne fréquente plus l'Université car il avait abandonné sans passer les examens. Un an après, il suit une formation à l'Institut Européen de Journalisme de Marseille, dont il est très satisfait. Cependant il n'exclut pas la possibilité d'arrêter les études si « une opportunité professionnelle se présente. »

Que retenir de cette trajectoire ?

On constate que cet étudiant ne « sacralise » pas les disciplines académiques qu'il a choisi d'étudier à l'université ; en revanche, il se mobilise entièrement vers son but, à savoir l'activité professionnelle qu'il envisage et l'université n'a jamais été qu'une des étapes possibles pour y parvenir. Pour atteindre ses objectifs, il se positionne comme acteur de son parcours et adopte une démarche très volontariste qui lui permet à la fois de s'intégrer socialement et de multiplier les activités et les expériences.

Paroles et témoignages

Les circonstances et motivations du choix de l'université

A l'Université, il s'est inscrit en première année de géographie « par défaut », en attendant de passer le concours d'entrée à l'IEP : *« J'avais choisi de venir à la fac car j'avais déjà assisté à quelques cours, et je m'étais renseigné, je savais qu'il y avait de la géographie humaine et physique. »*

Il avait déjà un projet professionnel bien réfléchi : *« Je prépare le concours de science politique cette année. Et là-bas une année à l'étranger est obligatoire en troisième année. Si je n'ai pas le concours je le ferai car ça me facilitera l'entrée au concours si j'ai déjà une expérience à l'étranger. Je vais aussi préparer un dossier pour info-com. Si j'échoue aux deux, j'irai en droit. Je saurais au début de l'été où je serais. J'aimerais rester sur Aix, je n'aurais pas besoin de louer un appart, c'est pas mal. Si je change de ville, je ferais une colocation avec une amie qui est sur Avignon. J'essaierai de choisir le moins cher. Mais je continuerais mes travaux de photo, l'agence est sur toute la France, même à l'étranger. Alors c'est plus ma vie personnelle qui va changer si je déménage. Si je sors de sciences politiques au bout de 3 ans je n'aurai pas de diplôme mais après je peux basculer sur l'école de journalisme. C'est plus structuré que la fac, on demande plus de rigueur. Mais ça ne me gêne pas. »*

De nombreuses activités extra-universitaires

Yann a de nombreuses occupations : *« Je suis photographe en dehors de mes études, en relation avec une agence à Paris qui me fait aller sur les concerts. Je décide moi-même de mes horaires, le soir ou le week-end. Sinon pour mes loisirs en dehors de la fac, je fais donc beaucoup de photo, du street art, c'est des photos, les miennes, ou des dessins qu'on imprime en grandeur nature sur les murs. Je fais aussi du journalisme, je suis chroniqueur sur les concerts, et je fais de la musique aussi. Et j'aime la politique : je mets des tracts sur les marchés, à propos de partis politiques, et je travaille aussi avec green peace. »* Il semble être clairement orienté vers le monde de travail, et il développe ce projet dans deux temporalités, l'une plutôt éloignée (devenir journaliste), l'autre plutôt immédiate (en étant photographe et chroniqueur) : *«... je suis assez autonome dans mon travail, je trouve facilement des projets, des plans. Je privilégie plus les formations qui sont plus pratiques, avec des stages. Tout le monde m'explique que l'important c'est l'expérience et pas les années d'études. Moi j'ai commencé le premier article que j'ai publié j'avais 7 ans. Je fais un livre sur la Mauritanie, à mon âge c'est bien quoi. »*

Une approche sélective des études universitaires

Dès le début de ses études à l'université, il a choisi de fréquenter les cours « à la carte » : *« J'ai arrêté juste avant le premier partiel, je n'en ai pas passé, j'ai juste gardé l'anglais, « anglais presse » j'adorais, pour parler, écrire, entretenir mon niveau. »* *« J'aime moins la géographie physique mais mes amis m'avaient dit que la géographie humaine allait prendre le dessus et c'est l'inverse qui s'est passé. Donc ça m'a moins intéressé. Sur le papier ça*

avait l'air intéressant, mais de toute façon il me faut une licence pour faire le concours que je veux faire, alors géographie ça m'avait paru bien. »

Une préférence accordée aux connaissances acquises sur le champ

L'apport de ces quelques mois passés à la fac se résume pour Yann comme suit : *« Ces quelques mois à la fac m'ont apporté un peu de culture générale, après je sais que je ne veux plus y aller, mais c'est tout. » « J'ai vraiment plus appris sur le terrain qu'à la fac, en me mettant à écrire petit à petit, sur la politique, la musique, puis je me suis mis à la photo, faire mes articles chez moi, puis j'ai été contacté par une association qui m'a fait venir dans son équipe ce qui me permet de ne pas payer les places de concert. Entre temps j'ai été pris dans une agence de photographes, je fais aussi des interviews, je commence à connaître du monde. »*

Une autonomie assumée

Il n'exprime pas le besoin d'être encadré : *« C'est plutôt pas mal, le travail en autonomie. Après l'école c'est juste un moyen pour construire ma vie, tout ce que j'aime, alors je m'adapterai. C'est pour ça que je révise beaucoup pour préparer mes concours, avec les formations, les documents sur internet, l'histoire où il faut bien réviser. »* Mais il semble être concentré sur ses propres objectifs : *« Moi je préfère être dans un environnement où tous sont à fond pour travailler, concentrés. Quand j'écris beaucoup d'éléments qui me font un bon cours, quand personne parle, dans ces ambiances-là, plutôt que celles de la faculté où je perds mon temps. »*

Sa méthode de travail semble assez éloignée d'un travail scolaire : *« Je ne fais pas d'emplois du temps car je sais que je ne respecterai pas, la veille je décide de ce que je fais le lendemain, et puis quand j'ai du temps libre je révise, et je révise de plus en plus. Mais je travaille comme ça, je n'aime pas réviser sur une durée longue, je préfère m'y mettre de plus en plus un mois avant le concours. Je sais que je retiendrais, ça m'empêche pas de faire la fête et autre chose. »*

L'effet facilitateur d'insertion des activités extra-universitaires

Il a ensuite tenté le concours de l'IEP sans succès, a déposé un dossier à la Fac Info-com d'Avignon sans réponse. Un collègue journaliste lui a parlé de l'Institut Européen de Journalisme de Marseille, il a réussi le concours d'entrée sans difficulté. Au final il se dit très satisfait : *« ça me convient mieux, c'est plus en phase avec mes aspirations, ça correspond à moi, à ce que je veux faire »*. Il continue à travailler comme chroniqueur des concerts dans la région 5-6 heures par semaine et comme photographe dans l'événementiel et il a près de 20 heures de cours par semaine. Il dit aimer « les cours professionnalisants » et est très content de ses résultats à l'Institut car il a fini l'année deuxième de sa promotion.

6.2.2 – Quand la confrontation des différents systèmes de formation est défavorable à l'Université

Profil

Christophe, 18 ans, Bac littéraire, boursier, vit chez sa mère à Marseille.

Synthèse du parcours effectué

Était inscrit en L1 Musique où il effectuait ses études en parallèle avec les études au Conservatoire de Marseille. Il a été interrogé en décembre 2009 pour une première fois, puis en début 2011 (par internet). Il évoque d'emblée son projet de poursuivre dix ans d'études au Conservatoire pour devenir compositeur ou jouer dans un orchestre. Il ne travaille pas, mais a essayé de chercher un emploi de professeur de musique. Il ne fréquente pas la BU et préfère travailler seul. En 2010, il ne dépose pas la demande de bourse, ne s'inscrit plus à l'Université et poursuit sa formation au Conservatoire.

Que retenir de cette trajectoire ?

Cet étudiant présente une autre figure de l'investissement dans un projet professionnel qui va conduire à un éloignement des études universitaires. Dans sa confrontation à deux systèmes de formation (conservatoire et université) s'exprime une distance entre l'approche académique de la discipline (université) et son apprentissage professionnel (conservatoire). Cette confrontation est visiblement défavorable à l'Université et détériore progressivement la motivation d'y poursuivre ses études. Comme Yann, Christophe reste attaché à son projet initial et c'est en partie pour cela qu'il abandonne la fac.

Paroles et témoignages

Les circonstances et motivations du choix : une formation en parallèle

« J'ai choisi la musicologie parce que je suis au Conservatoire de Marseille, c'est-à-dire que j'ai pas eu trop le temps de me renseigner parce que j'ai eu des problèmes de scolarité au lycée, tout ça. Donc je me suis inscrit au dernier moment, déjà pour la bourse tout ça, je vais la recevoir en janvier. » « En fait, mes études c'est un petit peu dans le cadre du conservatoire, et la fac c'est un plus ». Son projet est de « continuer à travailler pour passer le diplôme au conservatoire, parce que si j'y arrive je vais faire dans la pratique, jouer dans un orchestre comme ça ! et je sais que la fac, c'est ce qui va m'ouvrir les portes dans ce domaine. »

L'arrivée à l'université : une découverte totale

« Je m'imaginai plus des cours en amphi par exemple, je n'imaginai pas être 80 par salle, et les cours je m'attendais pas trop à la même chose quoi ! je pensais que les profs seraient plus présents quoi ! ... Ça se passe pas trop mal quand on arrive à s'asseoir déjà et qu'on trouve de la place. Puis ça dépend des profs quoi ! »

Il raconte : « *L'information c'est vrai qu'il faut qu'on se débrouille tout seul, l'administration c'est vrai que j'ai pas eu beaucoup de rapports avec eux, je sais pas trop comment ça se passe, c'est vrai qu'on est livré à nous même, et si on ne va pas chercher l'info, moi je sais par exemple que pour le sport, je me suis pris un peu tard et il y avait personne qui est venu me chercher quoi ! Pour le sport toutes les places étaient prises cette année, ce semestre. »*

Il ne s'est pas beaucoup renseigné quant au contenu des études et s'attendait à un contenu de formation différent : « *j'imaginai des trucs beaucoup plus pratiques, là c'est la théorie, je me suis pas renseigné, ... je m'attendais plutôt à une sorte de groupe un peu de musique, où on monte des projets dans ce sens-là, d'utiliser des instruments tout ça, et là, on fait de l'histoire de la musique, des mathématiques et de l'acoustique, et je m'attendais pas à des trucs comme ça, voilà ».*

La préférence accordée aux connaissances pratiques

« *...En ce qui me concerne moi, je pense pas que ça va me servir. Moi ce qui m'intéresse vraiment c'est l'instrument, je suis dans un orchestre tout ça, et j'aimerais travailler pour eux. » « La théorie ça ne me passionne pas, mais vu que c'est dans la filière où je dois aller, c'est pas inutile complètement quoi ! »*

Il consacre tout son temps à son instrument et à la musique : « *Le loisir, c'est la musique mon loisir... Aussi le sport et cette année j'aurais préféré le faire à la fac, et donc du coup j'en fais pas du tout... j'ai un peu choisi de me consacrer à l'instrument en dehors des heures de cours ».*

La genèse de décrochage : des trajets perçus comme une perte de temps au désintéressement total

On constate déjà en décembre une certaine démotivation, liée, d'après l'étudiant au trajet trop long entre son domicile, le conservatoire et la faculté : « *ça me prend un temps fou, et dans ma tête je me dis que le temps que je perds dans les transports, je peux faire un travail à la maison. C'est ça qui me dé motive le plus. »* Il dit que si un jour il abandonne, se serait à cause de cela, « *en très grande partie, parce que une fois que je suis à la fac, je m'y sens très bien quoi !* » Il n'a pas pensé à déménager sur Aix : « *ce serait bête d'y aller ».*

Pour Christophe, en raison de la durée des transports, aller à l'université est en fait perçu comme « en concurrence » aux temps de l'étude. « *L'emploi du temps est assez simple pour ce trimestre, je dois aller à la fac, le mercredi, jeudi, et vendredi, ensuite comme c'est la convention le lundi je ne vais pas à la fac, je vais au conservatoire, c'est exclusivement pour le conservatoire, j'ai des cours de chorale, d'harmonie et d'écriture. »*

Musicien expérimenté, pour lui les exigences à l'université ne semblent pas représenter un problème : « *Les exigences pour moi c'est un peu simple quoi ! Certains trucs, parce qu'il y a des élèves qui n'ont jamais fait de musique et pour les étudiants qui n'ont pas une certaine base, il y en a certains dans ma classe qui connaissent déjà les bases. Au début c'était facile, ensuite c'est vrai que ça progresse super vite. »*

Pour lui, les déplacements entre Marseille et Aix sont perçus comme un réel problème : *« c'est pour le déplacement surtout, moi je suis habitué, j'habitais en face de mon collègue, donc j'avais l'habitude d'avoir la vie facile de ce côté-là quoi ! Puis le lycée n'était pas trop loin il était à un quart d'heure de chez moi, puis là je perds mes journées dans les déplacements. » « ... ça décourage, parce que parfois je ne vais même pas aux cours, je me dis que je vais perdre 2h, 2h et demi de transport pour une heure de cours, donc du coup j'ai l'impression que ma journée est complètement prise. »*

Bien que lors de la première interrogation il n'exprime pas de mécontentements particuliers ni vis-à-vis des enseignants, ni de l'administration, en 2010 il ne se réinscrit plus à l'Université préférant poursuivre sa formation au conservatoire (préparation d'un concours). Il se dit être très satisfait : *« Épanouissant, intéressant, avec de très bons enseignants »* et « déçu » par son expérience à l'Université.

6.2.3 - Une année à l'Université réussie suivie d'une réorientation « programmée » vers une autre formation

Profil

Cécile, 18 ans, Bac série ES obtenu dans un lycée public, non-boursière (la bourse lui a été refusée car elle se trouvait hors barème), s'est inscrite en L1 Psychologie après avoir effectué un passage de deux semaines en Faculté d'Histoire. Elle vit chez ses parents non loin d'Aix et possède un permis de conduire et une voiture.

Synthèse du parcours effectué

Cécile a participé aux quatre vagues de l'enquête et a été interrogée en janvier 2010, en mai 2010, en été 2010 et en mars 2011 (par internet). Elle a participé aux examens des deux semestres et validé son année intégralement. Cependant, elle ne s'est pas réinscrite à l'Université pour la rentrée 2010-2011 car elle s'est réorientée vers la formation d'assistant social à l'Institut Méditerranéen de formation et recherche en travail social, afin de préparer un diplôme d'état d'assistante de service social (DEASS). Par ailleurs, sa mère est également assistante sociale.

Que retenir de cette trajectoire ?

Cécile semble avoir acquis le « métier d'étudiant » dès ses premiers mois à l'Université, ce qui ne l'a pas empêché de ne pas se réinscrire en deuxième année et de préférer une autre formation, permettant d'accéder directement à un métier.

Cette étudiante a un rapport « proactif » à ses études. Elle a complètement assumé son changement de statut intégrant à la fois les nouveaux codes scolaires et faisant preuve d'initiatives pour tous les aspects de sa vie étudiante (financiers, informations sur les études, lien social avec les autres étudiants). Dans sa réorientation, se joue peut être d'une part le modèle familial (la mère) mais aussi l'autocensure plus fréquente chez les filles que chez les

garçons. La perspective d'études longues est ici perçue comme plus coûteuse en termes d'efforts et l'accès à des études plus courtes lui est préféré.

Paroles et témoignages

Les circonstances et motivations du choix de l'université : un choix soutenu par les parents

Plutôt bonne élève, elle s'était documentée sur les études de Psychologie déjà au Lycée. Ses professeurs du Lycée lui avaient conseillé de s'inscrire en Faculté de Psychologie, pour ensuite passer le Master pour devenir Professeur des Écoles, comme elle le souhaitait. De son côté, elle avait vu que pour ce concours, elle devait passer des épreuves de Français, de Mathématique, et d'Histoire. Du coup, elle a plutôt envisagée de s'inscrire en Faculté d'Histoire, pour acquérir des connaissances en Histoire. Cependant, après un bref passage en Faculté d'Histoire, Cécile s'est inscrite en première année de Psychologie car les cours d'Histoire ne lui plaisaient pas. Sa mère a également une Licence en psychologie et les deux parents « connaissent la fac ».

Un projet professionnel en évolution

Malgré l'intérêt porté pour la Psychologie, déjà en décembre elle ne se voit pas continuer dans cette discipline. Elle ne souhaite pas devenir psychologue : « *un Master, c'est pour faire Psychologue entre autres, c'est pour travailler dans la Psychologie, tandis que moi je veux travailler dans le social avec les jeunes, j'ai passé le Bafa* ». Pourtant, après le bac, cette étudiante a préféré faire une Licence plutôt qu'un BTS (par ailleurs, son frère suit un BTS) : « *un BTS en alternance, c'est vraiment pour se spécialiser et après pour travailler, c'est sûr c'est bien car on est payé, mais là je pense que j'ai le temps quand même avant de travailler* ». Lors de la deuxième interrogation, au mois de mai, Cécile « *préfère quand même faire assistante sociale ou éducatrice spécialisée plutôt que de continuer la fac... Mes concours me font intégrer une formation ou j'apprends un vrai métier que je pourrais exercer de suite après la formation tandis qu'à la fac on n'apprend pas vraiment de métier, c'est plus général et pour nous apporter des connaissances... J'attends donc la réponse des concours* ».

Elle a donc décidé de renoncer à son projet de devenir Professeur des Écoles : « *il faut un Master, c'est trop dur, je n'y arriverais pas, je vais m'arrêter avant* ». Au final, elle a réussi son concours d'assistante sociale et ne s'est pas réinscrite à l'université, mais elle se dit assez satisfaite de son passage à l'Université : « *La faculté est très bien, mais il est dommage qu'elle ne forme pas à un travail précis* ».

Acquérir un nouveau statut d'étudiant sans s'y retrouver

En arrivant à l'Université, Cécile ne s'attendait pas à ce qu'il y ait autant de travail à la Fac : « *il y a beaucoup plus de travail, il faut tout le temps reprendre ses cours le soir, les retaper parce que c'est écrit n'importe comment, c'est que des notes, en fait ... au Lycée, je ne bossais pas trop, j'avais la moyenne sans trop travailler, là, je suis un peu obligée de me forcer* ».

Dès le début, elle a compris que *« si on ne va pas nous même chercher sur internet ou nous renseigner auprès des administrations, on ne sait pas ... la Fac, ce n'est pas que ça ne me plaît pas, mais faut savoir se débrouiller, pour les partiels, il fallait vraiment chercher sur internet les dates... »*.

Dès le début de l'année universitaire Cécile a défini une méthode de travail pour elle: en rentrant chez elle, elle reprend ses cours et ses notes en les réécrivant *« sinon quand on arrive aux partiels on est submergé ... je ne fais que lire mais comme je comprends, c'est l'essentiel »*. Elle travaille sur son bureau, sur son ordinateur, elle retape tous ses cours : *« quand j'arrive aux partiels, après j'imprime tout »*. Elle dit avoir du mal à se retrouver dans ses notes : *« c'est un peu fouillis, les profs qui mettent leurs cours sur rétroprojecteur, c'est plus cadré, ils ont déjà préparé leurs cours avant »*.

Elle arrive à se motiver en se fixant des repères dans le temps : *« après je vais être en retard, je vais oublier, je me dis dans la semaine, il faut que j'ai tapé tous les cours, car la semaine d'après, j'aurais des nouveaux cours »*. Elle fréquente la bibliothèque universitaire pour y emprunter des livres et pour réviser, mais regrette que certains étudiants occupent les ordinateurs pour se connecter sur les réseaux sociaux. Elle choisit ses lectures : *« ...tous, ils nous disent qu'il faut au moins lire cinq livres, dans chaque matière, mais c'est impossible à faire, donc on fait l'impasse »*, fait des efforts pour comprendre le langage spécifique, qu'elle ne comprenait pas *« surtout au début, car je n'avais pas le vocabulaire de la Psychologie Clinique »* en faisant notamment des recherches sur internet.

Globalement, depuis sa rentrée à l'Université, même vivant toujours chez ses parents, elle se sent indépendante et recherche de plus en plus à s'émanciper : *« avant mes parents, ils savaient où j'étais tandis que maintenant je vais où je veux, c'est comme si je vivais seule ... je fais ce que je veux »*.

Elle a réussi à se créer un réseau de nouveau « amis » qu'elle ne voit pourtant pas en dehors de l'Université : *« on se voit tout le temps, on est dans les mêmes cours, les mêmes amphis, donc après on se regroupe, on se met ensemble dans les TD »*, mais elle a aussi gardé des liens avec son ancien Lycée. Contrairement à Eugène par exemple, elle trouve son nouveau rythme plus actif : *« je viens ici le matin, l'après-midi je rentre chez moi, après je dois aller à Marseille, je bouge beaucoup je trouve ... On est plus actif, c'est mieux, les jours ne se ressemblent pas, tandis qu'au Lycée, c'était toujours pareil, ... là, ça change, en fait, comme c'est 13 semaines un semestre, on a juste le temps de s'adapter, que ça s'arrête, après on change de semestre, on s'ennuie pas »*.

N'ayant pas le droit à une bourse, au début elle est aidée par sa mère qui lui donne 50 euros par mois. Se trouvant en difficulté financière, au premier semestre elle avait travaillé dans une grande surface pendant une semaine. Elle a ensuite continué à chercher un travail et dit avoir envoyé près d'une centaine de CV sans succès. Au final, elle a trouvé un CDI dans un fast-food, puis, grâce à son réseau personnel, elle a été embauchée en CDI comme hôtesse de caisse avec 12h de travail par semaine ; C'était un changement important jugé plutôt positif: *« j'ai plus d'argent, donc plus de sorties, nouveaux liens sociaux, j'ai pris plus d'assurance »*.

Elle regrette le côté « anonyme » de l'Université, le manque d'encadrement et dit par exemple de ne pas avoir d'enseignant référent et que les profs de TD ne sont pas toujours les mêmes : « *ça serait bien, comme au Lycée en fait... [ici] ils ne nous connaissent pas du tout, ils ne savent pas nos prénoms, ni rien* ». Au final, elle dit avoir apprécié les études à l'université mais elle considère qu'elles ne mènent pas directement à un métier.

6.2.4 - Un ensemble de ressources mobilisées au service d'un projet professionnel clairement défini

Profil

Louison, 18 ans, Bac ES obtenu dans un prestigieux lycée marseillais, vit à Marseille chez ses parents. Non-boursière (elle a fait une demande de bourse, mais n'a pas remis le dossier). Inscrite en L1 Psychologie.

Synthèse du parcours effectué

Louison a participé aux trois premières vagues de l'enquête. D'emblée, l'inscription à l'Université était pour elle une solution d'attente pour préparer le concours d'infirmière. Elle dit avoir voulu faire ce métier depuis son enfance. Elle a participé aux épreuves du premier semestre, mais abandonne l'Université début avril. En effet, après avoir réussi l'épreuve écrite du concours d'infirmière en mars, elle n'a plus de motivation pour continuer ses études à l'université et se consacre à la préparation de l'oral. Elle s'est également inscrite en classe préparatoire pour la rentrée prochaine afin de mieux préparer le concours, au cas où elle échouerait en juin. Mais au final, elle réussit son concours et intègre une école d'infirmières à la rentrée 2010-2011.

Que retenir de cette trajectoire ?

Dans cette trajectoire, la figure du projet professionnel met à nouveau en lumière une fonction de l'université utilisée comme un dispositif « d'attente ». Dans cette situation, l'étudiant n'investit pas son parcours à l'université dans un processus d'affiliation aux études. Pour autant, cet usage « détourné » des études universitaires va servir directement le projet poursuivi par l'étudiant dans la mesure où les enseignements suivis participent à sa préparation voire à sa concrétisation.

Paroles et témoignages

Les circonstances et motivations du choix de l'université : une solution d'attente

En janvier 2010, Louison explique son choix de s'inscrire à l'Université : « *C'est un choix par défaut, je veux intégrer une école d'infirmière et on m'a dit qu'une première année en psychologie pourrait être intéressante. C'est mon professeur de philosophie qui m'a donné cette idée, comme j'avais aimé les cours sur l'inconscient. Je suis venue une journée à la*

faculté me renseigner sur les cours, les heures de cours pour voir si je pouvais concilier les deux et je me suis inscrite.»

...Mais une projection dans les études universitaires

En janvier 2010, elle se projette dans ses études et envisage de mener à terme son année universitaire : *« J'espère avoir mon concours l'an prochain mais si je ne l'ai pas, je continuerai en seconde année mais je retenterai le concours. Je m'en sors bien et ça me plaît énormément... je me donne vraiment les chances dans les deux domaines, je travaille autant la psychologie que le concours, même si ce n'est pas évident tout le temps. Je n'ai pas envie de me retrouver sans rien si je ne réussis pas le concours. Si je n'ai ni l'un ni l'autre, je pense que je ferais une prépa pour le concours. Je ne me vois pas ne pas réussir la 1^{ière} année de psychologie. »*

Elle a su assez rapidement s'adapter au fonctionnement de l'Université : *« La faculté est très grande, je me perdais un peu au début mais je m'y suis faite facilement. Les informations sont bien relayées par internet, j'arrive bien à me tenir au courant... »*

D'importantes ressources à disposition...

Depuis l'inscription, ses conditions et son mode de vie n'ont pas changé et elle semble voir cela comme une chance: *« Contrairement à mes amis, l'entrée à la fac n'a pas trop chamboulé mes habitudes. Je vis toujours chez mes parents à Marseille. Il y a juste le trajet en plus mais ça va c'est bien desservi. Ça ne me dérange pas, je me fais encore chouchouter, je dois penser qu'à travailler, je pense que c'est vraiment un plus. Je n'ai pas d'obligation autre, je m'occupe un peu de ma petite sœur... J'arrive toujours à voir mes amis du lycée. Je m'en suis fait [les amis] ... à la faculté assez facilement. »* Elle a également fait de nouvelles connaissances grâce notamment aux TD, « comme on se retrouve en petits groupes »...

Financièrement, elle est aidée par ses parents et dit ne pas avoir de difficultés financières, ce qui ne l'empêche pas de faire des « petits boulots » (garde d'enfant, distributions des tracts en Intérim). Grâce à son oncle, elle a aussi trouvé un travail d'été dans une grande société de transport maritime.

Un besoin d'encadrement exprimé malgré une méthode de travail acquise

Louison exprimait, lors du premier entretien, le besoin d'être encadrée, elle s'efforce de s'imposer un certain rythme, mais s'autorise aussi quelques dérogations: *« Le fait d'être plus autonome au niveau du travail ce n'est pas vraiment évident pour moi. J'ai besoin d'être encadrée et il y a un réel changement avec le lycée où j'étais très encadrée par les professeurs...J'essaye d'aller à tous les cours mais comme on n'est pas obligé, il y a certains jours où j'ai du mal à me lever. C'est vrai que quand je commence à 8h, je dois me lever à 5h et c'est difficile certains matins. Au lycée, je ne l'aurais pas fait ça, je savais que sinon j'aurais eu des heures de colle...je ne le prévois pas à l'avance et je sais qu'il y a toujours au moins une des copines et on arrive toujours à rattraper le cours. Par contre, les TD je me*

débrouille toujours pour y aller... Quand j'ai cours l'après-midi par exemple, je viens en milieu de matinée pour travailler mes cours et mon concours. Sinon je reste dans mon lit, je regarde la télé. Je m'efforce à m'instaurer un cadre... Je préfère travailler à la bibliothèque, je travaille mieux que chez moi.»

Elle était confiante quant à sa méthode de travail qu'elle trouve suffisamment efficace et appropriée par rapport aux exigences à l'Université : *« La méthode de la faculté ne me paraît pas trop compliquée, j'ai pas mal de compétences du lycée et le rythme de la faculté est correct. J'ai été préparée aux prises de notes et à un rythme de cours plus intense. Je me fais des fiches, j'ai une mémoire visuelle... J'essaie d'approfondir le cours avec des lectures mais je me suis rendue compte que les examens portaient vraiment sur les cours. »* Elle travaillait assez souvent en groupe de trois-quatre étudiants à la BU.

Les causes d'abandon

Mais quatre mois plus tard, lors du deuxième entretien, elle explique qu'elle a arrêté l'Université : *« J'ai arrêté la fac début avril. J'ai passé mon concours fin Mars et je n'avais plus le temps de travailler mon début de deuxième semestre. J'ai continué à aller en cours, surtout en TD et je manquais souvent les cours en Amphithéâtre. Je n'étais plus motivée car je savais que je ne ferais pas ça et en plus, le fait de m'être consacrée à mon concours m'avait fait perdre pied à la fac, j'allais en cours mais comme je ne les travaillais pas, ça ne servait à rien... Ça faisait un moment que j'y pensais, ce n'était pas sur un coup de tête, ça été réfléchi. Ça s'est fait presque naturellement et mon entourage... m'a soutenue... d'autant plus que j'ai réussi l'écrit de mon concours. Ils me font confiance. Néanmoins, comme je m'étais engagée auprès d'un de mes copains de la fac pour travailler un dossier à deux en Statistiques, j'ai continué à travailler juste ce travail-là pour la fac. »*

Sûre de son choix de se consacrer au concours d'infirmière et soutenue par ses parents, Louison revient sur ses résultats aux examens du 1^{er} semestre : *« J'ai validé trois matières sur quatre, au départ je me suis dit que comme ça si je n'avais pas mon concours, je pouvais continuer la fac et aller en 2^{ème} année. Puis c'est en parlant autour de moi qu'on m'a dit qu'il fallait me donner les moyens de réussir le concours et de faire ce que je veux faire vraiment. C'est comme ça qu'on a décidé avec mes parents de m'inscrire en prépa au cas où pour l'an prochain... Mes résultats même si ce n'est pas ce que je veux faire, ça fait toujours plaisir de réussir, j'étais assez satisfaite de moi puisque je travaillais en même temps le concours. »*

L'apport de l'université : garder un cadre de travail et préciser son projet professionnel

Pour elle, son passage à l'Université l'a confortée dans son projet, voire a permis de le préciser : *« Cette année en fac m'a confortée dans l'idée de devenir infirmière et de peut-être m'orienter en psychiatrie. Je n'ai pas choisi psychologie cette année pour rien, ça m'a toujours intéressée. De plus, certains cours m'ont été utiles pour mon concours et le seront certainement ...en école d'infirmière.»*

Elle semble avoir tiré profit de son passage à l'Université qui l'a aidé de mener à bien son projet : « *garder un cadre scolaire et un entraînement de travail. A côté des cours, du coup, j'étais motivée à travailler mes concours. Je les travaillais à la B.U et j'étais plus efficace que chez moi. Ça m'a permis aussi de garder un « lien social », je ne restais pas chez moi malgré que les trajets étaient longs et fatigants quand même.* »

6.2.5 - Découvrir le monde et se donner le temps de clarifier son projet

Profil

Irène, 19 ans, non-boursière, Bac ES, inscrite en Licence d'Espagnol.

Synthèse du parcours effectué

Irène a participé aux trois vagues de l'enquête. Elle a été interviewée pour la première fois en janvier 2009, puis en mai 2010 et enfin en février 2011 dans le cadre d'entretiens en face-à-face. Elle s'est d'abord inscrite à la faculté de Montpellier pour faire ses études « ailleurs », mais 3 mois plus tard a dû retourner vivre chez ses parents, à Aix, car n'a pas pu trouver de travail pour financer ses études à Montpellier. Elle est donc arrivée à la Faculté d'Aix en retard, en décembre. Non-boursière, elle vit d'abord chez ses parents, puis reprend l'appartement de sa sœur et travaille dans le restaurant de sa mère nouvellement créé. A l'époque de l'enquête, elle mène une vie plutôt active : elle voit ses amis, fait de la danse et de l'athlétisme. Elle participe également aux défilés de mode et décroche le titre de dauphine lors d'un prestigieux concours de beauté en 2010. Dès le premier entretien Irène dit vouloir passer le concours d'infirmière. Au début, elle pense profiter de ses études à l'Université pour partir quelques mois à l'étranger avec Erasmus et n'envisage pas forcément d'abandonner l'université après la première année. N'ayant pas pu partir avec Erasmus, faute de bons résultats aux examens, elle projette de partir en Espagne pour y travailler quelques mois (sans exclure la possibilité de s'y installer) après avoir passé le concours d'infirmière en France. Elle arrête de fréquenter l'Université progressivement vers le mois de Mars, après avoir participé aux examens du premier semestre et avoir validé quelques matières. Après l'arrêt de ses études, elle travaille dans le restaurant de sa mère, fait du sport et de la danse et se consacre à la préparation de son concours d'infirmière ainsi qu'à l'organisation de son départ en Espagne. Issue d'une famille de 4 enfants, ayant les parents très engagés dans le milieu associatif, elle souhaiterait, plus tard, créer une association dans le domaine médico-social dédiée aux enfants handicapés.

Que retenir de cette trajectoire ?

Du fait de la multiplicité de ses projets – partir à l'étranger, passer le concours d'infirmière, créer une association – cette étudiante fait un usage « au jour le jour » de l'université et y puise des expériences tous azimuts. Sa priorité est davantage d'inscrire sa vie de jeune adulte dans la découverte et l'autonomie que dans la réussite académique.

Paroles et témoignages

Circonstances et motivations du choix de l'université : une absence de lien avec le projet professionnel

Pour Irène, son inscription à l'Université était une solution d'attente puisque, dès le premier entretien, elle dit vouloir devenir infirmière et en attendant, elle s'inscrit à l'université : « *J'avais envie de faire des études d'espagnol. Alors j'ai cherché un peu comment je pouvais faire et la fac c'est quand même un bon moyen. Je ne voulais pas partir dans des études longues car je veux faire une école d'infirmière après. Donc je cherchais quelque chose en 3-4 ans* ». Elle se dit très motivée et espère profiter de ses études universitaires pour partir à l'étranger : « *Ce qui est super c'est qu'à la fac il y a la possibilité de partir en Erasmus et ça c'est super, je me languis trop ! Bon par contre ce qui est dommage c'est qu'il n'y a vraiment pas beaucoup de places par rapport aux demandes.* »

Une acquisition de nouveau statut plutôt réussie

Irène avait une vision de la Fac assez idyllique, mais elle se rend compte dès les premiers mois de l'importance du travail à fournir « *...on dit toujours que la Fac c'est le bon temps mais en fait vraiment il y a du travail ...En fait, c'est pas si tranquille que ça. Bon je le savais plus ou moins quand même...* » L'inscription à l'université semble être pour Irène faire partie de sa conquête de l'autonomie, une façon de grandir et de s'ouvrir au monde. Elle s'est inscrite d'abord à la Fac de Montpellier « *parce que je voulais changer un peu d'air car je suis ici depuis que je suis née, je voulais aller dans une ville un peu plus grande, tout ça... « j'ai ouvert un compte justement quand je suis arrivée sur Montpellier et que j'ai eu mon appart : y a tous les papiers à faire, toute l'administration, y a plein de truc qui arrivent en même temps, au départ c'est un peu dur. Bon y a toujours les parents un peu derrière. Après c'est surtout savoir gérer l'argent (pour manger, les sorties, les habits, pour tout quoi... Du coup là je vais devoir bosser pour gagner de l'argent... Et concernant la famille, ben y a beaucoup moins de contrôle, on est indépendant même si on est chez les parents. Après ça dépend des parents.* »

Le changement par rapport à sa vie de lycéenne, pour elle comme pour la plupart des étudiants, c'est l'apprentissage de l'autonomie : « *Ce qui change surtout c'est qu'on se prend en charge tout seul... On nous contrôle plus, on fait comme on veut, donc il faut savoir se gérer tout seul. Ce qui est le plus difficile c'est de pouvoir bosser tout seul. .. Et concernant la famille, ben y a beaucoup moins de contrôle, on est indépendant même si on est chez les parents. Après ça dépend des parents.* »

A la fin du premier semestre elle parle de son temps passé à l'Université comme d'une période d'adaptation et d'apprentissage : « *le premier semestre c'est vraiment bien fait, c'est LE temps d'adaptation, on apprend à se gérer, à se faire un petit emploi du temps pour bosser à la maison, puis après au deuxième semestre ils nous rajoutent des heures, mais franchement c'est bien fait.* »

Elle décrit sa découverte de la vie universitaire de manière plutôt positive: «... *l'emploi du temps, ben c'est vraiment bien fait. Bon on a des trous quelques fois de trois heures dans la journée, mais bon je vais bosser et franchement ça va. On peut pas contenter tout le monde non plus ! Après à la fac c'est pas mal pour rencontrer des gens : en cours c'est bien d'avoir des petits groupes, mais pas trop petit non plus, car si t'as dix personnes et que tu t'entends pas avec c'est plus compliqué. Donc un groupe de 20, 30 personnes, c'est bien.... Bon en règle générale ça va... Ce qui est super aussi c'est le sport que la fac propose. Bon y a pas beaucoup d'étudiants qui le savent, mais c'est vraiment super. Et puis aussi il y a le tutorat qui est bien. Après ça dépend des facs, mais ici ils proposent quand même beaucoup de choses* ». Elle apprécie ses études et les relations avec les enseignants : « *généralement c'est bien organisé, les profs sont à l'écoute même s'ils nous connaissent pas personnellement. De toute façon si on a envie de travailler les profs sont là.* »

Mais un manque d'encadrement ressenti

En revanche elle a plus de difficulté pour traiter certaines questions administratives : « *Bon par contre des fois y a des trucs qu'on comprend pas trop : genre les inscriptions aux partiels, c'est pas clair du tout. Puis si on comprend pas, on va au secrétariat et c'est bon* ». Et au cours du deuxième semestre : « *Bon c'est toujours un peu la galère concernant les inscriptions entre les semestres, les examens, etc., je n'ai toujours pas compris ! C'est nous qui devons nous débrouiller tout seul, le bureau n'est ouvert que le matin, on n'a aucune information, c'est nous tout seul ! Concernant les profs, ça va, ils sont cool, ça se passe très bien...* »

Visiblement sociable, elle a su s'intégrer rapidement, malgré son arrivée tardive : « *moi je n'ai pas trop de problème de ce côté-là! J'ai très vite rencontré du monde... Ce sont même eux qui sont venus à moi, qui m'ont proposé leur aide. J'ai rencontré des gens vraiment chouettes.* »

Comme la plupart des étudiants, elle souligne le manque d'encadrement, notamment du point de vue administratif, qu'elle regrette finalement : « *J'ai besoin d'un minimum de structure... Je me suis rendue compte que ce n'était vraiment pas fait pour moi en fait parce que... j'ai l'impression que c'est vraiment pas du tout structuré, surtout la Fac de Lettres, c'est ce qu'on nous dit car j'ai beaucoup d'amis qui sont à la Fac de Droit et la Fac de Sciences Eco et qui sont quand même un minimum encadrés quoi, en plus je suis arrivée un peu en retard vraiment à la fin du premier semestre donc pour m'inscrire ça a été vraiment la course aux informations, voilà pour trouver son emploi du temps, s'inscrire dans les options, donc tout ça il faut vraiment démarcher tout seul, trouver les bureaux, les fiches qu'ils nous faut, enfin vraiment j'ai l'impression que c'est vraiment chacun pour soi* »...

Malgré son apparente sociabilité, la solitude apparaît également dans ses propos lorsqu'elle évoque le contraste entre le Lycée et l'Université : « *surtout à la sortie du Lycée où on est quand même vraiment pris en charge, donc de passer du Lycée à la Fac et de se dire que là vraiment on est tout seul et si on y arrive pas, on y arrive pas quoi... j'ai déjà des problèmes avec ça dans la vie de tous les jours alors à la Fac...* »

La genèse de l'échec

De plus, ses résultats aux examens du premier semestre ne l'ont pas encouragée. Elle explique son échec aux examens par son arrivée tardive à la Fac d'Aix : «...*je suis arrivée à peine un mois avant les exams... Le temps de rattraper tous les cours, les apprendre, réviser, ça été un peu chaud. Je me suis vraiment loupée... Les copains étaient là, ils m'aidaient... Donc ouais, j'avais bossé quand même, mais j'ai pas eu le temps de tout assimiler... Je n'ai pas trouvé ça difficile par rapport aux cours que j'avais eus. Ce qui m'a manqué dans mes révisions, c'est vraiment le temps. Je n'ai vraiment pas eu le temps de tout assimiler, c'est ça le problème...J'en ai trois à rattraper.* »

Cependant, à cette époque, elle ne renonce pas encore à ses études à l'Université, même s'elle ne les inscrit pas dans une perspective de professionnalisation mais plutôt dans une perspective d'acculturation : « *Même si je ne veux pas continuer l'année prochaine..., j'arrive quand même à bosser mes cours car ça me plaît, j'aime vraiment. Les cours qu'ils nous font sont quand même intéressants. Ça me plaît, mais j'ai vraiment pas envie ... de faire un métier là-dedans. Cette année à la fac, c'est vraiment pour moi, pour ma culture personnelle.* »

En février 2011, avec le recul, Irène revient sur son expérience à l'Université : « *je suis partie un peu dans tous les sens et s'est vrai que je n'étais pas spécialement motivée* »... Elle ne pense pas s'être investie « à fond » dans ses études : « *je n'avais pas spécialement envie de m'investir à fond, c'était simplement pour moi et ma démarche personnelle et apprendre des choses en plus mais avoir le diplôme en main ce n'était pas ma motivation première* ». Au cours du premier semestre elle a pourtant travaillé seule et en groupe, fréquenté la BU.

Un décrochage progressif pour tenter de réaliser un autre projet

A la fin du premier semestre elle ne pensait pas encore arrêter ses études, mais au mois de mai elle fréquente déjà moins l'université car elle aide sa mère dans son restaurant qu'elle a ouvert au cours de l'année: « *Du coup je vais un peu moins à la fac, quasiment plus même, mais bon, je m'arrange toujours pour récupérer les cours.* » Au printemps 2010, Irène sait qu'elle n'a pas validé son semestre. Son projet se précise et elle souhaite déjà réduire le nombre d'années passées à la Fac.

Quelques mois plus tard, en février 2011, elle a déjà arrêté ses études à l'Université et n'est pas encore partie : « *ça fait vraiment très longtemps que j'ai envie de partir, donc j'ai retardé, retardé, mais bon, à force j'ai arrêté mes études et maintenant faut que je m'y mette* ». Elle reste dans la même optique quant à son projet professionnel : « *...pour l'instant je me vois en Espagne en tant qu'infirmière libérale, c'est ce que je veux faire pour l'instant, surtout centrée sur les enfants ou les handicapés, je sais pas.* » Son projet de partir en Espagne ne s'est pas encore réalisé mais il a un peu évolué: « *je vais partir cinq mois jusqu'en septembre en espérant rentrer en septembre en École d'Infirmière... Je veux partir en Andalousie à Malaga, pour le travail j'ai plusieurs propositions c'est pour ça qu'il faudrait que je parte avant de partir pour les cinq ... j'aimerais bien travailler soit dans un musée ou soit comme guide touristique... ça y est c'est organisé, je l'ai organisé toute seule ...j'ai pris contact là-*

bas pour le travail il n'y aura pas de problème et donc les logements il faut quand même que j'y aille pour voir comment ça se passe... »

Pour réaliser ce projet de départ elle compte sur son réseau de contacts *« ce n'est pas la famille, c'est des personnes étrangères que j'ai connues par rapport à mes parents, des contacts que je me suis fait moi-même car je suis partie déjà en voyage, il y a plusieurs personnes que j'ai rencontrées à qui j'ai parlé de ce projet là et qui m'ont dit qu'il n'y avait aucun problème et qu'ils me donneraient eux des contacts là-bas pour le logement ou quoi »*.

Un ajustement de projets suite à l'échec

« Donc finalement mon projet pro a pas mal évolué depuis le début de l'année. Avant j'étais un peu perdue. Je savais que je voulais faire infirmière, mais je n'en étais pas non plus complètement convaincue. J'avais envie de voir autre chose avant de m'installer vraiment... Bon maintenant c'est un peu plus clair, un peu plus précis, ça va mieux. Là je sais ce que je veux faire, c'est cool. Je ne veux faire qu'un an de fac. En fait à la rentrée prochaine je pars vivre en Espagne. ...je voulais faire Erasmus, mais en fait je ne partirais pas avec car, tout simplement, je n'ai pas le niveau nécessaire (comme j'ai loupé mon semestre). De plus, je n'ai pas envie de faire des études là-bas, je veux simplement vivre à l'espagnole. Car en fait, je ne sais pas si je veux vivre ici ou en Espagne, si je veux faire mes études d'infirmière là-bas, ou en France. Donc je vais là-bas pendant un an, voir comment ça se passe, et si ça me plaît et bien j'y resterai... »

L'étudiante cherche à profiter de sa situation pour découvrir le monde sans pour autant renoncer son projet professionnel: *« C'est vrai, là j'ai 18 ans et si j'attends pour voyager, après je n'aurai plus le temps : il y aura les trois ans d'école d'infirmière, puis les 5 ans de boulots minimum que tu dois à l'état. Enfin, découvrir d'autres cultures, c'est maintenant ou jamais. »*

Un projet et des solutions alternatives affichés

Elle souhaite partir après ses concours qu'elle veut passer dans trois endroits différents pour maximiser ses chances : *« oui c'est sûr et certain après peut être que ce sera prolongé si je n'ai pas les concours sinon c'est cinq mois et je reviendrai pour faire une école d'Infirmière...on a les résultats en avril et les oraux en juin, donc je ferai bien sûr l'aller-retour en juin »*. Dans ce projet elle est soutenue par sa mère : *« elle sait que je vais partir, il n'y a aucun problème, au contraire voyager pour nous c'est important de découvrir d'autres cultures et de voir comment ça se passe ailleurs, tout n'est pas comme on peut le voir ici on est dans une petite bulle, on ne voit pas ce qui se passe dehors, voilà faut bien découvrir »*.

Irène n'exclut pas la possibilité d'un échec au concours d'Infirmière et pense aux autres solutions d'attente : *« je fais de la Danse depuis très longtemps, avec ma grande sœur d'ailleurs on faisait partie d'une compagnie, on a arrêté ensuite car ça prenait vraiment beaucoup de temps... je n'avais pas envie d'en faire un métier, donc pourquoi pas faire une École de Danse en Espagne et ensuite je repasserai les concours »*.

Le bilan de son année universitaire est positif mais limité : « *vraiment tout ce que j'ai appris ici ça m'a apporté personnellement mais pour le domaine professionnel je ne vois pas du tout en fait... Les cours, les profs, c'était super, même ce qui nous est proposé autour de sport, les repas... la Fac s'est très intéressant, on apprend beaucoup...* » Le manque d'adaptation n'est visiblement pas la cause d'abandon de l'université pour Irène : « *pour ma carrière professionnelle ça n'aurait aucun intérêt que je continue à la Fac... si j'avais eu comme optique professionnelle justement de continuer là-dedans, ça n'aurait vraiment pas été un problème... et le système administratif si on ne peut pas le changer on peut très bien s'adapter, donc j'aurais très bien pu y continuer mais mon projet est complètement différent de ça* ».

6.3 - L'abandon des études comme la résultante d'un statut d'étudiant non acquis, faute de repères ?

Dans cette section nous présentons deux cas d'étudiants ayant abandonné leurs études universitaires sans s'être orienté vers une autre formation. Dans les deux cas, il s'agit des étudiants qui se sont inscrits à l'université « par défaut », en choisissant la filière en fonction de leurs hobbies. Pour l'un de ses étudiants l'arrêt de ses études s'est fait « par démaillage » (Beaupère et al, 2007) après les vacances de Noël. Non-boursier, il ne s'est pas présenté aux examens. Pour l'autre, l'abandon s'est fait progressivement après les examens du premier semestre, en raison de découragement mais aussi à cause d'un cumul de difficultés. Le manque de repères, temporels, familiales et autres constitue le point commun de ces deux cas d'abandon.

6.3.1 - Une orientation par défaut, un défaut d'orientation ou un manque de repères ?

Profil

Eugène, 19 ans, Bac Littéraire, non-boursier (n'a pas fait de demande de bourse), vit chez ses parents près d'Aix-en-Provence, « rêve » de devenir réalisateur.

Synthèse du parcours effectué

Eugène s'était inscrit en L1 Musicologie, il a été interrogé au mois de décembre, en avril et il a rempli un questionnaire en ligne en été 2010. Il a arrêté d'aller à l'Université après les vacances de Noël, sans passer les examens. Déjà lors de l'entretien du mois de décembre il projetait d'arrêter ses études à l'Université et de ne pas passer d'examens. Intéressé par la musique et le cinéma, ayant sa mère et son oncle dans le milieu du spectacle et du visuel, il a travaillé en septembre 2009 pour mettre de l'argent de côté et pouvoir réaliser un projet cinématographique. Ensuite il dit de n'avoir travaillé que sur ses projets « perso », notamment

l'écriture d'un scénario pour réaliser un film. En décembre 2009 il espérait trouver un emploi mais attendait d'avoir son permis de conduire. En avril, après avoir échoué l'examen du permis, il dit chercher un emploi pour juin. Il évoque également la possibilité d'intégrer une école de cinéma privée à Marseille mais ne sait pas encore comment il va la financer. En été 2010 il ne travaille toujours pas et dit de ne pas avoir de projet professionnel précis. Nous n'avons pas pu savoir s'il a pu réaliser ce projet à la rentrée 2011.

Que retenir de cette trajectoire ?

Cette trajectoire éclaire l'impact négatif que peut avoir le projet professionnel sur l'adhésion aux études (universitaires ou non). Ici, le projet professionnel est peu formalisé et relève davantage de l'imaginaire. Ce projet ne sert pas de tremplin vers l'extérieur mais s'exprime plutôt dans le repli sur soi. La proximité familiale, paradoxalement, génère de l'isolement et empêche une nouvelle sociabilité de se développer. Dans le cas d'Eugène, c'est la transition vers un nouveau statut qui ne se fait pas. Ainsi, l'expérience accumulée par cet étudiant relève davantage de la désocialisation que de l'abandon : c'est son changement de statut social qui est en question et pas seulement l'inadaptation de l'institution universitaire à répondre à ses attentes.

Paroles et témoignages

Circonstances et motivations du choix de l'université : un choix quasi-aléatoire

Lors de son premier entretien, au mois de décembre 2009, Eugène explique son choix de s'inscrire à l'Université comme suit : *« Je voulais trouver un BTS ou une école mais pour les écoles de cinéma on m'a dit qu'il faut bac+2. Enfin pour certaines écoles, pour tenter le concours. A la fac pour étudier le cinéma c'est à partir de la 3^{ème} année. Et puis bon j'ai tenté une licence antérieure au cinéma en me disant qu'après bac+2 je pourrais dévier vers le cinéma... Je me suis un peu retrouvé ici par hasard. C'était pour faire quelque chose. Je n'aurais pas supporté de rester chez moi tous les jours en sachant que je n'avais rien à faire. »* Il avait un certain nombre d'a priori négatifs sur l'Université : *« Je connaissais pas mal de gens qui étaient à la fac. On ne m'en disait pas que du bien, parce que bon la fac je connais personne qui en dit du bien »*. Quant à sa famille, *« Ils voulaient plutôt que j'aille à l'école des Beaux-Arts. »*

L'arrivée à l'Université : une découverte totale ponctuée de difficultés

L'inscription pour lui a été « compliquée » : *« Je me suis inscrit sur post-bac en terminale [...] et je croyais que ça avait marché. Puis j'y suis retourné deux mois après et ça n'avait pas marché. Je ne savais pas où j'avais mis mon code...Au bout de deux semaines j'ai pu retrouver mes codes et j'ai pu m'inscrire. Mais avant j'étais venu bien deux ou trois fois...»*

Il a participé à la réunion de prérentrée : *« Je n'étais pas trop au courant, ce sont des amis qui m'ont prévenu. Il fallait se renseigner sur internet et ça ne marche pas trop chez moi... Je suis venu le jour de la prérentrée et je ne suis pas resté longtemps. [...] Ça ne m'avait pas du tout intéressé. ...Ils nous donnent une tonne de [papiers], on ne sait pas trop ce que c'est. ... On est perdu. [...] Personnellement je ne comprenais rien à tout ça... »*

Il ne s'était renseigné ni sur le contenu de la formation, ni sur les aides du Crous (il n'a pas fait de demande de bourse) et pour lui l'Université n'est pas une priorité : « *Je me suis mis en tête qu'en arrivant à la fac je pourrais à la fois travailler à la fac mais aussi avoir un petit boulot à côté ou pouvoir mener mes projets, mes scripts, le cinéma, les reportages et les stages, parce que je fais des stages à côté.* » Déjà en décembre il ne s'intéresse plus à la filière qu'il a choisi : « *Ça ne m'intéresse pas tant que ça la musicologie, je pensais que ça serait plus à mon goût. Je ne fais rien en fait... La musicologie passe en dernier... Je perds mon temps ici.* » Il pratique aussi les « cours à la carte » : « *Je viens à la fac pour les cours les plus intéressants.* »

Un décrochage avant les premiers examens : une décision remise en question mais irréversible

En décembre, il ne se voit déjà pas continuer : « *Je sais très bien que cette année je vais arrêter... Je ne pense pas passer mes exams. Ça ne servirait à rien, je vais avoir 0 dans trois ou quatre matières au moins.* » Mais, trois mois plus tard il semble remettre en question cette décision : « *Pendant les vacances de Noël, j'ai décidé de ne pas aller aux exams parce que je me suis rendu compte que je n'avais rien fait, que ça ne servait à rien donc j'ai préféré ne pas y aller. C'est peut-être une erreur, j'aurais peut-être dû y aller même si je me tapais trois zéro. J'y serais allé pour voir ce que c'était mais bon sur le coup, je n'ai pas eu envie.* » Il a décidé de ne plus aller à l'Université : « *c'est venu tout seul en fait. Je me suis dit autant me trouver un boulot. J'étais plein de petits projets avant d'arrêter. Ça m'a semblé naturel, c'est venu tout seul.* »

De toute évidence, Eugène ressent le besoin de se fixer des repères : « *Ces derniers temps je me dis "bouges-toi, fais quelque chose" mais je ne pense pas à la musicologie mais vraiment à mes projets personnels... Il fallait que je me fixe un emploi du temps. J'ai besoin d'un emploi du temps dans ma vie pour régulariser le truc sinon c'est la déprime assurée.* »

Le soutien familial : un manque de suivi ?

Ses parents n'ont pas influencé cette décision : « *je l'ai prise tout seul et petit à petit ils se sont aperçus que je n'y allais plus... mon père il ne parle jamais. Ma mère était déçue que je ne sois pas allé au moins aux examens.* »

L'apport de l'Université

Pour cet étudiant, le seul apport de son passage à la Fac est dans le fait de se faire sentir plus autonome : « *Je sais que je peux faire ce que je veux. Dans la tête ça change quelque chose le fait de savoir qu'on a la liberté de choisir.* » Et aussi : « *En fait en se levant tôt le matin oui ça me motive à faire plus de choses. C'est juste ça.* »

Un mal-être suite à l'abandon des études

Quelques semaines avant d'abandonner définitivement l'Université, Eugène est plutôt optimiste quant à la suite : « *Ça dépendra de moi et des finances. Ma motivation, si je me*

bouge à partir de maintenant je suis sûr d'y arriver. Après pour les finances ça risque d'être un peu plus compliqué. Si je suis aussi motivé, je trouverai un travail à côté. »

Mais quatre mois plus tard : *« Je ne fais strictement rien. C'est les vacances perpétuelles... J'ai profité du 1^{er} mois pour m'amuser et puis après j'ai un peu galéré pour trouver un boulot... Du coup, je suis resté un peu dans mon coin pendant que les autres avaient cours ou étaient au lycée, et j'ai travaillé sur un scénario. Je comptais tourner au printemps mais il y a eu des problèmes avec certains acteurs. Mais j'ai fini le scénario par contre. J'ai une cinquantaine de pages, ça devait durer une trentaine de minutes. Là c'est encore un peu en suspens. Ça se repousse un peu. Finalement je ne sais pas si je vais le faire cette année. »*

Il a visiblement le moral en baisse : *« Le fait d'avoir arrêté la fac... C'est plutôt le fait de ne rien faire, j'en ai marre. C'était marrant le 1^{er} mois, ensuite... Dès que je peux sortir je le fais. Je ne déconne pas trop non plus. »* De plus, il évoque une augmentation de sa consommation d'alcool ces derniers mois : *« Avant oui énormément... J'ai décidé d'arrêter là. Là je stoppe net.»*

Des solutions alternatives envisagées...mais peu réalistes ?

En décembre, il dit vouloir s'orienter vers une formation plus courte : *« Je veux faire une formation, comme ça je veux aller vite dans un BTS parce que je me suis aperçu en arrivant ici que la musicologie ce n'était pas tant mon truc que ça. Et puis l'ambiance tout ça... J'aimerais beaucoup un BTS parce que c'est une formation de deux ans qui mêle à la fois théorie et pratique. »* Mais son projet est contraint par l'aspect financier, *« Certains [BTS] sont à Marseille mais je ne peux pas y aller parce qu'ils sont payants pour la plupart. C'est vraiment cher... »*, ainsi que par son dossier qu'il juge *« pas terrible... Il ne dépasse pas les 12 de moyenne donc ça risque d'être assez compliqué. »* Eugène mise donc sur ses activités exercées à titre personnel : *« il y a un entretien pour savoir si on est intéressé ou pas. Ils regardent l'expérience, si on a déjà fait des films, si on connaît pas mal de choses, et ça je me consacre à le faire cette année... De toute façon, si je ne vais pas dans celle-là [d'école] je vais dans une autre. Au pire je vais en licence audiovisuelle. »*

Il n'envisage pas de retourner à l'Université à Aix aussi par le désir de *« changer d'air »* et vivre dans une autre ville : *« La fac d'Aix non. Ça commence sérieusement à me monter à la tête Aix... Je ne sais pas. Peut-être, ce n'est pas vraiment un endroit qui me donne très envie de travailler. »*

Pour la rentrée 2010-2011 Eugène envisage de rentrer *« dans une petite école de cinéma privée à Marseille. C'est une formation ... sur 2 ans ou 3ans. Il y a une 3^{ème} année en complément si on veut. C'est pour déboucher directement sur du travail sur des tournages. [...] Dans la réalisation et le scénario...Je ne suis pas encore très renseigné là-dessus. J'ai un rendez-vous dans deux semaines pour qu'ils me présentent l'école, leurs activités. Leur site internet montre qu'on s'investit bien dedans...C'est payant. Genre 5000 € l'année. Je trouverai un travail. Cela ne suffira peut-être pas, j'aurai peut-être l'aide de ma famille. »*

En plus de son projet de film, après avoir arrêté « la Fac », il dit avoir « *beaucoup travaillé sur des compositions, la musique, tout ça.* » Il explique avoir également un projet en cours : « *Mon oncle m'a emmené sur des reportages. Il est dans le domaine du visuel, de la publicité, etc. Là on fait un petit reportage en ce moment alors il compte sur moi pour la bande son et aussi pour travailler sur le "scénario".* »

Son projet professionnel est toujours lié au cinéma et relève, pour lui, d'un « rêve » : « *Le mieux serait d'être réalisateur bien sûr, ça serait le rêve. Mais bon je compte bien y arriver, j'espère.* »

6.3.2 - Quand l'abandon est dû à un cumul de facteurs défavorables

Profil

Sylvie, 19 ans, Bac ES, boursière. Vit en Cité Universitaire. L'année précédant son entrée à l'université, elle vivait en internat. S'est inscrite en Arts plastiques « par défaut ».

Synthèse du parcours effectué

Sylvie a participé à notre enquête à deux reprises : lors de la première vague (en hiver 2010) et lors de la troisième vague en été 2010 (par internet). Elle n'a pas mené à terme son année universitaire et abandonne à la fin du 1^{er} semestre, après avoir participé aux épreuves, pour cause de « découragement » et du fait d'être « très seule ». Ayant vécu en internat l'année précédente, elle dit être habituée à la « vie seule » et à « être autonome », mais elle qualifie sa situation non plus d'autonomie mais d'isolement. Elle évoque également des problèmes d'organisation dans son travail personnel, le fait de combler sa solitude par la nourriture, sa chambre « sale », les « mineures » qui « ne sont pas intéressantes », ainsi que des problèmes d'argent suite à des « achats compulsifs » en début de l'année (elle travaille ponctuellement en dehors de ses études). Afin de tenter de résoudre ses difficultés, elle a bénéficié de l'aide du psychologue du Crous.

Que retenir de cette trajectoire ?

Sylvie propose une figure de l'abandon par manque de repères et « d'accrochage » à son nouveau statut d'étudiante. Comme Eugène, ce témoignage raconte un repli social, amplifié par la coupure familiale et l'isolement affectif qu'il provoque. Même le recours à un psychologue ne permet pas d'endiguer le processus du décrochage.

Paroles et témoignages

L'université comme une solution d'attente...

L'inscription en Arts Plastiques pour Sylvie était dès le début une solution d'attente : « *Mon choix d'aller à la fac, c'est un peu par défaut. J'avais demandé une remise à niveau en arts appliqués. Je ne savais pas trop ce qui m'attendait à la fac, je n'ai pas fait d'arts plastiques*

en terminale. Je voulais une section créative... Je ne voulais pas perdre une année. Je n'avais pas spécialement d'attentes, j'y suis allée sans savoir. » Libre de choisir la ville de ses études, elle a choisi Aix « pour le soleil », mais rapidement elle est déçue par son choix : « J'ai choisi la ville complètement au hasard, je n'y étais jamais allée auparavant. Je pouvais Lyon, Grenoble, Aix et je me suis dit Aix pour le soleil. Le problème c'est que ... la ville ne m'a pas plu. Je m'y suis faite maintenant parce que j'y habite et je n'ai pas le choix, j'ai mes repères maintenant. »

Le manque de cadre familial

Elle ne reçoit pas beaucoup de soutien de la part de ses parents : « *Je ne suis pas spécialement soutenue par mes parents, ma mère a des problèmes de santé qui l'empêchent de me suivre. Mon père dernièrement s'intéresse à ce que je fais mais auparavant il ne savait pas trop ce que je faisais. Il ne connaît pas le système de la fac alors ça le dépasse. »*

L'arrivée à l'Université

Elle n'a pas eu de difficultés majeures pour effectuer son inscription : « *Au début, c'était difficile de comprendre : l'inscription sur internet, choix d'emploi du temps, des groupes... Finalement, ce n'était pas si compliqué que ça. »*

Pour Sylvie, l'inscription à l'Université lui a apporté une indépendance qu'elle dit « aimer vraiment », mais cette indépendance a ses revers : « *J'ai vraiment gagné en autonomie, le principal changement que j'ai dû contrôler c'est être dans une ville où j'ai tout à portée de main. Je me suis retrouvée sans argent à la fin du mois parce que j'ai fait trop de folies. J'ai comblé ma solitude en shopping, j'ai fait des achats compulsifs. Du coup, j'ai appris à gérer mon argent, maintenant je fais attention mais ça passe par la nourriture maintenant !.. Aussi, j'aime vraiment cette indépendance de gérer son temps comme on veut, faire son emploi du temps, prendre du temps à travailler chez soi ses projets. Après c'est dur d'être loin de ses proches. »*

L'intérêt pour les études déconnecté d'un projet professionnel

Les enseignements ne lui déplaisent pas, mais elle ne se projette pas dans ses études et les considère comme un moyen d'acquérir une certaine culture plutôt qu'une profession: « *Les cours sont assez intéressants mais ce n'est pas ce que j'ai envie de faire. L'enseignement c'est plus de la culture qu'une profession. J'aimerais mieux répondre à une demande, ça reste très théorique et on doit laisser libre cours à notre créativité et notre imagination. On nous apprend à réfléchir, c'est intéressant et c'est important comme base mais je ne le vois pas sur le long terme. »*

Sylvie fréquente et apprécie la Bibliothèque Universitaire : « *J'aime beaucoup les salles de travail, la B.U. Je préfère travailler à la B.U que chez moi, il y a une réelle ambiance de travail et ça me motive. L'ambiance de travail ne règne pas du tout chez moi. Quand c'est des cours théoriques, que je dois lire, je vais à la B.U. »*

Pourtant, elle déplore l'absence de « méthode » dans son travail personnel : « *Ma façon de travailler est complètement désorganisée, je n'ai pas de méthodes et c'est un problème. Je fais des fiches à chaque fois que je lis un livre mais après je n'ai pas le temps de relire mes fiches tellement ce n'est pas organisé. Mes compétences du lycée me sont principalement utiles à l'écrit mais le reste, l'approche vraiment des matières est différente. »*

Elle constate le changement par rapport au Lycée et évoque le besoin d'avoir un rythme soutenu pour continuer : *« L'approche de travail à la fac est différente, on se retrouve vraiment seul, il faut approfondir tout le temps ses connaissances, chose qui n'est pas indispensable au lycée. Cette liberté de travail est dangereuse. Je m'efforce à me mettre des cours le matin puis le soir, ça m'oblige à rester à la fac et à me lever. J'ai réussi à me mettre dans le bain assez rapidement, notamment en histoire de l'art et tout ce qui est pratique. Le dessin je m'y suis mise plus tard mais j'ai réussi à m'instaurer un rythme. »*

Le cercle vicieux : vers un décrochage irréversible

Lors de son premier entretien elle évoque déjà le fait de « relâcher tout », mais espère de reprendre : *« depuis les partiels, j'ai totalement lâché et je pensais même à arrêter. Je m'étais instauré un rythme de travail mais j'ai tout relâché et il faut que je m'y remette. »*

Son récit, recueilli avant même que l'abandon soit « officiel » pour elle, met en lumière l'abandon comme un processus enclenché par un « cercle vicieux » : *« J'ai arrêté d'aller en cours, je me suis isolée, la solitude du début est revenue, parce qu'on se coupe du système avec la fac, avec la B.U et en fait j'étais consciente que ça n'allait pas mais je ne voulais pas qu'on me le renvoie, c'est un cercle vicieux. Quand je rentrais le week-end chez moi, je n'avais vraiment pas envie de revenir. Alors qu'au début, j'allais tous les jours à la B.U, ça me stimulait, je travaillais 5 h par jour. Je me sentais utile, ça me motivait. Je savais pourquoi j'étais là, j'apprenais les choses et j'étais satisfaite. Je m'efforçais à travailler les matières que je n'aimais pas trop ...ou qui m'étaient plus difficiles ... parce que j'avais vraiment envie de réussir. Il a suffi d'une fois, que je brise ce rythme pour que je relâche tout. Je me suis rendue compte qu'en fait je me forçais...et c'est tellement plus facile de tout lâcher. »*

Une étudiante en quête des repères

Elle évoque également une tentative de s'installer des repères en s'imposant un rythme de travail, mais aussi une fatigue : *« Avec le travail, j'avais un rythme de vie que je m'imposais : je me levais vers 8h, j'ai besoin de voir la journée se dérouler et je me couchais avant minuit. Mais je ne dors pas assez, je suis fatiguée, je devrais me coucher plus tôt. Puis en lâchant tout, j'ai perdu cet équilibre aussi, je me lève tard pour oublier que je n'ai rien à faire. »*

Un cumul de difficultés

Visiblement, la socialisation pour elle est assez difficile : *« Au début, je me sentais seule et j'avais envie de sortir mais j'étais toute seule, je n'osais pas forcément aller vers les autres, j'attendais qu'on vienne me voir, ce n'est pas facile quand on n'est pas sûr de soi. En plus, on se renferme, c'est dur de faire des rencontres, les gens restent entre eux mais après, petit à petit, par contre, j'ai pu rencontrer des personnes très diverses, des étrangers que je n'aurais certainement pas rencontrés si j'étais restée chez moi. »*

De toute évidence, Sylvie peine à mobiliser ses ressources intérieures et manque surtout de ressources « extérieures », comme par exemple le soutien familial ou amical. Elle ne rentre

pas chez ses parents tous les week-ends. Elle évoque les anciens et les nouveaux liens amicaux qu'elle a pu développer, mais revient toujours sur son mal-être : «...*J'ai agrandi mon cercle social et ma vision des choses, j'ai beaucoup appris... Le fait qu'avec mes amis du lycée, on soit tous un peu dispersés, on a chacun nos amis de notre côté, c'était difficile de se voir au début. Maintenant ça va mieux, on n'arrive à se voir... Je me suis fait des amis dans la résidence mais on n'est pas dans la même faculté, chacun a son travail, on ne peut pas se voir souvent... Quand je suis à la fac, je suis toujours toute seule et ça pèse, c'est lourd.* »

Après cet entretien, dans lequel l'abandon se profilait déjà, alors que Sylvie espérait encore de reprendre les choses en main, elle a répondu à nos questions par Internet en été 2010. Elle a finalement abandonné l'Université à Aix et n'a pas participé aux épreuves du deuxième semestre. Nous avons convenu d'un entretien téléphonique en février 2011, mais finalement elle n'a pas souhaité répondre à notre enquêtrice. En été 2010, elle a dit ne pas avoir de projet précis, mais avoir encore du temps pour réfléchir sur son projet professionnel. Elle a répondu également être plutôt insatisfaite globalement de son année passée à l'Université, et notamment de l'organisation des études et relations avec les étudiants, ses conditions personnelles, ainsi que les connaissances acquises. Enfin, elle n'a pas déposé de demande de bourse pour la rentrée 2010-2011.

6.4- L'abandon des études non lié à l'échec

Dans cette partie nous présentons un cas de figure, où l'étudiant décide d'abandonner ses études à l'université malgré l'absence apparente de « facteurs de risque » relatifs aux études. En effet, il s'agit ici d'une étudiante qui, ayant réussi sa première année, dit ne plus souhaiter continuer en L2 et vouloir entrer dans la vie active. Visiblement l'étudiante ne se retrouve plus dans son nouveau statut à l'université. Mais le divorce de ses parents qu'elle apprend après son départ du domicile familial pourrait également influencer cette décision.

6.4.1 - Une envie d'arrêter malgré l'absence apparente de difficultés...

Profil

Raphaëlle, 18 ans, Bac Littéraire, boursière, vit en Cité U (mais souhaitait louer un studio). Inscrite en L1 Arts Plastiques.

Synthèse du parcours effectué

Raphaëlle a été interviewée pour une première fois en décembre 2009, puis elle a rempli nos questionnaires en ligne en juillet 2010 et en mars 2011. Elle a choisi les Arts plastiques, filière de son premier choix en terminale, Elle voudrait devenir professeur en arts plastiques, comme l'un de ses amis. Pour cela, elle dit devoir faire 5 années d'études à l'université et ensuite passer un concours. En décembre 2009 elle est sûre de ce choix. Elle valide sa première année, mais doit repasser quelques matières (AJAC), passe en L2 et obtient à

nouveau une bourse. Cependant, en été 2010, elle indique que son projet professionnel a changé, sans donner plus d'information. Elle indique également des difficultés financières (notamment pour financer ses projets en arts plastiques). Enfin, il y a eu un changement important dans sa vie familiale : ses parents divorcent... Lors de la dernière vague de l'enquête (en hiver 2010-2011) elle écrit de ne plus avoir envie de continuer et de vouloir rentrer dans la vie active.

Que retenir de cette trajectoire ?

Cette autre figure de « l'arrêt des études » ne relève ni du décrochage ni de l'échec. L'abandon semble ici en résonance avec un événement familial. Bien qu'accédant facilement à son nouveau statut d'étudiante, Raphaëlle y expérimente une autonomie financière, une méthode d'apprentissage et de travail personnel, un nouveau réseau social. L'observation de cette trajectoire s'en serait tenue à la première année de licence, Raphaëlle aurait été identifiée dans « les réussites ». La temporalité retenue dans l'enquête qualitative (18 mois) ne permet pas pour autant de mesurer l'incidence dans la durée d'un événement familial (divorce des parents provoquant une perte de revenus) sur le parcours ultérieur de cette étudiante : simple mise en suspend de ses études ? Arrêt définitif ? Réorientation ? Ce récit met donc en lumière l'impact d'événements personnels dans la consolidation d'un projet d'études.

Paroles et témoignages

Les circonstances et motivations du choix

Raphaëlle a choisi l'université en lien avec son projet professionnel, encouragée par ses parents: « *Depuis 5 ans maintenant je veux faire prof... J'ai un ami qui justement est prof d'arts plastiques et il a fait ce cursus, celui que je prévois de faire. C'est fac 5 ans et puis concours... Je me suis renseignée après mais c'était [ce cursus] le meilleur... C'est moi qui ai décidé toute seule... alors mes parents ils m'encourageaient* ».

La découverte de l'université : des débuts difficiles mais des codes rapidement acquis

Comme beaucoup d'étudiants, elle décrit sa première rentrée comme étant assez chaotique : « *Au tout début c'était l'embrouille totale. On était complètement perdus. Ils te disent "c'est la fac tu te débrouilles, t'es indépendant". On veut bien mais il faut avoir un minimum d'informations. Des fois on n'a pas les informations nécessaires. On arrivait, on ne savait plus où on allait, on était complètement paumés au niveau des salles. Mais au fur et à mesure on arrive à se repérer... Tout ce qui est mineure etc., on a du mal à comprendre. On avait du mal, on ne savait pas ce que c'était. Les profs n'avaient pas forcément le temps de nous expliquer.* » Mais elle semble intégrer les nouvelles règles assez rapidement : « *j'ai mis un bon mois... C'est au fur et à mesure qu'on comprend c'est certain mais au tout début c'était très difficile mais ensuite ça passe.* »

Avant de venir à l'Université, elle avait une certaine image de la Fac: « *J'avais beaucoup d'amis qui ont un an ou deux de plus que moi qui me racontaient que la fac c'était génial, tu*

allais en cours quand tu voulais, tu faisais des soirées tout le temps. Enfin bref la grande débauche. » Mais elle est consciente du travail qu'il faut fournir pour réussir : *« Il faut que je bosse. Je suis là pour bosser. Après bien sûr je peux sortir mais il faut un maximum de travail et pour le reste si tu as du temps tu sors. »*

Un nouveau statut en passe d'être acquis

Elle semble fière et contente d'être indépendante : *« être la fac, être indépendante, sans mes parents, sachant que je suis assez jeune et que je suis partie de chez moi très tôt, j'étais contente. Sachant que j'allais rencontrer de nouvelles personnes etc... J'ai un travail, je suis toute seule et c'est plus difficile. Mais ça me convient, je ne m'en plains pas parce que j'ai une indépendance financière. Ça me fera plus avancer que si j'étais à la fac chez mes parents... Mes parents, je leur manque un peu... Ça me fait mûrir plus vite d'être toute seule... J'aime bien être indépendante. »*

Elle s'est « un peu éloignée » de ses amis de Nice, mais la distance a renforcé les liens avec ses parents (elle ne peut pas venir les voir très souvent pour des raisons financières et ses parents lui manquent). Elle a aussi pu rencontrer de nouveaux amis, grâce à la Cité U, visiblement sans difficulté : *« Je me suis fait des connaissances dans ma promo mais les amis que j'ai c'est dans ma cité U...Le contact est vachement facile à la fac. Plus qu'au lycée ou au collège. »* Elle évite les mauvaises fréquentations apparemment dangereuses : *« il faut faire attention aux fréquentations. Niveau drogue, alcool et tout ça, Aix c'est blindé. Moi, ça m'a surprise... »*

Raphaëlle évoque le stress qu'elle arrive pourtant à gérer, elle « décompresse » grâce au sport (le volley, 4 fois par semaine), joue de la guitare, fait aussi de la peinture : *« ... Moralement parfois, j'ai des coups de stress, il y a trop de pression. En gros ça va, j'arrive à gérer. »*

Elle est attentive à son hygiène de vie: *« Au niveau de la forme j'essaie de m'entretenir en faisant du sport. Physiquement ça va. Je mange très bien. Enfin ça dépend des jours. Dans le placard il y a pâtes, riz, purée, parfois une boîte de petits pois. Ce n'est pas du tout pareil au niveau des repas que quand j'étais chez papa et maman. Ça ne me dérange pas spécialement. Je fais du sport donc je ne vais pas prendre de poids. »*

Elle travaille au centre aéré et compte travailler en colonie de vacances en été pour financer ses études et prendre un studio : *« j'ai une toute petite chambre... c'est difficile, mes parents sont justes pour me payer le mois... C'est pour ça que j'ai pris un travail, sinon ils ne pourront pas tenir »*. Le travail n'influence pas directement ses études, car ne l'empêche pas d'aller en cours, mais il rajoute une fatigue supplémentaire. Elle évoque des difficultés financières, mais ne demande pas d'aide du Crous car dit (après avoir mené à terme son année universitaire) n'avoir pas été informée des aides disponibles.

Raphaëlle n'éprouve pas de difficultés vis-à-vis des enseignements : *« je ne trouve pas forcément ça difficile parce que je suis à fond dedans. Comme c'est intéressant tu ne te poses pas la question »*. Elle va à la BU et choisit les cours qu'elle fréquente : *« il y en a qui ne me plaisent pas... autant rester chez moi et travailler mes grosses matières »*. Elle cherche à

changer de logement pour avoir une chambre plus confortable, mais aussi pour avoir de meilleures conditions de travail: *« la dernière fois que j'ai fait un projet assez volumineux, j'ai dû aller dehors. Ce n'est pas très pratique... C'est surtout au niveau de l'art plastique que ça pose problème... Dans la Cité U où je suis, ils disaient qu'il y avait une salle d'arts plastiques, mais elle est dans un bâtiment en travaux ».*

Un abandon « imprévisible » : événement familial en cause ?

En somme, Raphaëlle ne semblait pas prévoir d'arrêter ses études à l'université ni au milieu, ni à la fin du premier semestre de l'année 2009-2010. Cependant, inscrite en L2 Ars plastique, en mars 2011 elle écrit: *« je n'ai plus envie de continuer mes études, ça ne me plait plus et je ne m'y sens plus à l'aise. Je veux rentrer dans la vie active ».* Nous ne savons pas si c'était une simple baisse de moral liée aux résultats des examens, ou des problèmes familiaux qu'elle a évoqués auparavant...

Conclusion

Le but de cette étude de terrain était d'apporter un éclairage qualitatif sur les facteurs et mécanismes sous-jacents de décrochage à l'université et de contribuer à définir des pistes pour la mise en place des actions de prévention de décrochage au sein de l'université. L'enquête que nous avons effectuée, a permis de suivre les étudiants sur une période allant jusqu'à un an et demi depuis leur première inscription à l'université. De ce fait ce travail retrace dans le temps les évolutions dans les discours des étudiants, dans leurs projets ou encore dans leurs processus d'adaptation (ou de sortie), ce qui constitue une importante valeur ajoutée par rapport aux travaux existants. En effet, le décrochage est considéré ici non pas comme un résultat constaté a posteriori mais comme un processus soit réversible dans certains cas, soit irréversible c'est-à-dire résultant en l'abandon de l'Université. Sans prétendre à une représentativité au sens statistique du terme, cette étude met en lumière les différents facteurs et parcours de décrochage et souligne leur diversité et complexité.

Les facteurs de décrochage

Plusieurs points forts sont ressortis de ce travail. Concernant le décrochage, nos conclusions rejoignent en grande partie celles déjà évoquées dans d'autres travaux sur le décrochage à l'université, notamment les travaux du Cereq et du MEN sur la réussite et l'abandon des études supérieures. Tout d'abord, l'abandon des études universitaires n'est pas toujours lié à l'échec. Parmi les étudiants que nous avons rencontrés, près la moitié indiquait avoir choisi l'université soit pour préparer un concours et/ou être accepté dans une formation professionnalisante soit se laisser du temps pour définir son projet. Certes, pour certains des ces étudiants c'était probablement une façon de justifier un éventuel abandon a posteriori. Mais le suivi et le recueil qualitatif a confirmé le fait que pour une grande partie d'entre eux, l'inscription à l'université n'était pas considérée comme un pas vers l'acquisition d'un métier. En revanche, elle est le plus souvent considérée comme un pas vers l'acquisition d'une autonomie et d'un nouveau statut de jeune adulte.

Notre étude confirme ainsi que le décrochage n'est pas *toujours* dû à l'échec, ni même aux difficultés rencontrées dans la vie étudiante. Il est donc important de distinguer l'échec de décrochage, comme l'ont déjà souligné notamment Beaupère et al (2009) : « *dans le premier cas, les attentes initiales à l'égard de l'institution sont fortes et la sortie de l'université est principalement due à des difficultés d'apprentissage et aux résultats insuffisants... Dans le second cas, les étudiants formulent... des attentes plus faibles et leur investissement dans les études est moindre.* » (p. 194).

Mais le constat d'un grand nombre d'étudiants pour lesquels l'Université ne constitue le plus souvent qu'une solution d'attente, n'exclut pas pour autant le fait que pour certains d'entre eux le décrochage aurait pu être évité. Comme nous avons pu le voir, les discours des

étudiants quant à leurs études universitaires peuvent évoluer au cours de l'année passée à l'Université. Même ceux qui pensent que l'université ne sera pour eux qu'une étape, pensent mener à terme leur année en début de l'année, puis, se découragent au fur et à mesure, au vu du manque d'encadrement, des changements dans leurs conditions de vie (le temps de transport accru, l'éloignement familial, etc.) ou encore parce qu'ils n'y voient plus d'utilité. D'une certaine manière, l'université ne parvient pas à répondre à leurs attentes.

Comme le soulignent Beaupère et Boudesseul (2009), six variables pourraient contribuer au repérage des étudiants susceptibles de décrocher: « *le type de difficultés rencontrées au premier semestre, le type d'absentéisme (récurrent ou ponctuel, liée à des contraintes externes), le type d'échec (en contrôle continu ou semestriel), le parcours antérieur, l'existence d'un projet de formation, d'un projet professionnel, l'existence d'alternatives possibles relativisant la notion de « décrocheur »* » (Beaupère et Boudesseul, 2009, p. 4).

Les conclusions de notre étude rejoignent en grande partie celles de Beaupère et Boudesseul (2009), mais elles apportent une vision nuancée. Comme l'a montré notre étude sur les données Apogée, le type du Bac ainsi que le retard au Bac influencent la réussite. Dans le recueil qualitatif nous fournissons une vision plus nuancée. Il en ressort par exemple que certains étudiants considérés comme de bons élèves au Lycée, se retrouvent particulièrement déstabilisés par les difficultés pédagogiques et le manque d'encadrement qu'ils rencontrent à la fac. En revanche, le fait de ne pas être considéré comme un « bon élève » au Lycée n'est pas forcément prédictif de l'échec à l'Université. Enfin, il est important de noter qu'à la sortie du Lycée certains étudiants semblent être mieux préparés à intégrer l'Université : même à type de Bac équivalent, le fait d'être issu d'un Lycée de prestige semble faciliter l'acquisition du métier d'étudiant (grâce notamment à une méthode de travail déjà acquise).

Au vu des analyses des recueils qualitatifs, il apparaît que l'influence d'un projet de formation et d'un projet professionnel sur le décrochage s'exerce en interaction avec l'existence (ou non) des solutions alternatives. Comme nous l'avons montré, paradoxalement, l'existence d'un projet professionnel et d'un projet de formation bien précis concerne surtout les étudiants qui abandonnent les études universitaires assez rapidement et dans certains cas même après avoir validé leur première année. Dans la plupart des cas, ceux qui abandonnent leurs études universitaires rapidement sont les non-boursiers. Ces derniers semblent plus souvent avoir des solutions alternatives aux études universitaires, grâce notamment à des activités extrascolaires, au soutien parental et à la mobilisation d'autres types de « ressources » dont ils semblent finalement être mieux dotés que les étudiants boursiers.

D'un autre côté, l'absence d'alternatives combinée à un projet professionnel existant, même s'il est encore vague, incite l'étudiant à « s'accrocher » à ses études à l'université. Cela est d'autant plus le cas pour les boursiers qui semblent au final avoir moins d'alternatives possibles. Dans notre étude l'absentéisme ressort également comme un facteur de décrochage important notamment lorsqu'il s'agit d'un absentéisme récurrent et « choisi ». En effet, nombreux sont les étudiants qui disent choisir leurs cours en fonction de l'intérêt qu'ils représentent pour eux. Pour ceux qui n'habitent pas près du lieu d'études, les cours qui commencent le matin sont souvent « sacrifiés ». Si pour les boursiers la présence à certains

cours/TD et examens est obligatoire, cette contrainte ne s'applique pas aux non-boursiers. Il semble que les boursiers soient plus assidus (comme cela est montré dans notre étude quantitative sur la base Apogée) grâce à l'existence de cette contrainte finalement perçue de manière plutôt positive comme une limite à ne pas dépasser. Nous avons également montré dans la partie quantitative de ce rapport que, *toutes choses égales par ailleurs*, les boursiers ont également plus de chances de réussir à l'université par rapport aux non-boursiers. On pourrait supposer que dans le contexte universitaire de manque d'encadrement et d'absence d'obligation et de règles explicites (par contraste avec l'enseignement secondaire), la bourse, plus qu'un « simple » soutien financier, joue un rôle de repère. Si elle contribue à la réussite, c'est probablement non seulement par le soutien financier indispensable à la poursuite des études, mais aussi par le biais de sa contribution à l'assiduité. La bourse apparaît donc comme un facteur structurant la vie étudiante. Plus encore, nos recueils qualitatifs remettent en question la vision de la bourse en tant qu'outil d'assistantat puisqu'elle ne dispense pas ses bénéficiaires des préoccupations liées à la recherche d'un emploi et ne leur donne pas forcément le sentiment d'indépendance financière.

L'échec aux examens apparaît dans notre étude également comme un facteur de décrochage très important, même si dans le cas de notre enquête le décrochage paraît encore réversible pour la plupart des étudiants. Les notes obtenues au premier semestre joue le rôle de signal très attendu par la plupart des étudiants, puisque c'est la première occasion pour eux de voir si ils ont bien intégré les nouveaux codes et règles implicites (concernant notamment la méthode de travail et les attendus pédagogiques). Comme nous l'avons vu, les mauvais résultats aux examens peuvent avoir un effet très déstabilisant et décourageant d'autant plus que l'étudiant est studieux et assidu. La période d'après les premiers examens peut ainsi être ponctuée d'une période de décrochage et d'une remise en question pouvant durer plusieurs semaines mais qui semble encore réversible dans la plupart des cas. Quant aux étudiants d'emblée peu investis dans leurs études à l'université, leur première année apparaît, du moins à posteriori comme une période « moratoire » : une année que l'on se permet de sacrifier pour expérimenter et/ou passer à un mode de vie nouveau.

Enfin, les difficultés rencontrées au cours du premier semestre peuvent en effet être, dans une certaine mesure, considérées comme un facteur prédictif de décrochage. Il peut s'agir ici des difficultés liées à l'aspect pédagogique de la formation, mais aussi des difficultés d'intégration (même s'il n'y a pas eu d'éloignement familial), ou encore des difficultés administratives (liées par exemple à une arrivée tardive à la Fac ou à un changement d'établissement ou de filière). La construction de nouveaux repères qui doivent de surcroit correspondre aux exigences implicites de l'université est en jeu ici (Beaupère et al 2009), tandis que les étudiants disposent pour cela d'un temps finalement assez limité.

Toutes ces variables évoquées ci-dessus ont été suggérées comme permettant de faciliter de repérage des « décrocheurs » potentiels et de relativiser l'aspect négatif de décrochage (Beaupère et Boudesseul, 2009, p. 4). Il faut cependant noter que la difficulté de repérer les étudiants à risque réside, entre autres, dans le fait que le décrochage intervient bien souvent juste après la fin du premier semestre, pour certains sans passer les examens. Rappelons que, selon une étude du MEN (2005), 30% des étudiants ayant abandonné leurs études à

l'université, déclarent avoir arrêté déjà en Mars. A ce titre, pour que le repérage des étudiants à risque puisse être efficace, les indicateurs basés sur les résultats du premier semestre ne sont pas appropriés pour près d'un tiers de « décrocheurs ». Pour tenter de rendre le décrochage potentiel réversible, il semble donc important d'intervenir le plus tôt possible, notamment lors des inscriptions à l'université et au cours du premier semestre.

Une proposition de typologie des étudiants à risque

Le recueil qualitatif nous a permis d'élaborer une proposition de typologie des étudiants à risque de décrochage en fonction de leur stratégie d'adaptation (ou non) lors de la première année.

En reprenant les comportements définis par l'économiste Hirshmann (1970) en rapport notamment aux comportements des consommateurs, on peut ainsi distinguer trois types de stratégies en réponse au cadre fourni par l'institution.

La stratégie de sortie (ou « exit ») décrit un comportement où l'individu rompt sa relation avec l'institution parce que cette relation (ou les bénéfices qu'elle fournit) ne le satisfait pas (ou plus). Dans notre cas des étudiants décrocheurs, on peut de plus distinguer deux types de sortie. La sortie active concerne ceux qui ont quitté l'université de manière explicite pour une solution alternative. En revanche, la sortie passive concerne ceux qui n'ont pas rompu leur relation avec l'université de manière explicite et qui continuent à être inscrits sans pour autant être de « vrais » étudiants.

Dans un deuxième type de stratégie de prise de parole ou l'expression (« voice »), il s'agit de ceux qui, au lieu de sortir, essaient d'adopter un comportement proactif en réponse aux lacunes institutionnelles qu'ils ont pu constater. Il pourrait s'agir ici d'une action collective permettant de remonter des informations à l'institution, ou des initiatives individuelles (par exemple d'un étudiant qui a créé une page sur Facebook pour que les étudiants d'une même filière puissent partager des informations dispersées, ou encore d'une étudiante qui tente à organiser une séance de travail collectif). Cependant nous n'avons eu que deux cas pouvant se rapprocher de ce type de stratégie.

Enfin, un troisième type de stratégie, loyauté (« loyalty ») décrit un certain renoncement à l'action. Il s'agit ici des étudiants qui s'efforcent, de manière plus passive, à adopter les codes de l'institution sans les remettre en question. Il peut s'agir ici notamment des étudiants « studieux » qui peuvent mettre du temps pour décoder les règles de l'institution (pour certains sans jamais y parvenir).

Cette typologie permet notamment de mieux comprendre les différentes facettes de décrochage et notamment l'importance du facteur institutionnel. Le manque d'initiative (prise de parole) chez les néo-bacheliers, ces étudiants qui n'ont pas encore véritablement acquis leur statut d'étudiant, est accentué par la perception de l'institution comme d'une entité

inaccessible et peu tournée vers les problématiques de la vie étudiante. L'absence d'un sentiment d'appartenance commune, du moins lors de la première année d'études à l'université contribue à accroître les effectifs des sortants ou détrimement de l'initiative et de l'expression collective.

Quelques pistes de réflexion pour la mise en place d'une expérimentation

Au vu des entretiens, des problématiques qui en sont ressorties et de l'analyse de la littérature existante, la question centrale posée par ce travail pourrait être formulée comme suit : Dans un contexte d'enseignement de masse, quel cadre devrait être fourni par l'institution (Université, CROUS) ? A notre sens, une partie de réponse à cette question pourrait être apportée en mobilisant les éléments de l'approche par capacités d'Amartia Sen, Prix Nobel d'Économie¹¹. Issue de l'économie de développement, cette approche est également appliquée entre autres dans le domaine de l'éducation. La capacité d'un individu décrit le fait qu'il puisse accomplir quelque chose (par exemple dans notre cas obtenir un diplôme) grâce aux ressources initiales dont il dispose, mais aussi à l'accessibilité des ressources mises à sa disposition et à son aptitude à utiliser ses ressources de manière efficace. A ce titre, le rôle de l'institution consiste à assurer l'accessibilité des ressources disponibles et à faire en sorte qu'elles puissent être converties en possibilités d'accomplissement pour les individus. Cette approche permet ainsi de mettre en relation les caractéristiques individuelles avec les éléments de contexte institutionnel.

A la lumière de cette approche, il paraît donc important de mettre en lumière l'ensemble des ressources mises à disposition des étudiants pour leur permettre de réussir. Cette étude a mis en lumière les disparités des étudiants en termes de ressources privées (le soutien familial, leur capital social etc.). Nous avons également évoqué les disparités des étudiants lorsqu'il s'agit de mobiliser les diverses ressources mises à leur disposition (par exemple la BU, la résidence universitaire, le système de tutorat ou d'enseignant référent etc.) et nous avons vu que tous n'ont pas les mêmes aptitudes à identifier et à utiliser les mêmes ressources de manière efficace. Le public cible pour l'action pourrait être constitué de préférence par les étudiants les moins susceptibles de mobiliser les ressources mises à leur disposition de manière efficace : ce sont souvent les étudiants qui cumulent plusieurs difficultés.

Certes, il est difficile d'atteindre ce public d'autant plus que ces étudiants ont bien souvent des difficultés à formuler leurs propres besoins. Du côté de l'institution, le recueil qualitatif a mis en lumière le manque de transparence et de lisibilité permettant aux nouveaux arrivants d'identifier les différentes ressources mises en place par l'institution pour répondre aux

¹¹ Se reporter par exemple à Olympio N. (2010) « Les dispositifs contre le décrochage scolaire en Allemagne, en Angleterre et en France : entre prévention et réparation (un essai de comparaison à l'aune de la théorie des « capacités » de A. Sen).

différents besoins. En outre, le recueil a souligné le manque de dialogue entre les différents corps de l'université, notamment le corps pédagogique et le corps administratif. Il semble donc important de créer des synergies à l'intérieur de l'institution, afin d'améliorer à la fois sa lisibilité mais aussi rendre son image plus cohérente. Afin d'améliorer l'accès aux ressources, un recensement de l'ensemble des ressources disponibles aux étudiants, qu'il s'agisse des services sociaux, des ressources matérielles et autres pourrait être envisagé comme une première étape de l'expérimentation. Ensuite, plutôt que de focaliser sur l'aspect pédagogique comme dans le cas du tutorat, un dispositif de « guidage » plus global pourrait être mis en place pour faciliter la lecture de l'institution. Ce dispositif pourrait être mis en place à base du dispositif de tutorat déjà existant.

Références

Beaud S. « La fac c'est moins pire que je croyais ! », *Revue du Mauss*, 2006., n°28, p. 323-333.

Beaupère N., Boudesseul G. (dir.) « Sortir sans diplôme de l'Université. Comprendre les parcours d'étudiants « décrocheurs » », Observatoire national de la vie étudiante, La documentation française, Paris 2009.

Beaupère N., Boudesseul G. « Quitter l'université sans diplôme : quatre figures du décrochage étudiant », *Bref*, n°265, juin 2009.

Beaupère N., Chalumeau L., Gury N., Hugrée C., « L'abandon des études supérieures », Rapport réalisé pour l'observatoire national de la vie étudiante, La documentation française, Mai 2007.

Beffy M., Fougère D. Maurel A., « L'impact du travail salarié des étudiants sur la réussite et la poursuite des études universitaires ». *Economie et Statistique*, 422, 31-50, Nov. 2009.

Bourdieu P. « Le capital social, notes provisoires ». Actes de la recherche en sciences sociales, 1980.

Coulon A., « Le métier d'étudiant : approche ethno méthodologique et institutionnelle de l'entrée dans la vie universitaire », Paris, PUF, 1997.

Demuyne C. (sénateur) « Réduire de moitié le décrochage universitaire », Rapport à Monsieur le premier Ministre François Fillon, juin 2011.

Felouzis G. « Les étudiants et la sélection universitaire », *Revue française de pédagogie*, 1997, n°119, pp.91-106.

Hirshmann A. « *Exit, Voice, and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations, and States* » Harvard University Press, 1970.

Jaoul-Grammare M. Nakhili N. « Quels facteurs influencent les poursuites d'études dans l'enseignement supérieur ? *Net Doc.* 68, Août 2010.

Makinen J., Olkinuora E., Lonka K. " Students at Risk: Students' General Study Orientations and Abandoning / Prolonging the Course of Studies" . *Higher Education*, Vol. 48, No. 2 (Sep., 2004), pp. 173-188.

Ministère de l'Éducation nationale « Que deviennent les bacheliers, les deux années après leur bac ? », Note d'information 05.19, juin 2005.

Ministère de l'Éducation nationale « Les facteurs de réussite dans les deux premières années d'enseignement supérieur (DEUG, DUT, BTS) », Note d'information 00.25, Août 2000.

Olympio N. (2010) « Les dispositifs contre le décrochage scolaire en Allemagne, en Angleterre et en France : entre prévention et réparation (un essai de comparaison à l'aune de la théorie des « capacités » de A. Sen) in Melnik E., Möbus M., Olympio N., Steedman H. (coord.), Tréhin-Lalanne R., Verdier E. (coord.), « Les élèves sans qualification : la France et les pays de l'OCDE » Rapport pour le Haut Conseil de l'Éducation, Décembre 2010.

Prouteau D. et Rosenwald F. « La réussite au DEUG par université et par discipline, sessions 2000 et 2001 », Ministère de la Jeunesse, de l'Éducation nationale et de la Recherche, Direction de l'évaluation et de la prospective.

Sarfati F. Peut-on décrocher de l'Université ? Retour sur la construction d'un problème social. Présenté au séminaire interne du CEE le 31 janvier 2012.

Annexes

- **Annexe 1 – Le déroulement de l'enquête**
- **Annexe 2 – La note méthodologique à destination des enquêtrices**
- **Annexe 3 - La grille d'entretien 1**
- **Annexe 4 - La grille d'entretien 2**
- **Annexe 5 - Le questionnaire vague 3**
- **Annexe 6 - Le questionnaire vague 4**

• **Tableau 1 Le déroulement de l'enquête de terrain**

	Id.	Cursus	Prénom (Pseudo)	Sexe	Vague 1 (déc. 2009-fév. 2010)	Vague 2 (avril-mai 2010)	Vague 1+2 (avril-mai 2010)	Vague 3 (juin-août 2010)	Vague 4 (fév.-mars 2011)
1	1	Lic. Psychologie 1	HÉLÉNA	F	1	1			
2	2	Lic. Géographie 1	ANDRÉ	M	1				1
3	4	Lic. Psychologie 1	CÉLINE	F	1	1		1	
4	5	Lic. Sociologie 1	LOLA	F	1	1		1	
5	9	Lic. Sciences langage 1	GWENAËLLE	F	1	1		1	
6	11	Lic. Musique 1	EUGÈNE	M	1	1		1	
7	12	Lic. Japonais 1	ANGELINA	F	1			1	
8	13	Lic. LEA Angl-Espagnol 1	SABINA	F	1				
9	15	Lic. Géographie 1	SEGOLÈNE	F	1	1		1	1
10	17	Lic. Hist. art & archéo 1	AMÉLIE	F	1	1		1	
11	18	Lic. Arts plastiques 1	ADÉLINE	F	1	1		1	
12	20	Lic. LEA Angl-Japonais 1	CAROL	F	1	1		1	1
14	22	Lic. Arts plastiques 1	MICHEL	M	1				

15	23	Lic. Arts plastiques 1	Emma	F	1				
16	25	Lic. Musique 1	CHRISTOPHE	M	1				1
17	30	Lic. Psychologie 1	CÉCILE	F	1	1		1	1
18	33	Lic. Arts plastiques 1	RAPHAËLLE	F	1			1	1
19	34	Lic. Langues slaves 1	HANNAH	F	1	1		1	1
20	35	Lic. Psychologie 1	CÉLINE	F	1	1			1
21	37	Lic. Histoire 1	SARAH	F	1	1		1	
22	38	Lic. Arts plastiques 1	SYLVIE	F	1			1	
23	41	Lic. Psychologie 1	LOUISON	F	1	1		1	
24	43	Lic. Espagnol 1	MAUD	F	1				
25	45	Lic. Espagnol 1	IRÈNE	F	1	1			1
26	47	Lic. Arts plastiques 1	ZOÉ	F	1			1	
27	51	Lic. Psychologie 1	Marilyne	F	1	1		1	1
28	53	Lic. Sciences langage 1	MARILYS	F	1	1			
29	54	Lic. LEA Angl-Arabe 1	LEILA	F			1	1	1
30	55	Lic.Géographie 1	Yann	M			1		1
31	59	Lic. Psychologie 1	NADINE	F			1		1

32	61	Lic. Psychologie 1	CHRISTOPHE	M			1		
33	62	Lic. LEA Anglais-Espagnol	Vanina	F			1		
34	69	Lic. Anglais Japonais	Karine	F			1		1
35	74	Lic. Lettres modernes 1	VIRGINIE	F			1	1	
36	75	Lic. LEA Angl-Italien 1	ZOÉ	F			1	1	1
37	84	Lic. Psychologie 1	Alexandra	F			1	1	1
38	86	Lic. LEA Angl-Chinois 1	Régis	M			1	1	1
39	89	Lic. Sociologie 1	MYRIAM	F			1	1	1
		Total de participants par vague			28	17	11	23	18

Note : Par souci d'anonymat, tous les prénoms ont été changés.